



Volume 45
Numéro 2
Automne 2026

@ Louis-Rivet Préfontaine (2024), Bangor, Maine

recherche-qualitative.qc.ca/revue

Collection

Méthodologie qualitative

Les sources de la suspicion. La pratique du terrain à l'épreuve du secret à l'ère de la post-confiance

Numéro coordonné par Salomon Essaga, Patrick Belinga Ondoua et Yves Valéry Obame



***LES SOURCES DE LA SUSPICION. LA PRATIQUE DU TERRAIN À
L'ÉPREUVE DU SECRET À L'ÈRE DE LA POST-CONFIANCE***

Sous la direction de Salomon Essaga Eteme, Patrick Belinga Ondoua et
Yves Valéry Obame

Table des matières

Introduction

***Les sources de la suspicion. La pratique du terrain à l'épreuve du secret à l'ère
de la post-confiance***

Salomon Essaga Eteme, Patrick Belinga Ondoua et Yves Valéry Obame....1

Enquête sous tension au Cameroun : entre contraintes et négociations

Kady Morena Ntep.....16

***Sur les traces d'une lutte à bas bruit. Enquêter sous soupçons à l'aune d'une
« crise des déchets » entre Sfax et Agareb (Tunisie)***

Alice Carchereux.....35

Cette revue est financée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le
Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC).



Social Sciences and Humanities
Research Council of Canada

Conseil de recherches en
sciences humaines du Canada

Canada

Complotistes et prostituées : comment enquêter sur des pratiques cachées et stigmatisées?
Camille Nêmeau, Léa Guichard.....60

Faire enquête dans l'ombre de la suspicion au Cameroun : ethnographie d'un terrain sensible autour du chantier d'Olembe
Boris Anguissa.....86

Enquêter sur la sexualité de prêtres catholiques homosexuels : retour réflexif sur un terrain « sensible »
Loïc Bizeul.....104

Des secrets policiers aux tensions éthiques des chercheurs : l'indicible dans les coulisses du travail policier
Nawal Bensaïd, Kevin Emplit, Maïté Maskens, Sarah Van Praet.....128

Textes hors-thème

Composer avec la peur dans l'enquête en zone de conflit armé : une expérience in situ à l'Extrême-Nord du Cameroun
Yvan Hyannick Obah.....153

La place des méthodologies qualitatives dans les articles publiés en sciences de l'éducation au Québec, en France et aux États-Unis au cours des 50 dernières années
Frédéric Deschenaux, Jessy Marin, Audrey Sylvain.....176

Introduction

Les sources de la suspicion. La pratique du terrain à l'épreuve du secret à l'ère de la post-confiance¹

Salomon Essaga Eteme, Docteur en sociologie

Université de Ngaoundéré, Cameroun

Patrick Belinga Ondoua, Docteur en sciences politiques

CERI-Sciences Po Paris, France

Yves Valéry Obame, Ph. D. en sociologie

Université de Bertoua, Cameroun

En tant que disposition d'esprit fondée sur le doute, l'anticipation d'un risque ou la présomption d'une intention cachée, la suspicion constitue une donnée constante dans toutes les sociétés et toutes les interactions sociales et politiques². Elle constitue un mode de perception du monde, une véritable grammaire de l'interaction qui attribue aux événements une signification autre que celle qui leur est explicitement donnée³. Elle peut également devenir une technique de gouvernement, fondée sur la défiance systématique et sur des interprétations des faits sociaux dont la vérification demeure incertaine⁴. Le

¹ L'idée de ce dossier thématique est le fruit d'une collaboration née d'échanges autour de travaux doctoraux menés sur le Cameroun au sein de deux espaces de recherche : le Laboratoire camerounais d'études et de recherches sur les sociétés contemporaines (CERESC), où s'inscrivent les recherches d'Essaga Eteme (2021) et d'Obame (2022), et le Geneva Africa Lab, dans lequel s'est développée la recherche doctorale de Belinga Ondoua (2024).

² Il n'y a qu'à lire, pour cela, les romans policiers et d'espionnage qui, nombreux, en rendent compte. Pour une vue d'ensemble, lire par exemple Luc Boltanski (2012).

³ Giraud (2013).

⁴ Belinga Ondoua (2018, 2023).

secret, quant à lui, ne se réduit pas à une simple absence d'information ou à ce qui serait passivement dissimulé. Il renvoie à un ensemble de pratiques concrètes par lesquelles certains acteurs organisent, hiérarchisent et restreignent l'accès à des informations jugées sensibles : classement de documents, contrôle des archives, rétention de données, usage de procédures informelles, silences institutionnels ou encore invocation de raisons sécuritaires ou administratives. En ce sens, le secret constitue un dispositif actif de gouvernement des savoirs, une ressource stratégique mobilisée dans les rapports de pouvoir et un principe structurant de certaines configurations organisationnelles et politiques⁵.

S'ils sont omniprésents dans toutes les interactions sociales et politiques, la suspicion et le secret ne se déploient pas de la même manière selon les sociétés ni selon les époques. Ce qui caractérise particulièrement la période contemporaine n'est pas leur simple existence, mais les transformations de leur ampleur, de leur densité et de leur mode d'exercice, dans ce qu'Agathe Cagé⁶ désigne comme un monde de « post-confiance ». Dans ce contexte, la défiance envers les élites politiques et économiques est systématique, la séparation entre gouvernants et citoyens s'accroît, et la parole des autorités est perçue comme peu fiable : intentions, décisions et informations apparaissent floues, opaques et constamment interrogées. Cette défiance est renforcée par la prolifération de discours complotistes qui nourrissent des économies de la peur⁷. Elle résulte des incertitudes générées par l'introduction des dynamiques capitalistes dans le fonctionnement de l'État, ainsi que par les crises politiques, sociales, sanitaires et sécuritaires, toutes porteuses d'insécurité et d'incertitudes⁸. Dans ce contexte, ces discours et pratiques prennent parfois la forme de récits sur la sorcellerie, que ce soit en Afrique, en Europe ou ailleurs⁹.

À cet égard, la post-confiance s'étend à un très large éventail de secteurs et de pratiques, traversant aussi bien les sphères politiques, sociales et administratives que technologiques. Elle se manifeste dans des contextes marqués par la généralisation des mouvements anti-genre et des formes renouvelées de sexisme, porteurs d'intolérances morales et politiques nouvelles¹⁰. Ces transformations s'accompagnent de formes renouvelées d'autoritarisme¹¹, de mesures protectionnistes qui conditionnent la mobilité des biens et des personnes¹² et le rejet de l'étranger sous couvert de « révolutions

⁵ Goffman (1973); Simmel (1906).

⁶ Cagé (2025).

⁷ Hofstadter (1965/2012).

⁸ Ogola (2021); van Prooijen et Douglas (2017); van Prooijen et Jostmann (2013).

⁹ Dozon (2017).

¹⁰ Awondo et al. (2022); Lemvo (2026).

¹¹ Magnani et Vircoulon (2019).

¹² Belinga Ondoua (2025); Hibou (1996).

conservatrices »¹³, de développementalisme¹⁴ et de renouveau de l'autochtonie et de l'identitarisme un peu partout dans le monde¹⁵. Elles se traduisent également par une bureaucratisation excessive des procédures administratives¹⁶, notamment celles liées à la fabrique des identités citoyennes¹⁷. Si ces procédures participent des logiques de domination, elles créent aussi un brouillage des repères sur l'appartenance, instaurant une forme de « non-être au monde » qui accentue le sentiment de désorientation, de désespoir face à l'ordre social et de « vie nue »¹⁸. À cela s'ajoute une militarisation diffuse des espaces urbains et sociaux, déployée dans une logique de domination géopolitique et entretenue par l'idéologie de la peur et de la terreur¹⁹. Ces transformations nourrissent un désenchantement politique profond, particulièrement visible chez les jeunes générations, pour lesquelles l'univers politique apparaît comme un théâtre saturé de scandales et de procédures opaques et incompréhensibles, malgré la technicisation croissante de la sélection des gouvernants²⁰. À ces dynamiques s'ajoutent les effets de l'essor de l'intelligence artificielle et des dispositifs de gouvernement algorithmique, articulés à des processus plus larges de brutalisation du monde²¹, la prolifération des fake news et l'érosion des frontières entre le vrai et le faux²², ainsi que la criminalisation de pans entiers de la société et la banalisation de situations de violence ou de conflits armés²³.

C'est dans ce contexte général que s'exerce la recherche contemporaine. Certes, la recherche scientifique, et en particulier la recherche qualitative, s'est toujours déroulée dans un monde où les relations d'enquête reposent sur une confiance indispensable mais fragile²⁴. Cependant, le chercheur contemporain évolue dans un univers saturé de significations, d'interprétations et de vérités multiples qui affectent autant le monde étudié que son propre travail. Cet environnement se caractérise par l'affaiblissement des libertés académiques et par la remise en question de l'utilité sociale du travail scientifique, transformant le chercheur en figure ambivalente : parfois perçu comme inutile, parfois comme dangereux ou suspect, voire comme un imposteur. Il opère ainsi

¹³ Bayart (2023, 2024).

¹⁴ Debanes et Lechevalier (2014); Delcourt (2009); Flexor et al. (2017); Péclard et al. (2020).

¹⁵ Bayart (2022); Ceuppens et Geschiere (2005).

¹⁶ Hibou (2012, 2013).

¹⁷ Awenengo Dalberto et al. (2018); Mbowou (2019).

¹⁸ Agamben (1997).

¹⁹ Graham (2009, 2011).

²⁰ Obame (2022, 2025).

²¹ Mbembe (2020).

²² Kasongo Adihe (2024).

²³ Müller (2002); Suhrke et Berdal (2013).

²⁴ Beaud et Weber (2003); Olivier de Sardan (2008); Papinot (2014).

dans un espace social traversé par des tensions, de la méfiance, des jeux de pouvoir et de vérité, ainsi que par des formes de violence et de malentendus.

Dans ce monde dominé par une économie généralisée du soupçon, la relation entre enquêteurs et enquêtés devient instable, fragmentée et dépourvue de repères clairs. Exposé à des formes variées de défiance – soupçonné d’être un espion, un agent politique ou un informateur déguisé –, le chercheur doit souvent négocier sa présence, dissimuler certaines facettes de son identité ou, à l’inverse, adopter lui-même une posture critique de sociologue du soupçon²⁵, contribuant parfois à renforcer les logiques mêmes qu’il entend analyser. Ces formes de défiance se renforcent dans ce contexte de post-confiance où rien n’est sûr et où la parole scientifique perd sa force évidente, tant aux yeux des enquêtés que de l’opinion publique, accentuant ainsi la fragilité des relations d’enquête et la complexité de la recherche empirique.

Ainsi, plusieurs questions centrales se posent : comment le chercheur peut-il se mouvoir et établir une relation de confiance avec ses enquêtés et l’opinion publique ? Quelles sont les conditions de possibilité d’une recherche qualitative et de garantie de production de la connaissance dans un tel environnement ? Et, plus largement, le chercheur a-t-il le rôle – ou la capacité – de « réparer » cette relation, ou cette tâche dépasse-t-elle le champ de sa mission ? Surgissent alors des dilemmes éthiques liés aux incertitudes persistantes, à la méfiance diffuse et aux dynamiques de repli sur soi : jusqu’où le chercheur peut-il recourir à des stratégies d’adaptation ou de contournement sans compromettre ses principes ? Comment arbitrer entre la protection des enquêtés, sa propre sécurité et l’exigence de vérité scientifique ? Et comment préserver son intégrité et sa responsabilité publique lorsque la suspicion tend à devenir la norme des interactions sociales ?

Les six contributions de ce numéro donnent chair à ces interrogations à partir de terrains variés. Elles éclairent un enjeu central de la recherche qualitative contemporaine : en plus de renouveler le regard sur les contours et les formes de la suspicion dans le champ de la recherche scientifique, elles permettent de penser la relation de confiance non comme une condition préalable de l’enquête, mais comme un processus fragile, relationnel, et souvent conflictuel. Dans des contextes marqués par la suspicion, l’enquêteur doit sans cesse composer entre proximité et distance, dévoilement et discrétion, vérité et opacité. Ce dossier propose ainsi de revisiter les normes de la pratique de terrain à partir de la matérialité même des résistances rencontrées, et d’ouvrir un espace de réflexion et de discussion sur les conditions d’une éthique de la recherche en contexte incertain.

²⁵ Heinich (2009).

Les déclinaisons concrètes de la suspicion en enquête : une approche par « les situations »

L'un des apports majeurs des contributions réunies dans ce dossier réside dans la mise en évidence de la pluralité des formes que revêt la suspicion en contexte d'enquête. Loin de constituer une catégorie univoque, la suspicion apparaît comme un phénomène relationnel, mouvant et profondément situé. À l'instar du pouvoir²⁶, elle fonctionne « en chaîne » : elle n'est jamais l'apanage d'un acteur particulier ni strictement localisable, mais circule entre les positions, affectant simultanément enquêteurs et enquêtés. C'est précisément cette dimension relationnelle et contextuelle que les auteurs de ce dossier mettent en lumière en appréhendant la suspicion non seulement « en situation », mais plus encore comme une « situation » à part entière²⁷, entendue comme une réalité socialement produite, inscrite dans des configurations historiques, politiques et émotionnelles singulières – en somme, comme un véritable « événement ».

La suspicion prend ainsi corps dans des situations marquées par la surveillance, explicite ou diffuse, souvent nourries par la mémoire de violences passées. Au Cameroun, par exemple, les populations expropriées étudiées par Boris Anguissa et Kady Morena Ntep, après avoir subi ou été témoins de répressions policières ou des intimidations issues des trafics d'influence, développent des dispositions marquées par la méfiance et la crainte et préservent en secret des informations dont elles disposent. Dans le cas des administrations chargées des affaires foncières ou de la gestion des déchets au Cameroun, les données censées être ouvertes aux chercheurs deviennent des confidences non confidentielles. Le chercheur a donc besoin des mécanismes de contournement adaptés à chaque situation. La suspicion se manifeste également dans des situations marquées par les « restes » de mobilisations collectives passées. À partir de l'étude du conflit autour de la fermeture d'une décharge à Agareb, en Tunisie, Alice Carchereux montre comment des engagements autrefois intenses, bien que désormais refroidis, continuent de produire des effets durables. Les souvenirs de luttes, de violences et de répression persistent dans les trajectoires individuelles et collectives, contribuant à altérer les relations d'enquête et à inscrire la recherche dans un registre de soupçon et d'évitement, et parfois d'instrumentalisation potentielle.

Mais la suspicion ne se limite pas aux contextes ouvertement conflictuels. Elle émerge aussi dans des situations apparemment plus apaisées, mais tout aussi sensibles, notamment lorsque l'enquête porte sur des objets socialement construits comme des menaces pour l'ordre public – entendu ici comme l'ensemble des valeurs considérées comme légitimes dans une société donnée. Qu'il s'agisse de figures complotistes, perçues comme une menace pour l'ordre démocratique, ou de la prostitution, associée à

²⁶ Foucault (1975).

²⁷ Balandier (2001).

une transgression de l'ordre moral, enquêter sur ces objets « déviants », comme l'ont fait Camille Nèmeau et Léa Guichard en France, expose les chercheurs au risque d'être soupçonnés de « complaisance », voire de « cautionnement », alors même que leur démarche ne vise qu'à comprendre. La suspicion prend également forme face à des objets réputés inobservables ou socialement inconnus, mais aussi logés dans des lieux secrets au savoir. L'enquête menée par Loïc Bizeul sur les pratiques homosexuelles des prêtres catholiques au Canada met en lumière l'existence d'une sphère de l'indicible, façonnée à la fois par l'éthique de la pudeur qui régit l'Église et par son rapport profondément ambivalent à l'homosexualité. Dans ce type de configuration, la suspicion ne résulte pas seulement du contrôle institutionnel, mais aussi de la transgression symbolique que représente le fait même d'enquêter.

Enfin, un dernier ensemble de situations concerne des milieux professionnels caractérisés à la fois par le secret administratif et par une forte stigmatisation sociale, à l'instar de la police en Belgique. Comme le montrent Nawal Bensaïd, Kevin Emplit, Maïté Maskens et Sarah Van Praet, enquêter dans ces univers implique de composer avec l'opacité des pratiques professionnelles, les réflexes défensifs des agents, mais aussi avec la perception négative dont ils font l'objet dans l'espace public. Le chercheur se trouve alors pris dans une position inconfortable, exposé à la suspicion des « gardiens du secret » autant qu'au risque d'être perçu comme un « complice » par les citoyens ordinaires.

Ainsi, la suspicion n'est pas l'apanage des seuls contextes autoritaires ou en crise sécuritaire. Elle peut s'installer dans des milieux apparemment ouverts (administrations publiques, organisations religieuses, groupes professionnels) où les données sont verrouillées par des logiques internes d'opacité. Dans certains cas, la proximité supposée du chercheur avec des ONG, des médias, voire des puissances étrangères, suffit à lui fermer les portes. Ailleurs, il est accepté en surface, mais tenu à distance des « vraies » informations. Et dans certains contextes, comme au nord du Congo ou au Gabon²⁸, la conjoncture électorale ou les tensions intercommunautaires peuvent réactiver des formes de suspicion liées au statut d'étranger. Toutes ces configurations donnent à voir des univers de recherche où la production de connaissances se heurte à des barrières multiples : tabous, silences, évitements, secrets, sensibilités exacerbées, politisation des enjeux et, plus fondamentalement, requalification de l'objet et de la démarche de recherche, susceptibles d'être interprétés comme des formes de « blasphèmes » qui structurent aujourd'hui les interactions sociales et politiques. Toutes ces barrières participent à la fabrication d'un « style paranoïaque »²⁹ qui traverse aussi bien les institutions étatiques, religieuses et associatives que les populations ordinaires, et

²⁸ Enquête de terrain de Salomon Essaga Eteme sur l'accaparement des terres forestières au Cameroun, au Gabon et au Congo entre 2024 et 2025.

²⁹ Hofstadter (1965/2012).

façonne en profondeur les relations entre enquêteurs et enquêtés dans la recherche contemporaine.

Sous le regard soupçonneux : tactiques d'enquête et économie de la confiance

L'un des problèmes fondamentaux que posent ces situations de suspicion à la recherche est celui de la confiance – un problème classique des sciences sociales, comme en atteste l'abondance de la littérature méthodologique et réflexive qui lui est consacrée. Dans ce dossier, les contributions ne se contentent pas toutefois de rappeler ce caractère structurel : elles s'attachent à analyser concrètement les conditions de production du savoir dans des contextes marqués par des régimes différenciés de suspicion – administrative, politique, religieuse, militante ou ordinaire.

Toutes s'accordent sur un point central : ces contextes imposent aux chercheurs de composer avec des stratégies de verrouillage auxquelles ils ne peuvent répondre que par le déploiement de tactiques situées. En reprenant de manière explicite la distinction proposée par Michel de Certeau³⁰, les contributions de ce dossier invitent à penser la recherche en contexte de suspicion comme un art de faire avec. Chez de Certeau, la stratégie renvoie à la capacité des institutions et des pouvoirs constitués à organiser l'espace, à en fixer les règles et à en contrôler les flux depuis une position de surplomb. À l'inverse, la tactique désigne une pratique sans lieu propre, toujours exposée, évoluant comme un « rhizome »³¹, et consistant moins à transformer les structures qu'à « plier »³² la courbe du réel, à infléchir momentanément des rapports de force défavorables pour rendre le monde plus praticable, plus vivable – et, ici, plus enquêtable.

Dans les situations de suspicion analysées, les stratégies prennent la forme de procédés de verrouillage de l'information, d'encadrement de la parole et de dissuasion de la critique sociale. Elles reposent sur un ensemble hétérogène de dispositifs – normes tacites du secret, bureaucratisation des procédures, opacité administrative, menaces diffuses ou mémoires de répression – qui produisent un climat de peur et de retenue, tant au sein des administrations que parmi les populations ordinaires. Ces stratégies définissent un terrain saturé de contraintes, où le chercheur ne peut ni imposer ses règles ni revendiquer une position d'autorité.

Face aux stratégies, les chercheurs n'opposent pas des contre-stratégies, mais déploient des tactiques situées, au sens de de Certeau : des manières de faire modestes, inventives et relationnelles, qui consistent à exploiter les failles, les interstices et les temporalités de l'interaction. Ces tactiques ne visent pas à abolir la suspicion, mais à la contourner, à la déplacer ou à la suspendre suffisamment pour rendre possible la collecte

³⁰ de Certeau (1990).

³¹ Deleuze et Guattari (1980).

³² Deleuze (1988).

des données. Elles relèvent d'un travail d'ajustement permanent par lequel les chercheurs composent avec les contraintes du terrain pour en infléchir localement les effets. L'analyse transversale des contributions permet de dégager plusieurs grandes familles de tactiques d'enquête.

Une première catégorie relève de ce que l'on pourrait appeler des tactiques d'affiliation culturelle et linguistique. Kady Morena Ntep montre ainsi comment l'usage de salutations en langues vernaculaires beti-bulu-fang³³ constitue un levier décisif de mise en confiance, en produisant une reconnaissance symbolique immédiate et en désamorçant les soupçons liés à l'extériorité du chercheur. Cette attention aux codes interactionnels rejoint les observations de Camille Nèmeau et Léa Guichard, qui soulignent l'importance de la maîtrise fine des registres culturels, moraux et langagiers pour éviter d'être perçues comme des observateurs hostiles ou des juges implicites de pratiques socialement disqualifiées.

Une deuxième catégorie concerne les tactiques relationnelles d'accès indirect, fondées sur la médiation et la recommandation. Boris Anguissa met en évidence le rôle central des relations personnelles et des chaînes d'interconnaissance dans l'ouverture de terrains autrement inaccessibles. L'accès « par le haut » ou « par recommandation » fonctionne ici comme une forme de garantie morale, transférant une part de la confiance accordée à un tiers vers le chercheur lui-même.

Une troisième catégorie est tirée de l'expérience de Nawal Bensaïd, Kevin Emplit, Maïté Maskens et Sarah Van Praet, et pouvant être appréhendée comme une tactique de terrain adaptative de retrait contrôlé, caractéristique des enquêtes menées en contextes institutionnels sensibles. Cette stratégie ne procède pas d'une planification méthodologique en amont, mais d'un ajustement pragmatique et progressif aux contraintes relationnelles, normatives et éthiques du terrain. Elle repose sur deux dimensions étroitement articulées. D'une part, un effacement relatif du chercheur, entendu non comme une disparition de l'activité d'enquête, mais comme une suspension volontaire de la prise de position explicite et de l'intervention normative. Cet effacement vise à préserver l'accès au terrain, à maintenir des relations de travail durables avec les enquêtés et à éviter toute rupture susceptible de mettre fin à l'observation. D'autre part, cette posture s'accompagne d'un recours à un droit de réserve tacite, consistant à taire, sur le moment, des pratiques identifiées comme des infractions aux règles professionnelles ou aux normes institutionnelles observées. Cette stratégie peut être interprétée comme une modalité de gestion du dilemme éthique entre, d'un côté, les exigences de dénonciation, de réflexivité morale ou de responsabilité civique, et de

³³ Les langues fang, beti et bulu forment un continuum linguistique bantou étroitement lié et sont parlées au Cameroun, au Gabon et en Guinée équatoriale. On retrouve principalement les Fang, les Beti et les Bulu (connus comme le groupe Ekang – ou Pahouin) au Cameroun dans les régions du Centre et du Sud.

l'autre, les impératifs méthodologiques de continuité de l'enquête et de sécurité du chercheur. Elle s'inscrit dans une « sociologie du contournement », faite d'ajustements discrets et de compromis épistémiques, où le silence momentané devient une ressource tactique pour rendre les pratiques observables et analysables sans en signifier l'approbation.

Une quatrième catégorie peut être qualifiée de tactiques narratives et mémorielles d'ajustement. À partir de son enquête sur la fermeture de la décharge d'Agareb en Tunisie, Alice Carchereux montre comment l'inscription de la lutte locale dans une séquence historique plus large – celle des printemps arabes – permet de mobiliser une mémoire partagée et de rouvrir l'espace du récit. Cette tactique narrative n'est toutefois jamais automatique : elle suppose un ajustement permanent aux lignes de conflictualité révélées par les interlocuteurs. Selon les situations, certaines figures (comme celle du président tunisien) demeurent imprononçables, tandis que des comparaisons – entre centre et périphérie, entre ville et marges – autorisent l'expression indirecte de revendications plus larges ouvrant ainsi une porte à une discussion féconde pour le chercheur. La tactique consiste ici moins à imposer un cadre interprétatif qu'à composer avec ce qui est dicible ou indicible dans chaque interaction.

Enfin, une cinquième catégorie renvoie à ce que l'on pourrait nommer des tactiques de reconnaissance réciproque et de vulnérabilité maîtrisée. L'expérience relatée par Loïc Bizeul est particulièrement éclairante à cet égard. En choisissant de dévoiler progressivement son homosexualité dans ses premiers échanges avec ses informateurs (des prêtres catholiques), il ne cherche ni à instaurer une fausse symétrie ni à abolir l'asymétrie constitutive de la relation d'enquête. Ce dévoilement partiel opère plutôt comme un geste de reconnaissance mutuelle, ouvrant un espace de parole sécurisé pour des enquêtés habitués au silence, à la peur du jugement et à l'autocensure. Loin de compromettre la distance analytique, cette exposition contrôlée de soi permet au contraire de rendre l'enquête possible, en transformant la relation d'enquête en un espace de compréhension partagée.

Dans l'ensemble, ces tactiques ne suppriment ni la suspicion ni les rapports de pouvoir qui la produisent. Elles en constituent plutôt des modes de contournement pragmatiques, toujours fragiles et réversibles, par lesquels les chercheurs parviennent à prélever du matériau empirique et à maintenir ouverte la possibilité même de la recherche qualitative en régime de défiance. La tactique apparaît moins comme une simple technique méthodologique propre et identifiable que comme un savoir-faire discret qui évolue au fil des situations et des contextes et qui permet au chercheur de « survivre » empiriquement dans un monde saturé de suspicion, sans prétendre ni le dominer ni le réenchanter. Ce faisant, elle constitue une manière de faire de la recherche *malgré tout*, en pliant le réel sans l'illusion de le redresser.

Vers une autre éthique de la recherche qualitative?

Les expériences des chercheurs qui ont contribué à ce numéro réengage certains débats épistémiques autour de la question de l'engagement et de la distanciation du chercheur³⁴ permettant de questionner à nouveau les liens qui existent entre la science qui dit le monde et l'homme qui le vit et le façonne. Plus particulièrement, les recherches qualitatives – en interrogeant la place du chercheur dans le processus de connaissance et la fonction des savoirs qu'il produit – ont contribué au renouvellement des questions sur le rapport entre la science et les sujets³⁵. Pas seulement, mais la posture du chercheur confronté à la suspicion et au secret permet également de discuter des renouvellements possibles de l'éthique de la recherche. Celle-ci étant considérée comme une branche qui a pour objectif général d'interroger les systèmes de valeurs en usage³⁶. À partir du moment où les situations d'enquête en terrain sensible exigent une adaptation spécifique, l'éthique de la recherche consiste, de notre point de vue, au sens de Malherbe³⁷ à ce que le chercheur crée sons sens dans le processus d'accès à l'information dans l'itinérance³⁸ d'exploration³⁹ de la donnée endiguée socialement⁴⁰ dans l'éthique du secret non confidentiel ou encore enserrée dans l'étau du soupçon.

Les approches de contournements développés par les chercheurs remettent au goût du jour la discussion que Denis Jeffrey⁴¹ mène entre l'esprit prométhéen et l'esprit du chercheur itinérant. Le deuxième, au sens de Jean-Marc Ela⁴², est comme quelqu'un qui marche dans la nuit de la découverte de la réalité de la recherche. Ce qui appelle effectivement à une adaptation et de nouvelles formes d'immersion qui peuvent être questionnées par l'éthique conventionnelle qui met en avant une transparence absolue par le consentement libre, informé et préalable. Si la recherche de cette forme de consentement renforce plutôt le secret dans une situation initiale où la relation de confiance est entachée de soupçons, les mécanismes de contournement employés par les chercheurs méritent-ils d'être condamnés a priori? Enquêter auprès des prostituées en ayant par exemple recours à l'immersion par la ruse ne permet-il pas de ne pas laisser cette niche d'opacité extérieure à la recherche? L'art de la rencontre⁴³ ne se prémédite

³⁴ Elias (1983/1993).

³⁵ Martineau (2007).

³⁶ Martineau (2007).

³⁷ Malherbe (2000).

³⁸ Jeffrey (2005).

³⁹ Quivy et Campendhoudt (2011).

⁴⁰ Essaga Eteme (2021).

⁴¹ Jeffrey (2005).

⁴² Ela (2007).

⁴³ Jeffrey (2005).

pas absolument, ce qui implique de soumettre la tension éthique à l'éthique de la flexibilité⁴⁴.

Par ailleurs, les expériences de tendances au clivage des auteurs⁴⁵ et le jonglage avec les statuts d'*insider* et d'*outsider*, au-delà de renforcer le penchant vers cette éthique de la flexibilité, renforce l'idée d'un chercheur du qualitatif qui jongle avec les carcans de la conventionnalité éthique pour accéder à l'information, sans toutefois mettre en risque l'informateur, qui est déjà pris dans l'étau des pressions de la suspicion et du secret. Le secret du contournement de la suspicion et du secret, sur le plan méthodologique, consisterait alors à surfer entre les éthiques de la recherche⁴⁶ sans décrédibiliser la recherche. Le cynisme méthodologique, la solidarité, l'assimilation au groupe et bien d'autres méthodes sont autant de stratégies employées pour contourner la suspicion et le secret en terrain sensible.

Références

- Agamben, G. (1997). *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Édition du Seuil.
- Awenengo Dalberto, S., Banégas, R., & Cutolo, A. (2018). Biomaîtriser les identités? État documentaire et citoyenneté au tournant biométrique. *Politique africaine*, 152(4), 5-29.
- Awondo, P., Bouilly, E., & N'Diaye, M. (2022). Introduction au thème. Penser l'anti-genre en Afrique. *Politique africaine*, 168(4), 5-24.
- Balandier, G. (2001). La situation coloniale : approche théorique. *Cahiers internationaux de sociologie*, 110(1), 9-29.
- Bayart, J.-F. (2022). *L'énergie de l'État. Sociologie historique et comparée du politique*. La Découverte.
- Bayart, J.-F. (2023). Religion et révolution conservatrice en Afrique. Note de recherche. *Sociétés politiques comparées. Revue européenne d'analyse des sociétés politiques*, (59). https://fasopo.org/sites/default/files/varia2_n59.pdf
- Bayart, J.-F. (2024, 19 juin). Le visage français d'une révolution conservatrice globale. *AOC*. <https://aoc.media/analyse/2024/06/18/le-visage-francais-dune-revolution-conservatrice-globale/>
- Beaud, S., & Weber, F. (2003). *Guide de l'enquête de terrain*. L'Harmattan.

⁴⁴ Guillemin et Gillam (2004).

⁴⁵ Olivier de Sardan (2008).

⁴⁶ Martineau (2007).

- Belinga Ondoua, P. D. (2018). Politique de la suspicion et développement urbain au Cameroun. Le Programme participatif d'amélioration des bidonvilles (PPAB) dans la ville de Yaoundé. *Politique africaine*, 2(150), 53-74.
- Belinga Ondoua, P. D. (2023). Violence politique et construction de l'hégémonie au Cameroun. Le complotisme à l'aune des pratiques coercitives à Yaoundé. *Politique africaine*, 2(170), 85-104.
- Belinga Ondoua, P. D. (2024). *Gouverner le mécontentement au Cameroun. Politiques du logement et construction de l'hégémonie à Yaoundé, 2000-2020* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Genève, Suisse.
- Belinga Ondoua, P. D. (2025). Vive la libre circulation au sein de la Cemap! Une ethnographie du dispositif de l'enregistrement. *Sociétés politiques comparées. Revue européenne d'analyse des sociétés politiques*, (64), 133-144. <https://doi.org/10.36253/spc-17460>
- Boltanski, L. (2012). *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*. Gallimard.
- Cagé, A. (2025, 24 mars). L'ère de la post-confiance. *AOC*. <https://aoc.media/opinion/2025/03/23/lere-de-la-post-confiance/>
- Ceuppens, B., & Geschiere, P. (2005). Autochthony: Local or global? New modes in the struggle over citizenship and belonging in Africa and Europe. *Annual Review of Anthropology*, 34, 385-407.
- Debanes, P., & Lechevalier, S. (2014). La résurgence du concept d'État développeur : quelle réalité empirique pour quel renouveau théorique? *Critique internationale*, 2(63), 9-18.
- de Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien (tome 1). Art de faire*. Gallimard.
- Delcourt, L. (2009). Retour de l'État. Pour quelles politiques sociales? *Alternatives sud*, 16, 7-36.
- Deleuze, G. (1988). *Le Pli : Leibniz et le baroque*. Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Capitalisme et schizophrénie (tome 2). Mille plateaux*. Les Éditions de Minuit.
- Dozon, J. P. (2017). *La vérité est ailleurs : complots et sorcellerie*. Maison des Sciences de l'Homme.
- Ela, J.-M. (2007). *Recherche scientifique et crise de rationalité. Livre 1*. L'Harmattan.
- Elias, N. (1993). *Entre engagement et distanciation*. Fayard. (Ouvrage original publié en 1983).
- Essaga Eteme, S. (2021). *Coopération forestière et gouvernance au Cameroun : comprendre les digues sociales aux Accords de partenariat volontaire* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Yaoundé 1, Cameroun.

- Flexor, G. R., Dias da Silva, R., & Pinto, J. (2017). Le nouveau développementalisme : propositions et limites. *Cahiers des Amériques latines*, 2(85), 51-69.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Gallimard.
- Giraud, C. (2013). *De la suspicion*. L'Harmattan.
- Goffman, E. (1973). *Mise en scène de la vie quotidienne : présentation de soi*. Les Éditions de Minuit.
- Graham, S. (2009). Cities as battlespace: The new military urbanism. *City*, 13(3), 383-402.
- Graham, S. (2011). *Cities under siege: The new military urbanism*. Verso Books.
- Guillemin, M., & Gillam, L. (2004). Ethics, reflexivity, and "ethically important moments" in research. *Qualitative inquiry*, 10(2), 261-280.
- Heinich, N. (2009). *Le bêtisier du sociologue*. Éditions Klincksieck.
- Hibou, B. (1996). *L'Afrique est-elle protectionniste? Les chemins buissonniers de la libéralisation extérieure*. Karthala.
- Hibou, B. (2012). *La bureaucratisation à l'ère néolibérale*. Karthala.
- Hibou, B. (Éd.). (2013). *La bureaucratisation néolibérale*. Karthala.
- Hofstadter, R. (2012). *Le style paranoïaque : théories du complot et droite radicale en Amérique*. François Bourin Éditeur. (Ouvrage original publié en 1965).
- Jeffrey, D. (2005). Le chercheur itinérant, son éthique de la rencontre et les critères de validation de sa production scientifique. *Recherches qualitatives, Hors-série*, (1), 115-127.
- Kasongo Adihe, A. (2024). *Balobaki. La démocratie congolaise à l'heure des réseaux sociaux, des fake news et de la manipulation*. L'Harmattan.
- Lemvo, O. D. (2026). Aller au-delà du prisme homophobe et culturaliste. Sociologie politique de la réception de De Purs Hommes de Mohamed Mbougar Sarr au Sénégal (2021) : un 'roman antinational'? *Sociétés politiques comparées. Revue européenne d'analyse des sociétés politiques*, 66. <https://doi.org/10.36253/spc-20426>
- Magnani, V., & Vircoulon, T. (2019). Vers un retour de l'autoritarisme en Afrique? *Politique étrangère*, (2), 9-23.
- Malherbe, J.-F. (2000). *Le nomade polyglotte*. Bellarmin.
- Martineau, S. (2007). L'éthique en recherche qualitative : quelques pistes de réflexion. *Recherches qualitatives, Hors-série*, (5), 70-81.
- Mbembe, A. (2020). *Brutalisme*. La Découverte.
- Mbowou, C. (2019). Pouvoir et savoir sur les identités à l'âge biométrique aux abords du Lac Tchad. Impossible vérité, impossible citoyenneté? *Sociétés politiques comparées*, (48). http://www.fasopo.org/sites/default/files/varia1_n48.pdf

- Müller, J. W. (Éd.). (2002). *Memory and power in post-war Europe: Studies in the presence of the past*. Cambridge University Press.
- Obame, Y. V. (2022). *Gouverner par la biométrie : dynamiques d'institutionnalisation d'une réforme technopolitique dans la compétition électorale au Cameroun* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Yaoundé I, Cameroun.
- Obame, Y. V. (2025). Faire la politique au village. Vote et transactionnalisme politique au Sud-Cameroun. *Cahiers d'études africaines*, (260), 927-951.
- Ogola, G. (2021). #Whatwouldmagufulido? Kenya's digital "practices" and "individuation" as a (non) political act. Dans S. Srinivasan, S. Diepeveen, & G. Hamandishe Karekwaivanane (Éds), *Publics in Africa in a digital age* (pp. 122-137). Routledge.
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia.
- Papinot, C. (2014). *La relation d'enquête comme relation sociale*. Presses de l'Université Laval.
- Péclard, D., Kernén, A., & Khan-Mohammad, G. (2020). États d'émergence. Le gouvernement de la croissance et du développement en Afrique. *Critique internationale*, 89(4), 9-27.
- Quivy, R., & Campenhoudt, L. V. (2011). *Manuel de recherches en sciences sociales* (4^e éd.). Dunod.
- Simmel, G. (1906). The sociology of secrecy and of secret societies. *American Journal of Sociology*, 11(4), 441-498.
- Suhrke, A., & Berdal, M. (Éds). (2013). *The peace in between: Post-war violence and peacebuilding*. Routledge.
- Van Prooijen, J.-W., & Douglas, K. M. (2017). Conspiracy theories as part of history: The role of societal crisis situations. *Memory Studies*, 10(3), 323-333.
- Van Prooijen, J.-W., & Jostmann, N. B. (2013). Belief in conspiracy theories: The influence of uncertainty and perceived morality. *European Journal of Social Psychology*, 43(1), 109-115.

Salomon Essaga Eteme est sociologue et enseignant-chercheur au Département de sociologie de l'Université de Yaoundé I, après avoir exercé à l'Université de Ngaoundéré. Boursier du programme RESSAC (CIFOR-ICRAF, GDA, UYI), il est affilié au Laboratoire CERESC et au Centre pour l'environnement et le développement (CED). Ses recherches croisent écologie et l'économie politique, la gouvernance foncière et forestière, avec un fort ancrage empirique dans le bassin du Congo. Il mobilise des méthodes qualitatives et mixtes au service des institutions multilatérales, ONG et gouvernements d'Afrique centrale.

Patrick Belinga Ondoua est chercheur à l'Université d'Anvers et au CERI – Sciences Po Paris. Il a soutenu sa thèse à l'Université de Genève – « Gouverner le mécontentement au Cameroun. Politiques du logement et construction de l'hégémonie à Yaoundé, 2000-2020 ». Il s'intéresse au développement des villes et à la manière dont ce dernier informe la formation de l'État, les modes de gouvernements et l'exercice du pouvoir en Afrique centrale.

Yves Valéry Obame est sociologue, enseignant-chercheur au Département de science politique de l'Université de Bertoua, boursier d'excellence de la Confédération suisse et chercheur au Geneva Africa Lab ainsi qu'au Laboratoire camerounais d'études et de recherches sur les sociétés contemporaines (Ceresco). Ses travaux, situés à l'intersection de la sociologie politique, de l'anthropologie des institutions et des études critiques sur les réformes technopolitiques en Afrique subsaharienne, articulent socio-anthropologie des techniques, ethnographie des institutions et analyse séquentielle des réformes.

Pour joindre les auteurs :
solomonpower88@gmail.com
belingapatrik84@yahoo.fr
obameyves@gmail.com

Enquête sous tension au Cameroun : entre contraintes et négociations

Kady Morena Ntep, Doctorante en sociologie

Université de Yaoundé 1, Cameroun

Résumé

La recherche de terrain en sciences sociales dans des contextes marqués par la méfiance et le secret constitue un défi méthodologique majeur pour le chercheur. Cet article examine les stratégies d'adaptation déployées par l'enquêteur pour préserver l'intégrité scientifique tout en accédant aux données. À partir de deux enquêtes qualitatives menées au Cameroun – l'une sur les usages artistiques des déchets plastiques à Yaoundé, l'autre sur l'accaparement foncier par les élites dans les régions du Centre et du Sud –, il analyse les tactiques d'intégration sociale, la négociation implicite du rôle et l'adoption de postures préexistantes. Ces ajustements permettent de contourner les résistances sans rompre les équilibres relationnels du terrain. L'article interroge les dilemmes éthiques liés à ces pratiques et propose une relecture des méthodologies qualitatives pour mieux appréhender les logiques d'adaptation dans les environnements sensibles.

Mots clés

MÉTHODOLOGIE, RECHERCHE QUALITATIVE, ENQUÊTE DE TERRAIN, ÉTHIQUE DU CHERCHEUR

Research under tension in Cameroon: Between constraints and negotiations

Abstract

Conducting field research in the social sciences in contexts marked by mistrust and secrecy poses a major methodological challenge for researchers. This article examines the adaptation strategies researchers use to preserve scientific integrity while collecting data. Drawing on two qualitative studies conducted in Cameroon—one on the artistic uses of plastic waste in Yaoundé, the other on land grabbing by elites in the Centre Region and South Region—the paper analyzes the tactics of social integration, the implicit negotiation of the researcher's role, and the adoption of pre-existing research stances. These adjustments make it possible to skirt resistance without throwing off the relational balances on the ground. The article interrogates the ethical dilemmas associated with these practices and proposes a reinterpretation of qualitative methodologies to better grasp the logics of adaptation in sensitive environments.

Keywords

METHODOLOGY, QUALITATIVE RESEARCH, FIELDWORK, RESEARCH ETHICS

RECHERCHES QUALITATIVES – MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE – Vol. 45(2), pp. 16-34.

LES SOURCES DE LA SUSPICION. LA PRATIQUE DU TERRAIN À L'ÉPREUVE DU SECRET À L'ÈRE DE LA POST-CONFIANCE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

Introduction

Mener une recherche de terrain en sciences sociales dans des contextes marqués par la méfiance, le secret et la gestion stratégique de l'information constitue un exercice aussi crucial que délicat. Fondement de la production de connaissances empiriques, le terrain exige du chercheur une capacité à s'adapter à des environnements souvent opaques, où l'accès aux données est entravé par des logiques de dissimulation, des faux-semblants, des refus de répondre ou des informations filtrées. Ces situations soulèvent ce que l'on nomme des *obstacles méthodologiques*. Issu du latin *obstaculum*, dérivé de *obstare* (« se tenir devant », « faire barrage »), le terme désigne toute contrainte ou difficulté qui entrave la progression fluide d'une démarche méthodologique rigoureuse. L'adjectif méthodologie, formé à partir du grec *methodos* (« chemin vers », « procédé »), de *logos* (« discours », « raison ») et du suffixe *-ique* (« relatif à »), renvoie à l'ensemble des principes qui structurent et orientent la recherche scientifique. Dans le cadre de cette étude, les obstacles méthodologiques renvoient aux difficultés conceptuelles, techniques, logistiques et éthiques qui compliquent la formulation du problème, l'accès aux données et leur interprétation. Quivy et Campenhoudt¹ les définissent comme des limitations inhérentes ou contextuelles à l'application rigoureuse du schéma de recherche, insistant sur la nécessité de les identifier et de les problématiser dès l'élaboration du protocole afin de garantir la validité des résultats.

Ces obstacles prennent une acuité particulière dans les terrains sensibles, notamment en Afrique subsaharienne, où les dynamiques sociales, les rapports au pouvoir, la défiance envers les institutions et la sensibilité autour de certains sujets rendent les enquêtes qualitatives complexes. Les terrains étudiés entre mars 2024 et mai 2025 au Cameroun – l'un sur les usages artistiques des déchets plastiques à Yaoundé, l'autre sur l'accaparement des terres forestières par les élites dans les régions du Centre et du Sud – révèlent des formes de rétention d'information allant de la réserve explicite à la dissimulation stratégique. Ces postures d'informateurs, bien qu'observables ailleurs, prennent ici une forme singulière : prudence calculée, mise à l'épreuve du chercheur, manipulation subtile. Elles traduisent des logiques sociales spécifiques liées à des rapports ambigus à l'État, à la peur de représailles ou à des formes de clientélisme localisé, qu'il convient d'analyser sans les essentialiser. Si la littérature méthodologique classique² éclaire certaines stratégies d'adaptation, elle reste largement construite à partir de contextes occidentaux où les conditions de recherche sont relativement stabilisées et institutionnalisées. À l'inverse, les réflexions épistémologiques portées par des chercheurs africains ou diasporiques³ demeurent marginales malgré leur pertinence pour penser les ajustements en terrain difficile. Ce

¹ Quivy et Campenhoudt (2006).

² Notamment Bourdieu et al. (1968); Goffman (1973/1989); Silverman (2011).

³ Kane (2012).

décalage théorique et pratique souligne un manque de ressources pour penser les tactiques de recherche en contexte de rétention d'information. Les contraintes rencontrées ne se limitent pas à des refus explicites. Elles prennent la forme d'entretiens conditionnés, de récits fragmentés, de réponses codées ou de stratégies d'évitement, souvent liées à des enjeux de pouvoir, de réputation ou de sécurité. Face à ces situations, les chercheurs sont amenés à ajuster leurs pratiques pour accéder aux données sans compromettre leur intégrité scientifique. Dans les contextes marqués par la rétention d'information, les chercheurs doivent ajuster leurs pratiques pour surmonter les contraintes du terrain sans compromettre leur intégrité scientifique.

Ce travail explore trois dimensions interdépendantes : les stratégies de contournement mobilisées face aux résistances, les pratiques d'obtention de données parfois situées en marge des normes conventionnelles, et les arbitrages éthiques que ces ajustements impliquent. À partir d'enquêtes qualitatives menées dans les différentes régions du Centre et Sud Cameroun, l'analyse montre que certaines formes d'adaptation – improvisation, tactiques relationnelles, négociation implicite – permettent l'accès à des données stratégiques dans des environnements opaques, à condition d'être réfléchies, situées et encadrées éthiquement. L'article propose ainsi une réflexion théorique et pratique sur les tactiques d'intégration sociale, les ajustements méthodologiques et les dilemmes éthiques que soulèvent les terrains sensibles. Cette étude se justifie par la nécessité de documenter les pratiques de recherche dans des environnements marqués par la dissimulation, et d'en tirer des enseignements pour les chercheurs confrontés à des situations similaires. Elle contribue à enrichir les débats sur la posture du chercheur, les formes d'engagement en terrain difficile, et les implications éthiques de l'improvisation méthodologique. Elle ouvre également des pistes pour une épistémologie située, attentive aux logiques relationnelles et aux rapports de pouvoir qui traversent la production de données.

Contraintes méthodologiques en terrain de méfiance et de secret

Les contraintes méthodologiques rencontrées en terrain de méfiance et de secret affectent profondément la dynamique de l'enquête qualitative. Elles ne se limitent pas à des obstacles techniques ou logistiques, mais engagent des dimensions relationnelles, politiques et éthiques qui influencent la posture du chercheur, la qualité des données recueillies et les conditions mêmes de leur production. Cette section examine d'abord l'impact de ces obstacles sur la démarche de recherche, avant d'en explorer les sources sociales et contextuelles, souvent enracinées dans des rapports de pouvoir, des mémoires collectives sensibles ou des formes de défiance institutionnelle.

Impact des obstacles méthodologiques

Les obstacles méthodologiques – logistiques, éthiques et relationnels – affectent directement la formulation du problème, l'accès aux données et leur interprétation. En contexte d'enquête contraint, ces obstacles prennent des formes spécifiques : réticence des interlocuteurs, attentes implicites, dissimulation stratégique ou délégation de la

parole. Ils ne relèvent pas uniquement de conditions extérieures, mais modifient la posture du chercheur, la dynamique de l'interaction et les conditions mêmes de production des données. Leur impact appelle une vigilance réflexive et des ajustements continus pour préserver la rigueur scientifique sans ignorer les réalités sociales du terrain. Dans les environnements marqués par une forte densité normative et des logiques de contrôle, les chercheurs deviennent des corps observés, parfois interrogés sur leurs intentions : « Que venez-vous chercher? »; « que nous apportez-vous en échange? » Cette position d'attente et de prudence transforme l'enquête en espace de négociation où la parole est filtrée, orientée ou reportée vers des figures d'autorité. L'entretien ethnographique, tel que défendu par Beaud⁴ (1996), ne se réduit pas à un outil de recueil : il devient un espace relationnel à construire, où le chercheur compose avec les tensions, les silences et les ajustements de langage. Cette posture souple permet d'accueillir les détours, les hésitations et les reformulations, en particulier dans les milieux où la parole ne se donne pas facilement.

Lors d'un groupe de discussion avec des femmes rurales à Nguila dans la région du Centre, la discussion initialement centrée sur l'accaparement des terres forestières révélait une certaine retenue. C'est en suivant leur conversation spontanée autour d'un serpent qui dévorait les œufs dans la contrée – entre affolement, anecdotes et causeries – qu'une brèche relationnelle s'est ouverte. Ce moment de relâchement, hors cadre formel, a permis d'entrer dans une conversation sans retenue. Certaines femmes ont alors évoqué les arrangements tacites avec les chefs de village, les conflits d'héritage et les formes d'appropriation foncière. L'entretien a pris la forme d'un récit fragmenté, négocié dans la durée, où la parole se libère à mesure que la relation se construit.

Comme le rappelle Latour⁵, la science ne progresse pas en ligne droite : elle se construit dans la négociation, les imprévus et les résistances. En terrain d'enquête marqué par des logiques de surveillance, ces résistances ne sont pas seulement interpersonnelles; elles sont enracinées dans des configurations politiques autoritaires, où la centralisation du pouvoir et la gestion stratégique de l'information influencent la réception du chercheur. Au Cameroun, ces pesanteurs sociales et politiques façonnent les conditions d'accès aux données. La réticence à l'enquête, la crainte d'être exposé ou instrumentalisé, et la défiance envers les institutions de recherche traduisent une économie de la parole, où l'information circule avec prudence⁶. Ces obstacles ne sont donc pas uniquement matériels. Ils relèvent aussi de jugements de valeur sur l'identité, sur la légitimité de la démarche, et sur les risques que l'enquête fait peser sur les acteurs locaux. Dans certains cas, nous sommes assimilés à des agents de l'État ou à des médiateurs potentiels, brouillant ainsi les frontières entre observation et intervention.

⁴ Beaud (1996).

⁵ Latour (1987).

⁶ Ngono (2021).

Cette posture nous mets face à un double enjeu : préserver notre indépendance scientifique tout en naviguant dans un contexte où notre rôle est réinterprété par les informateurs.

Face à ces contraintes, les méthodes classiques – comme les questionnaires standardisés – se révèlent souvent inadaptées. Bourdieu, Chamboredon et Passeron⁷ soulignaient déjà les limites de ces outils en milieu faiblement alphabétisé. Pour contourner ces obstacles, les chercheurs mobilisent des stratégies d'adaptation : posture réflexive, éclectisme méthodologique, intégration linguistique. Ngono⁸ propose une approche fondée sur la souplesse des outils et leur ajustement aux réalités locales. Par exemple, dans les régions du Centre et du Sud Cameroun, l'usage de salutations comme « Mbôlane wôé! » (« Soyez salué là-bas »), « Mbôlô! » (« Salut », « Meme kiri! » ou « Bembekiri! » (« Bonjour ») permet de créer un climat de confiance, de briser la barrière culturelle et de faciliter l'accès aux données. Ces ajustements ne relèvent pas uniquement d'une adaptation instrumentale; ils traduisent une posture d'écoute, de patience et de décodage des signaux faibles. Dans les contextes où la parole est à la fois précieuse et risquée, l'accès aux données repose moins sur la maîtrise d'un protocole que sur la capacité à reconnaître les moments propices, à saisir les détours narratifs, et à construire une relation de confiance dans la durée. C'est dans ces interstices – entre une anecdote sur un serpent, une hésitation, un éclat de rire – que se logent parfois les révélations les plus denses. L'entretien ethnographique devient alors un espace de co-construction fragile, où la parole se donne par fragments, et où le chercheur apprend à lire ce qui est dit, mais aussi ce qui est retenu, différé ou déplacé.

Les sources de la méfiance et du secret

Les enquêtes menées entre mars 2024 et mai 2025 dans les régions du Centre et du Sud Cameroun ont révélé des formes de rétention d'informations profondément enracinées dans les contextes sociopolitiques et culturels. Avant même l'arrivée du chercheur, les terrains étaient traversés par des tensions : conflits d'intérêts, méfiance envers les autorités, enjeux de réputation et pratiques de contrôle de l'information. Ces caractéristiques structurent les interactions et façonnent les conditions d'accès aux données. Dans ces environnements, la méfiance ne naît pas uniquement de la présence du chercheur en tant que corps étranger. Elle s'inscrit dans une histoire locale de surveillance, de centralisation du pouvoir et de gestion stratégique des discours. Le secret et la prudence y sont socialement construits comme des mécanismes de protection, où l'information devient une ressource négociable⁹. Cette négociation ne se fait pas toujours explicitement : elle repose sur des signaux, des attentes implicites, des tests de loyauté

⁷ Bourdieu et al. (1968).

⁸ Ngono (2021).

⁹ Pignolo et Cattacin (2023).

ou des demandes de réciprocité. L'accès aux données est conditionné par des enjeux de confiance, de positionnement et de reconnaissance mutuelle.

Notre présence sur le terrain active ces dynamiques¹⁰. Nous avons parfois été perçus comme des intermédiaires institutionnels, porteurs de solutions ou de promesses, mais aussi comme des agents extérieurs au service d'intérêts flous. Cette double perception alimente une méfiance latente, qui se traduit par des réactions de fermeture, des récits fragmentés ou des stratégies de manipulation. Dans certaines localités du Centre et du Sud, des rumeurs circulaient : « Ils viennent chercher des gens »; « c'est la Prado noire »¹¹, en référence à des véhicules associés à des opérations de contrôle ou d'enlèvement nocturne. Ces représentations sociales, bien que symboliques, influencent la manière dont les enquêtés gèrent leur parole. La pression sociale joue ici un rôle déterminant. Elle désigne l'ensemble des mécanismes implicites – regards, silences, présences tierces – qui orientent les comportements et les discours dans les interactions collectives. Lors de discussions de groupe, un simple regard d'un notable ou d'un chef de quartier suffisait à imposer le silence ou à orienter les réponses. Cette modulation du discours, comme l'a montré Goffman¹², repose sur des ajustements stratégiques en fonction des normes sociales implicites et des rapports de pouvoir. Elle se manifeste dans des phrases telles que : « Je n'ai rien à vous dire », « demandez au Chef ou à ses notables ». Ces réponses ne traduisent pas une ignorance, mais une délégation de la parole vers des figures d'autorité perçues comme légitimes ou habilitées à parler.

Ainsi, les sources de la méfiance et du secret ne relèvent pas uniquement de la présence du chercheur, mais d'un agencement complexe de facteurs : histoire locale de surveillance, centralisation du pouvoir, enjeux de réputation et logiques de délégation. L'information, loin d'être librement accessible, est encadrée par des règles sociales implicites, des rapports de force et des stratégies de préservation. Comprendre ces sources implique de reconnaître que la production de données en terrain sensible est toujours négociée, située et traversée par des tensions invisibles. Face à des terrains marqués par la méfiance, la rétention stratégique de l'information et des rapports de pouvoir implicites, nous ne pouvons nous contenter d'appliquer des protocoles méthodologiques standardisés. Les obstacles identifiés – qu'ils soient logistiques, éthiques ou relationnels – exigent des ajustements continus, souvent situés à la lisière

¹⁰ Enquête quali-quantitative menée par une équipe de cinq chercheurs (quatre femmes et un homme), dont je faisais partie, entre mars 2024 et mai 2025, dans les localités du Centre et du Sud Cameroun, portant sur la question foncière, notamment les dynamiques d'accaparement des terres.

¹¹ Dans l'imaginaire populaire camerounais, la « Prado noire » est fréquemment associée aux élites politiques et économiques. Elle fonctionne comme un symbole de pouvoir et d'impunité, renvoyant à une richesse perçue comme opaque et à une domination sociale marquée par la distance avec les citoyens ordinaires.

¹² Goffman (1973/1989).

des normes conventionnelles. Ces ajustements ne relèvent pas d'une simple adaptation technique, mais d'une négociation constante entre les exigences scientifiques et les réalités sociales du terrain. Dans ce contexte, les stratégies de contournement mobilisées deviennent des ressources essentielles pour accéder aux données, établir la confiance et préserver l'intégrité de la démarche. Elles ne relèvent pas d'une simple adaptation technique, mais d'un travail relationnel, situé et souvent improvisé. Ces pratiques s'appuient sur des tactiques discrètes, des gestes d'intégration sociale ou linguistique, et parfois sur des détours narratifs ou symboliques, qui permettent de contourner les résistances sans les brusquer.

Les terrains de méfiance et de secret ne se laissent pas appréhender par des méthodes standardisées. Ils exigent du chercheur une posture réflexive et adaptable, capable de naviguer entre les attentes implicites, les rapports de pouvoir et les logiques de rétention. Dans ces contextes, la production de données devient un processus relationnel, situé et souvent fragile, où chaque interaction est traversée par des enjeux de confiance et de reconnaissance. C'est dans cette complexité que s'ancrent les ajustements méthodologiques.

Ajustements méthodologiques et stratégies de contournement

Accéder aux données en terrain sensible exige des ajustements situés, fondés sur la négociation entre posture scientifique et dynamiques sociales. Dans notre expérience, cela a impliqué des gestes relationnels, des tactiques discrètes et des choix influencés par notre position de femmes sur le terrain. Cette section revient sur les pratiques d'intégration et les techniques d'enquête mobilisées pour contourner les résistances sans compromettre l'éthique.

Intégration et négociation du terrain

L'intégration au terrain, dans le cadre d'une enquête qualitative en contexte de méfiance, ne désigne pas une simple insertion physique ou logistique dans un espace social. Elle renvoie à un processus relationnel et évolutif par lequel le chercheur devient progressivement un interlocuteur légitime, capable d'accéder à des discours situés sans perturber les équilibres locaux. Il ne s'agit pas d'« intégrer » un groupe au sens d'en faire partie, mais de négocier une présence tolérée, ajustée aux normes implicites, aux attentes sociales et aux rapports de pouvoir qui structurent les interactions. Dans les environnements marqués par la rétention d'information, le secret et la surveillance symbolique, la présence du chercheur n'est jamais neutre. Elle est interprétée, testée, parfois réorientée par les enquêtés eux-mêmes, qui ajustent leurs discours en fonction de leur perception de l'enquête et des enjeux politiques du contexte. Comme le souligne Olivier de Sardan¹³, le terrain est traversé par des contraintes empiriques qui imposent au chercheur une posture d'adaptation constante, loin de toute illusion de neutralité. Face

¹³ Olivier de Sardan (2008).

à ces résistances structurelles, la réflexivité devient une condition essentielle pour éviter l'effet d'intrusion et réduire l'influence du chercheur sur les interactions en cours.

L'intégration ne se décrète pas : elle se construit dans le temps, par des ajustements progressifs, des gestes d'écoute, des formes de prudence et des stratégies de contournement. Dans cette perspective, Beaud¹⁴ insiste sur l'importance d'une relation de confiance construire dans la durée, où l'entretien ethnographique devient un espace de co-construction du sens plutôt qu'un simple outil de recueil d'informations. Cette approche rejoint notre expérience de terrain, où l'accès aux données s'est souvent joué dans les marges de l'enquête formelle, à travers des échanges informels, des silences partagés ou des détours narratifs. Par ailleurs, comme le soulignent Pignolo et Cattacin¹⁵, dans les environnements sensibles, l'information devient une ressource négociable et non un contenu librement partagé. L'intégration passe alors par une relation dynamique où le chercheur évite d'être perçu comme un acteur menaçant, tout en garantissant une posture scientifique qui préserve l'indépendance de l'enquête. Dans certains cas, le secret n'est pas seulement une barrière méthodologique, mais un outil d'adaptation mobilisé par les enquêtés eux-mêmes¹⁶. Composer avec ces logiques de confidentialité implique de renoncer à une transparence immédiate et de reconnaître que l'accès aux données repose sur une négociation implicite, située et souvent asymétrique.

Deux stratégies ont émergé dans notre expérience de terrain comme étant particulièrement pertinentes pour faciliter cette négociation :

- La présence discrète, qui consiste à minimiser l'impact du chercheur sur le groupe étudié, afin de laisser les interactions se dérouler de manière authentique et d'éviter les biais liés à l'observation¹⁷. Cette posture rejoint les principes de l'ethnographie immersive décrits par O'Reilly¹⁸, où l'observation participante repose sur une attention soutenue aux dynamiques relationnelles, sans surinvestir la scène sociale. Il nous est arrivé d'entamer ou d'orienter des discussions qui, bien que périphériques à l'objet de recherche, ont servi à établir un climat de confiance. Ces échanges, parfois informels, ont permis de créer une dynamique d'interaction favorable à la divulgation d'informations essentielles, notamment dans des contextes marqués par la réticence. Il ne s'agit pas de manipuler les discours, mais de reconnaître que l'accès aux données passe par une forme d'engagement relationnel, respectueuse des normes locales.
- L'adoption d'un rôle socialement acceptable, qui ne relève pas d'une dissimulation identitaire, mais d'un ajustement stratégique de la présentation de

¹⁴ Beaud (1996).

¹⁵ Pignolo et Cattacin (2023).

¹⁶ Guittet et Pomarède (2019).

¹⁷ Ngono (2021).

¹⁸ O'Reilly (2012).

soi. Dans certains contextes, nous avons choisi de nous présenter par l'un de nos noms propres – tous inscrits sur nos pièces d'identité – en fonction de la sensibilité tribale ou régionale de nos interlocuteurs. Ce choix, loin d'être une tromperie, visait à réduire les obstacles initiaux liés aux perceptions identitaires. Ainsi, une enquêtrice issue de deux groupes ethniques pouvait présenter son nom Bamoun devant un interlocuteur Bamoun, et son nom Bassa dans les régions du Centre ou du Sud. Ce geste, bien qu'anodin en apparence, a souvent permis d'attendrir les échanges et d'ouvrir des espaces de parole autrement inaccessibles. Il soulève néanmoins des questions éthiques, qui seront abordées dans la section suivante, sur les limites de l'ajustement et les risques de malentendu.

Enfin, le temps joue un rôle central dans ces processus d'intégration. Il ne s'agit pas seulement de multiplier les visites ou de prolonger la présence, mais de reconnaître que la confiance se construit dans la durée, par des micro-interactions, des retours, des silences respectés et des engagements tenus. L'intégration ne se mesure pas en jours, mais en signes de reconnaissance mutuelle, souvent discrets, qui signalent que le chercheur est désormais toléré, voire attendu. Ainsi, l'intégration et la négociation du terrain ne sont pas des étapes figées, mais des processus évolutifs où chaque interaction est ajustée selon les rapports de force, les enjeux de confidentialité et les attentes implicites des acteurs du terrain. Cette posture éclectique et adaptable garantit une collecte de données plus fiables, tout en préservant l'équilibre méthodologique entre immersion et distanciation critique.

Techniques discrètes d'obtention des données

Dans les contextes où la parole est stratégiquement encadrée, les méthodes conventionnelles d'enquête ne suffisent pas toujours à accéder aux données. L'accès aux informations étant souvent entravé par des dynamiques de méfiance, de rétention du discours et de contrôle du secret, les chercheurs recourent à des tactiques discrètes pour contourner les résistances, sans compromettre la relation de confiance; en effet, les enquêtés, conscients des implications de leurs révélations, ajustent leur communication en fonction de l'identité du chercheur, du cadre d'interaction et des enjeux sociaux ou politiques liés à l'enquête¹⁹. Dans notre terrain, ces enjeux étaient particulièrement sensibles : les informations recherchées touchaient à des pratiques de contournement de normes foncières, à des formes de délégation de la parole, ou à des arrangements informels entre acteurs locaux. Ces éléments, bien qu'apparemment anodins, étaient rarement formulés explicitement, car ils engageaient des responsabilités, des loyautés et des risques de répercussions. L'acquisition des données ne repose donc pas uniquement sur une méthodologie rigoureuse conventionnelle, mais sur une posture réflexive, où le chercheur négocie son statut et adapte son approche aux logiques internes du groupe

¹⁹ Pignolo et Cattacin (2023).

étudié. Cette adaptabilité permet de gagner la confiance des informateurs tout en exploitant certaines techniques discrètes pour accéder aux récits sociaux.

La rigueur qualitative ne consiste pas à appliquer des protocoles standardisés, mais à composer avec les contraintes empiriques du terrain en ajustant les méthodes aux réalités sociales et relationnelles rencontrées²⁰. Cette posture rejoint les principes de l'ethnographie immersive décrits par O'Reilly²¹, où la présence prolongée et les interactions informelles constituent des leviers essentiels pour accéder aux récits spontanés sans perturber les dynamiques d'échange²². L'une des approches mobilisées dans notre enquête est l'extraction d'informations à travers des conversations anodines. En terrain de méfiance, les échanges informels – autour d'un verre de « ha'a » ou de « Nfol », d'une anecdote ou d'un geste quotidien – deviennent des espaces privilégiés où les enquêtés partagent, sans en avoir pleinement conscience, des éléments qu'ils n'auraient jamais livrés dans un entretien structuré. Cette méthode s'appuie sur la dynamique du « *trusted outsider* », décrite par Becerius (2014), où le chercheur, sans être pleinement intégré au groupe, capitalise sur sa posture d'observateur neutre pour capter des récits spontanés. Dans notre cas, certaines discussions informelles ont permis de comprendre les logiques de transmission foncière ou les stratégies de contournement des dispositifs administratifs, sans que ces informations soient explicitement nommées comme telles.

Par ailleurs, l'usage de techniques comme les enregistrements discrets – bien que controversée d'un point de vue éthique – a parfois été nécessaire dans notre terrain, où la parole était stratégiquement encadrée et les récits souvent fragmentés. Nous avons conscience de la sensibilité de ce choix méthodologique, mais nous l'assumons comme un compromis indispensable pour accéder à des données autrement inaccessibles, tout en veillant à préserver l'anonymat et l'intégrité des enquêtés. Ce positionnement méthodologique éclaire la manière dont les contraintes du terrain ont façonné la production des données et leur interprétation. Dans certains cas, nous avons utilisé nos téléphones dissimulés dans des pochettes en forme de porte-monnaie, ou tenus à l'écart en feignant l'embarras, afin que l'appareil ne soit pas perçu comme actif. Cette mise en scène visait à désactiver l'attention portée à l'enregistrement, sans rompre le climat de confiance ni provoquer de réticence. Elle a permis de capter l'ensemble des échanges – utiles ou non – pour ensuite, lors de la phase de dépouillement, identifier les fragments les plus significatifs. Il n'était pas question de manipuler les discours, mais de composer avec les contraintes du terrain, où l'information recherchée – liée à des pratiques informelles, des arrangements locaux ou des délégations de parole – relevait souvent du

²⁰ Olivier de Sardan (2008).

²¹ O'Reilly (2012).

²² Van Hellemonst (2018).

non-dit. Comme le rappelle Pignolo et Cattacin²³, ces techniques exigent une réévaluation constante des pratiques afin de prévenir toute rupture ou instrumentalisation. Nous avons donc privilégié une posture réflexive, en assumant les tensions entre captation discrète et respect des équilibres relationnels, tout en veillant à ne pas compromettre l'intégrité de l'enquête.

L'accès à l'information n'est jamais neutre. Il implique de comprendre le secret non comme une absence de parole, mais comme une relation sociale, une négociation implicite entre chercheurs et enquêtés visant à créer des cadres propices à la révélation²⁴. Ici, le secret se manifestait par des silences stratégiques, des détours narratifs, ou des récits fragmentés, où certaines informations n'étaient accessibles qu'après plusieurs interactions. Le chercheur compose alors avec ces logiques, sans les forcer, mais en les accompagnant. Certaines stratégies d'apparence ont facilité l'interaction. Lors d'une descente de terrain pour récolter des données quantitatives, mes collègues et moi avons choisi une tenue vestimentaire anodine – jeans, t-shirt, sac noir – qui a suscité des interprétations variées : promotrices de téléphones, vendeuses de cosmétiques. Cette confusion, loin d'être un obstacle, a généré une curiosité bienveillante, ouvrant des espaces de discussion spontanée. Ces interactions ont permis d'amorcer les questionnaires enregistrés sur nos téléphones dans un climat moins formel et plus propice à la parole. Le rôle du chercheur évolue en permanence pour garantir l'accès aux récits sociaux tout en respectant les exigences éthiques subtiles entre immersion, discrétion et intervention stratégique. Cette approche hybride reflète la complexité des enquêtes qualitatives, où rigueur et adaptabilité se combinent pour contourner les résistances et assurer la fiabilité des données obtenues.

Les ajustements méthodologiques et les tactiques discrètes mobilisées en terrain sensible permettent d'accéder aux données sans brusquer les équilibres locaux. Toutefois, ces pratiques ne sont pas exemptes de tensions : elles soulèvent des dilemmes éthiques, des risques de malentendu et des interrogations sur la posture du chercheur.

Réflexivité critique : négocier l'éthique en terrain contraignant

Lorsque les méthodes d'enquête s'ajustent à des contextes marqués par la méfiance, le secret et des asymétries relationnelles, la rigueur scientifique s'articule nécessairement à une réflexivité critique. Celle-ci désigne la capacité du chercheur à interroger ses propres gestes méthodologiques, leurs effets sur les enquêtés et les dilemmes éthiques qu'ils soulèvent. Elle implique une attention constante aux rapports de pouvoir, aux logiques de rétention et aux ajustements nécessaires pour préserver à la fois la validité des données et la dignité des personnes rencontrées.

²³ Pignolo et Cattacin (2023).

²⁴ Guittet et Pomarède (2019).

Les dilemmes éthiques associés aux stratégies de contournement

La recherche scientifique repose sur des principes fondamentaux tels que l'intégrité, l'objectivité et le respect des sujets étudiés. Toutefois, sur le terrain, l'accès aux données nécessaires se heurte souvent à des obstacles imprévus, exigeant des ajustements méthodologiques. Cette adaptation soulève un dilemme central : jusqu'à quel point ces ajustements restent-ils compatibles avec l'éthique scientifique ? La transparence et le consentement éclairé sont des principes fondamentaux de la recherche. Cependant, nous avons souvent constaté que certains enquêtés se montraient réticents à répondre lorsqu'un appareil d'enregistrement était visible. Revenons à l'usage dissimulé du téléphone évoqué précédemment : si cette technique permettait de préserver la spontanéité des échanges, elle soulève des questions éthiques majeures. Il ne s'agit pas d'un refus de problématiser l'enregistrement à l'insu, mais d'un choix pragmatique assumé, fondé sur les contraintes de terrain et les logiques de rétention du discours. Loin de nier les tensions qu'il implique, ce choix appelle une posture réflexive sur la paternité des données obtenues et leur valorisation dans les phases ultérieures de l'analyse. La captation discrète n'a pas été systématique, mais ponctuelle, et toujours accompagnée d'un effort de contextualisation, de tri et de mise en perspective critique. Ce pragmatisme n'est pas une justification, mais une réponse située à des conditions d'enquête où les procédés optimaux de prise de notes se révélaient insuffisants pour accéder aux récits sociaux les plus signifiants. Parfois, un téléphone discret, accroché un peu plus loin, capturerait les échanges sans influencer la spontanéité des réponses. Cette pratique, bien que remettant en question les principes d'intégrité et de consentement, a permis d'accéder à des témoignages plus sincères.

Beauchamp et Childress²⁵ rappellent que le respect du consentement éclairé garantit aux participants une compréhension claire des conditions de l'étude. Pourtant, dans certains contextes, la transparence totale modifie la dynamique de la conversation et limite l'accès aux informations recherchées. Cette tension entre exigences éthiques et contraintes du terrain illustre un dilemme fondamental en sciences sociales. Comme le souligne Latour²⁶, la recherche ne suit pas un chemin linéaire ; elle se construit dans un équilibre fragile entre ajustements, résistances et imprévus. Durkheim²⁷ insiste, lui, sur l'influence du cadre social dans l'élaboration des méthodes, soulignant que les stratégies adoptées relèvent souvent d'une nécessité plus que d'une volonté de transgression. Dans leurs travaux sur la sécurité et les pratiques de dissimulation, Guittet et Pomarède²⁸ montrent que certaines approches, loin d'être une entrave, deviennent parfois indispensables pour obtenir des données cruciales. En ce sens, les ajustements

²⁵ Beauchamp et Childress (2013).

²⁶ Latour (1987).

²⁷ Durkheim (1895).

²⁸ Guittet et Pomarède (2019).

méthodologiques ne traduisent pas une volonté de contourner les règles, mais une réponse aux défis que pose la collecte d'informations dans des contextes spécifiques. Ils ne s'arrêtent toutefois pas à cette étape : leur portée se prolonge dans l'analyse, la restitution et la valorisation des données, où ils influencent la manière dont le matériau empirique est interprété et intégré dans la construction du savoir. Ces ajustements ne prennent tout leur sens que lorsqu'ils sont mis en perspective avec les phases ultérieures du travail scientifique – notamment l'analyse, la restitution et la valorisation des données – où leur impact sur la construction du savoir est réévalué. La réflexivité ne s'arrête donc pas à la collecte : elle accompagne chaque étape du processus, en interrogeant les conditions de production, les biais induits et les effets de sens générés par les choix méthodologiques.

Une approche plus subtile a consisté à intégrer les interactions aux codes sociaux des enquêtes, notamment lors d'échanges informels. Des anecdotes ou des interpellations familières – telles que : « Vas-y la mère, c'est toi qui connais » ou « tu bois quoi? » – ont été mobilisées dans les discussions de groupe avec des femmes, afin de créer une ambiance décontractée et valorisante. Dans ce climat de confiance, les participantes se sentaient écoutées et applaudies, ce qui favorisait la circulation des récits détaillés, souvent absents des entretiens formels. Ces éléments ont ensuite été consignés dans un carnet, à l'écart des regards, dans une logique de préservation du contexte et de mise en perspective analytique.

Becker²⁹ montre que l'obtention d'informations repose souvent sur une négociation implicite entre le chercheur et son terrain. Donc, la capacité à intégrer son terrain de façon subtile démontre l'importance de la réflexivité du chercheur, celui-ci interrogeant continuellement l'impact de ses choix méthodologiques afin de préserver l'objectivité de son travail. Plutôt que de condamner ou de justifier de manière simpliste ces pratiques, notre approche scientifique repose sur une posture réflexive et transparente, conciliant l'adaptation méthodologique avec le respect des principes éthiques. Ainsi, les stratégies de contournement, loin d'être une entrave à la recherche, constituent plutôt une manière de composer avec les réalités du terrain. Lorsqu'elles sont mises en œuvre avec discernement, elles contribuent à la compréhension des dynamiques sociales tout en préservant les standards indispensables à la crédibilité scientifique.

Les risques de biais et la fiabilité des données

La phase de collecte constitue l'un des moments les plus exposés aux biais en recherche qualitative, notamment en terrain sensible. Les interactions directes, les effets de présence, les ajustements méthodologiques et les dynamiques relationnelles influencent fortement la nature des données recueillies. Ces biais, loin d'être anecdotiques, affectent la validité des récits et exigent une vigilance constante dès les premiers gestes d'enquête. Les données constituent le socle sur lequel repose la recherche en sciences sociales, mais

²⁹ Becker (1967).

leur fiabilité est souvent mise à l'épreuve par divers biais qui émergent à différentes étapes du processus de collecte, de traitement et d'interprétation³⁰. Parmi les biais fréquemment observés lors de la collecte figure le comportement des enquêtés, qui parfois embellissent ou inventent certaines informations lors d'une causerie, cherchant ainsi à se montrer plus intéressants ou à éviter d'être perçus comme ignorants. Les biais méthodologiques, cognitifs ou structurels influencent la production des connaissances et nécessitent une vigilance constante de la part du chercheur. En particulier dans la recherche qualitative, où l'interprétation des données repose sur des dynamiques complexes et subjectives, ces biais altèrent la validité des conclusions. Les biais de sélection, par exemple, surviennent lorsque l'échantillon analysé ne reflète pas fidèlement la population étudiée, compromettant la généralisation des résultats. Le biais de confirmation, quant à lui, pousse le chercheur à privilégier les informations qui confortent ses hypothèses initiales au détriment de données potentiellement contradictoires. De plus, les biais d'interprétation sont souvent influencés par la subjectivité et le contexte culturel du chercheur. Une étude fondée sur des données biaisées risque de produire des analyses erronées ou de renforcer des représentations partielles de la réalité sociale. Il est donc crucial d'adopter une approche critique et réflexive pour limiter ces distorsions.

La triangulation des sources, qui consiste à croiser plusieurs méthodes de collecte et d'analyse, sert à vérifier la cohérence des résultats. La réflexivité du chercheur, qui implique une prise de conscience de son positionnement et des influences qu'il exerce sur l'enquête, est également essentielle pour minimiser les biais d'interprétation. Les stratégies visant à améliorer la fiabilité des données reposent aussi sur la transparence méthodologique, qui consiste à expliciter les choix adoptés et les limites rencontrées au cours de la recherche. La transparence méthodologique, l'adoption de méthodologies mixtes, combinant approches qualitatives et quantitatives, ainsi que la prise en compte des enjeux éthiques et du rapport entre le chercheur et ses sujets d'étude contribuent à renforcer la fiabilité des résultats. Bien que les biais soient inévitables en sciences sociales, les reconnaître et les gérer efficacement améliore la robustesse des analyses et garantit une production de connaissances plus pertinente et éclairante.

Vers une éthique de la recherche qualitative adaptée aux terrains sensibles

L'exercice de la recherche qualitative sur des terrains sensibles confronte le chercheur à des défis méthodologiques et éthiques spécifiques. Dans notre cas, la sensibilité du terrain s'est traduite par la difficulté à obtenir des informations auprès des administrations et des structures privées, mais aussi par la méfiance et les résistances rencontrées lors des enquêtes. L'immersion nous exposait à des risques liés au genre, certains enquêtés percevant les femmes comme vulnérables et tentant d'imposer des interactions dépassant le cadre scientifique. Dans le contexte étudié marqué par des

³⁰ Larivée et al. (2019).

dynamiques d'accaparement des terres par des élites locales ou étrangères, les populations rencontrées ont exprimé une méfiance croissante, nourrie par des expériences de dépossession, de marginalisation ou de promesses non tenues. Cette tension structurelle affecte notre posture de chercheurs, perçus tantôt comme alliés, tantôt comme relais potentiel du pouvoir. Contrairement aux démarches standardisées, ces enquêtes nécessitent une adaptation des pratiques afin de préserver la rigueur scientifique tout en tenant compte des dynamiques propres au contexte étudié. Loin de remettre en cause les approches classiques de recherche de terrain – telles que l'observation participante, les entretiens semi-directifs ou encore l'analyse documentaire –, cette réflexion vise à explorer comment la sensibilité du terrain influence les choix méthodologiques du chercheur et l'amène à ajuster ses outils d'investigation.

Dans ce contexte, la neutralité du chercheur ne s'entend pas comme une absence de valeurs, mais comme une suspension méthodologique de ses jugements, au sens wébérien du terme³¹. Elle suppose de mettre entre parenthèses les jugements de valeur afin de saisir les logiques propres aux acteurs. Dans le contexte étudié, cela implique de considérer les résistances institutionnelles et les attitudes genrées non comme des obstacles à condamner, mais comme des données révélatrices des rapports de pouvoir et des dynamiques sociales qui structurent le terrain. Elle constitue une exigence de rigueur qui traverse l'ensemble des principes évoqués ici : la réflexivité réflexe, telle que définie par Bourdieu³², consiste à appliquer aux instruments de connaissance les mêmes opérations critiques que celles mobilisées pour analyser le monde social. Elle implique une vigilance constante sur les effets de posture, les présupposés incorporés et les conditions sociales de production du savoir. La transparence méthodologique rend compte des ajustements opérés; l'adaptation des méthodes répond aux contraintes du terrain; et l'approche intersubjective reconnaît la co-construction des savoirs. Ces dimensions ne s'opposent pas, mais forment un ensemble cohérent qui garantit une éthique de la recherche qualitative adaptée aux contextes sensibles.

Cette posture réflexive ne se limite pas à une vigilance méthodologique; elle engage également une réflexivité éthique. Celle-ci désigne la capacité du chercheur à interroger les effets de sa présence et de ses pratiques sur les enquêtés, en intégrant les dimensions de pouvoir, de vulnérabilité et de responsabilité dans la production et la restitution des savoirs. Inspirée des travaux de Martineau³³, elle dépasse le cadre des comités institutionnels pour s'ancrer dans les interactions concrètes du terrain : elle suppose une attention aux vulnérabilités, aux asymétries relationnelles et aux conséquences possibles de la diffusion des récits recueillis. Elle oblige le chercheur à

³¹ Weber (1919).

³² Bourdieu (1993).

³³ Martineau (2007).

penser non seulement la validité des données, mais aussi la responsabilité qu'il engage dans leur production et leur restitution. Certains chercheurs optent ainsi pour des méthodologies intégrant une co-construction du savoir avec les participants afin de nuancer les biais potentiels. L'auto-analyse, au moyen de journaux de terrain ou de notes réflexives, permet également d'évaluer l'impact des interactions entre le chercheur et les acteurs du terrain. L'adaptation des méthodes en fonction des réalités du terrain s'impose comme une nécessité, en particulier lorsque les stratégies initialement prévues s'avèrent inopérantes. La consultation de comités de suivi, d'informateurs clés et des participants eux-mêmes offre une approche pertinente pour mieux comprendre les obstacles rencontrés et ajuster les démarches de recherche. Une immersion prolongée, étendue sur plusieurs mois, voire une année, facilite l'établissement d'un lien de confiance avec la communauté étudiée et contribue à une collecte de données plus approfondie. La transparence méthodologique constitue un principe clé pour garantir la crédibilité des recherches sur des terrains sensibles. Cela implique non seulement la justification des choix méthodologiques dans les publications scientifiques, mais aussi la mise en évidence des éventuelles limitations rencontrées. Un exemple notable est celui de El Hammouyi³⁴, dont l'étude qualitative sur les motifs de recours aux techniques non conventionnelles illustre cette exigence. Face aux particularités du terrain exploré, une adaptation des méthodes s'est avérée nécessaire afin de garantir une collecte de données pertinente. Son approche repose notamment sur des entretiens semi-dirigés qui ont permis d'obtenir des informations détaillées sur les motivations et les expériences des participants. En détaillant les ajustements méthodologiques et les précautions prises pour assurer la fiabilité des données, cette démarche contribue à renforcer la transparence scientifique et à légitimer l'approche adoptée.

Enfin, une approche intersubjective, qui met l'accent sur l'expérience humaine et les interactions sociales, s'avère essentielle dans les recherches qualitatives. Ce cadre méthodologique vise à éviter l'objectification des participants tout en prenant en compte l'influence du contexte sociopolitique sur la production des connaissances³⁵. Dans ce cadre, le retour réflexif sur une expérience de recherche permet d'illustrer les défis épistémologiques, éthiques et méthodologiques rencontrés, de même que les stratégies mises en œuvre pour y répondre. Ainsi, les notions de neutralité, de réflexivité éthique, de réflexivité réflexe, d'adaptation des méthodes, de transparence méthodologique et d'approche intersubjective ne relèvent pas d'une juxtaposition, mais d'une articulation dynamique. Elles forment un socle épistémologique et pratique qui permet au chercheur de composer avec les tensions du terrain tout en maintenant une exigence de rigueur, de responsabilité et de sens.

³⁴ El Hammouyi (2019).

³⁵ Denzin et Lincoln (2011).

Conclusion

L'analyse des enquêtes menées en terrain sensible au Cameroun révèle que la méfiance, le secret et la rétention stratégique de l'information ne constituent pas des entraves périphériques à la recherche, mais des dynamiques centrales qui façonnent les conditions mêmes de la production de savoir. Les obstacles méthodologiques identifiés – refus implicites, récits fragmentés, surveillance symbolique – traduisent des rapports sociaux marqués par la défiance, la prudence calculée et des logiques de pouvoir localisées. De telles contraintes exigent du chercheur une posture souple, capable de composer avec l'opacité du terrain sans renoncer à la rigueur scientifique. Face à ces tensions, les ajustements méthodologiques ne relèvent pas d'une simple adaptation technique : ils engagent des négociations relationnelles, des tactiques discrètes et une redéfinition implicite du rôle du chercheur.

Dans ces contextes, la production de données devient un processus relationnel, situé et souvent fragile, où chaque interaction est traversée par des enjeux de confiance, de reconnaissance et de positionnement. Loin d'être anecdotiques, ces pratiques situées permettent d'accéder à des données autrement inaccessibles, tout en préservant les équilibres sociaux du terrain. Toutefois, ces ajustements soulèvent des dilemmes éthiques majeurs : où s'arrête l'adaptation et où commence la manipulation de la relation d'enquête ? Comment garantir la fiabilité des données dans un contexte de dissimulation ? Ces questions appellent une réflexivité critique, non comme exercice formel, mais comme principe structurant. Elle permet d'interroger les effets de chaque geste méthodologique, de reconnaître les asymétries relationnelles et de penser les ajustements dans une perspective éthique située. Ces principes, envisagés de manière dynamique, fondent une posture de recherche capable de répondre aux contraintes du terrain sans renoncer à l'exigence scientifique.

Au-delà du cas camerounais, cette étude invite à reconsidérer les méthodologies conventionnelles à l'aune des réalités empiriques rencontrées dans les contextes de tension. Elle ouvre des pistes pour une épistémologie attentive aux logiques de dissimulation, aux tactiques d'accès, et aux formes d'engagement du chercheur dans la relation d'enquête. En ce sens, enquêter sous tension ne relève pas d'un écart méthodologique, mais d'une exigence de lucidité et de responsabilité dans la fabrique du savoir – entre contraintes et négociations.

Références

- Beauchamp, T. L., & Childress, J. F. (2013). *Principles of biomedical ethics*. Oxford University Press.
- Beaud, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique ». *Politix*, 9(35), 226-257.

- Becker, H. S. (1967). Whose side are we on? *Social Problems*, 14(3), 239-247.
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J.-C., & Passeron, J.-C. (1968). *Le métier de sociologue*. Mouton & Co.
- Bucerius, S. M. (2014). Becoming a “trusted outsider”: Gender, ethnicity, and inequality in ethnographic research. *Journal of Contemporary Ethnography*, 42(6), 690-721.
- Calmels, C., Colomba-Petteng, L., Dreyfus, E., & Estève, A. (Éds). (2024). *Enquêter en terrain sensible. Risques et défis méthodologiques dans les études internationales*. Presses universitaires du Septentrion. <https://doi.org/10.4000/11zg8>
- Denzin, N. K., & Lincoln, Y. S. (2011). *The Sage handbook of qualitative research*. Sage Publications.
- Durkheim, É. (1895). *Les règles de la méthode sociologique*. Félix Alcan.
- El Hammouyi, Y. (2019). *Identification des motifs de recours aux techniques non conventionnelles : étude qualitative* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Picardie Jules Verne, France.
- Goffman, E. (1989). *La mise en scène de la vie quotidienne : la présentation de soi* (Tome 1). Éditions de Minuit. (Ouvrage original publié en 1973).
- Guittet, E.-P., & Pomarède, J. (2019). *Arpenter les territoires du secret. Pistes de recherches*. L’Harmattan.
- Kane, O. (2012). Épistémologie de la recherche qualitative en terrains africains : considérations liminaires. *Recherches qualitatives*, 31(1), 152-173. <https://doi.org/10.7202/1085027ar>
- Larivée, S., Sénéchal, C., St-Onge, Z., & Sauvé, M.-R. (2019). Le biais de confirmation en recherche. *Revue de psychoéducation*, 48(1), 245-263.
- Latour, B. (1987). *Science in action: How to follow scientists and engineers through society*. Harvard University Press.
- Martineau, S. (2007). L’éthique en recherche qualitative : quelques pistes de réflexion. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (5), 70-81.
- Ngono, S. (2021, décembre). *Mener une recherche en terrain « sensible » : « ficelles » méthodologiques et réflexivité à partir des expériences de soi* [Communication]. Congrès international Légitimité et conditions sociales du chercheur, Saint-Denis de La Réunion, France. <https://hal.science/hal-03464699>
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l’interprétation socio-anthropologique*. Academia.
- O’Reilly, K. (2012). *Ethnographic methods*. Routledge.

- Pignolo, L., & Cattacin, S. (2023). Enquêter l'illégalité : les défis méthodologiques de se confronter à un terrain ambivalent. *Sociologie*, 14(3), 351-368.
- Quivy, R., & Van Campenhoudt, L. (2006). *Manuel de recherche en sciences sociales*. Dunod.
- Silverman, D. (2011). *Interpreting qualitative data: A guide to the principles of qualitative research* (4^e éd.). Sage Publications.
- Van Hellemont, E. (2018). *The impact of cybercrime on Belgian businesses*. Intersentia.
- Weber, M. (1919). *Le savant et le politique*. La Découverte.

Kady Morena Ntep est doctorante en sociologie à l'Université de Yaoundé I, spécialisée en urbanité et ruralité, option sociologie de l'environnement. Elle est titulaire d'un Master obtenu avec mention très bien sur l'upcycling des déchets plastiques, thématique qu'elle approfondit dans sa thèse doctorale. Elle a participé au projet RESSAC (Recherche appliquée en écologie et en sciences sociales en appui à la gestion durable des écosystèmes forestiers d'Afrique centrale), financé par l'Union européenne, au sein du consortium CIFOR–ICRAF–GDA–Université de Yaoundé I. Ses travaux croisent écologie, art et justice sociale, avec un intérêt particulier pour les méthodologies qualitatives en terrains sensibles et les enjeux de production de savoir en contexte contraignant.

Pour joindre l'autrice :
kadyanermo@gmail.com

***Sur les traces d'une lutte à bas bruit.
Enquêter sous soupçons à l'aune d'une
« crise des déchets » entre Sfax et Agareb (Tunisie)***

Alice Carchereux, Doctorante en science politique

Université de Genève, Suisse

Résumé

Cet article retrace le déroulement d'une enquête menée après un événement contestataire survenu dans la localité d'Agareb à l'aune d'une « crise des déchets » dans la région de Sfax en Tunisie. En s'appuyant sur des entretiens et des observations menés entre février et mars 2023 dans la localité d'Agareb et la ville de Sfax, il s'agit de montrer que les enjeux de suspicion auxquels se heurte l'enquête et la difficulté à en restituer les sources résident dans les relations et les interactions spatialement configurées qu'entretiennent les acteurs agrébiens et sfaxiens. On cherche ainsi à comprendre les effets du soupçon non plus à partir des espaces et des temps extraordinaires de la mobilisation, mais en portant un regard sur une mobilisation « à froid » en contexte tunisien marquée par les ruses, la retenue, les stratégies de dissimulation, de déplacements des registres et des temporalités de l'engagement. En mettant en lumière les formes différenciées que prennent ces soupçons, cet article souligne la nécessité, pour la recherche qualitative, d'en analyser les effets, dans la mesure où ils façonnent l'enquête et les conditions de sa production en contexte autoritaire.

Mots clés

MOBILISATION À FROID, MILITANTISME PÉRI-URBAIN, TUNISIE, SOUPÇONS, TRACES D'UNE LUTTE

On the traces of a low-key struggle. Investigating under suspicion in the context of a “waste crisis” between Sfax and Agareb (Tunisia)

Abstract

This article retraces an investigation conducted following a protest that occurred in the town of Agareb in the context of a “waste crisis” affecting the Sfax region of Tunisia. Based on interviews and observations carried out between February and March 2023 in the community of Agareb and the city of Sfax, this study aims to demonstrate that the issues of suspicion facing the investigation and the challenge of identifying its sources lie in spatially configured relationships and interactions between actors in Agareb and Sfax. We thus seek to understand the effects of

Note de l'autrice : Une partie de cette recherche a été publiée : Carchereux, A. (2023). Figures et parcours de rebelles dans les temps ordinaires des nuisances environnementales à Agareb. *La Lettre de l'IRMC*, (34), 30-34.

RECHERCHES QUALITATIVES – MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE – Vol. 45(2), pp. 35-59.

LES SOURCES DE LA SUSPICION. LA PRATIQUE DU TERRAIN À L'ÉPREUVE DU SECRET À L'ÈRE DE LA POST-CONFIANCE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

suspicion not from within the exceptional spaces and times of mobilization, but by examining a “cold” mobilization in the Tunisian context marked by ruse, restraint, cover-up strategies, and shifts in the registers and temporalities of engagement. By highlighting the differentiated forms that these suspicions take, this article underscores the need for qualitative research to analyze their effects, insofar as they shape the investigation and the conditions of carrying it out in an authoritarian context.

Keywords

COLD MOBILIZATION, SUBURBAN ACTIVISM, TUNISIA, SUSPICIONS, TRACES OF A STRUGGLE

Introduction

Située à une vingtaine de kilomètres de Sfax, la localité d’Agareb est, depuis 2017, le théâtre de contestations autour de la principale décharge d’El Gonna (Agareb) rassemblant les déchets de la région. Le collectif de citoyens non institutionnalisé dénommé Manish Msab (signifiant « Je ne suis pas une décharge ») organise des *sit-ins* pour dénoncer les effets possibles de la pollution et l’injustice territoriale dont ils sont victimes. En septembre 2021, une fois la fermeture définitive officialisée pour donner suite à la décision du tribunal d’Agareb en 2019, des travaux sont entamés. Face à l’amoncellement des déchets à Sfax, les autorités réouvrent la décharge de manière temporaire¹. Les tentatives des autorités de faire fi de la décision judiciaire déclenchent la colère des habitants, se traduisant par des manifestations ponctuées par des affrontements avec les forces de l’ordre². N’ayant jamais réouvert, la décharge d’Agareb plonge l’ensemble de la région – les municipalités environnantes et la ville de Sfax – dans une situation de crise : les décharges anarchiques se multiplient et les ordures finissent par s’entasser pêle-mêle au sein des villes, à leur proximité ou en pleine nature en fin d’année 2021 et début 2022. Alors qu’à Agareb l’installation de la décharge a été vécue comme un signe de mépris des autorités, à Sfax, la mobilisation a souvent été perçue comme une contestation dirigée contre le centre urbain sfaxien. Cette situation de crise qui en a découlé a fomenté des tensions et des mécontentements entre Sfax et Agareb, des refus de transferts vers d’autres localités, des appels à la grève³, mais qui, au fil des mois, et en l’absence de solution de sortie de crise, se sont estompés, voire éteints.

Lors de mon enquête de terrain en février et mars 2023, un militant rencontré dans la ville de Sfax a exprimé ces mots teintés d’un désengagement résigné :

¹ M. B. Z. (2021).

² L’ANGED (Agence nationale de gestion des déchets), créée en 2005 et placée sous la tutelle du ministère de l’Environnement tunisien, supervisait la décharge avec la société privée ECOTI. L’ANGED a invoqué des raisons techniques à la décision de non-réouverture et avait accepté de gérer les déchets à la place des municipalités.

³ Peoples Dispatch (2021).

Agareb ne pose plus de problème épineux, le problème c'est le grand Sfax. Chacun revient à son boulot, la saison des luttes c'est terminé, mais le fait de ne plus donner une priorité à la question c'est grave (entretien avec un militant et acteur politique sfaxien, Sfax, mars 2023).

Cette formule, comme beaucoup d'autres recueillies entre Sfax et Agareb, vient sceller un récit et des constats systématiquement clôturés par une rupture franche et nette avec le passé contestataire. Une forme d'apathie semble s'être installée et ces propos récurrents ne m'étonnaient d'ailleurs que très peu. A priori, il me semblait bel et bien observer un quotidien où la décharge d'El Gonna désormais fermée, ne laissait poindre aucun mouvement de rébellion en perspective contre une éventuelle réouverture de la décharge à Agareb ou de revendications à Sfax contre la présence des déchets en ville.

Pourtant, à bien y regarder, nombreux sont les éléments qui indiquent à quel point la satisfaction de la contestation n'éteint que partiellement cette mobilisation dont les tensions affleurent au creux de la relation d'enquête. Si la flamme du mouvement s'est éteinte depuis la fermeture de la décharge, entonner les airs de l'activisme est toujours possible tant à Sfax qu'à Agareb. Qu'ils servent à mobiliser ou à démobiliser, les effets de cette lutte persistent sous des formes moins visibles laissant entrevoir un quotidien plus ombragé, rude de rancœurs, de rappels glorifiés et une animosité auxquels se rattache l'engagement qui révèle immanquablement « des silences, des creux, des censures, des ombres portées, des angles morts »⁴. C'est dans ce contexte précis que j'ai mené mon enquête de terrain, entre février et mars 2023, sur les effets de cette lutte qui se prolongent bien au-delà de l'évènement. De fait, comment enquêter sur des espaces où la mémoire militante persiste et se conjugue à l'ordinaire sans alimenter la défiance? Que reste-t-il de cette révolte et que faire des matériaux de l'enquête qui articulent temps présents, passés et futurs alimentés par des soupçons de différentes natures? De quelle manière les effets du soupçon sont-ils de puissants révélateurs des formes de régulation (ré)enclenchées qui perdurent au-delà de l'évènement et/ou de reformulation des enjeux et des repositionnements des acteurs?

Cet article propose une réflexion méthodologique et épistémologique portant sur les effets d'une contestation, ses mémoires concurrentes encore vives et les enjeux de soupçons auxquels elle donne lieu, à partir d'une enquête menée dans le cadre d'un travail de master⁵. Ce travail m'a notamment permis d'étudier les traces d'une contestation contre une décharge en interrogeant la dimension territoriale – entre Sfax et Agareb – dans laquelle s'insère l'enquête sur ladite révolte sous l'ère Kais Saïed, président tunisien au pouvoir depuis 2019. En effet, la crise des déchets, comme conséquence de la relocalisation des nuisances⁶, est très révélatrice d'un clivage entre la

⁴ Latté (2012, p. 419).

⁵ Carchereux (2023).

⁶ Bounouh (2010); Robert (2023).

ville et son arrière-pays, distinct de celui régional à l'origine des soulèvements de 2011. Dans ce contexte, l'installation progressive d'un régime présidentiel marqué par la concentration des pouvoirs exécutifs, la mise au pas de la justice et de la société civile ainsi que la mobilisation de l'asymétrie régionale comme ressource politique sur un mode complotiste, contribue à redéfinir les conditions de l'enquête et la parole publique⁷. En terrain tunisien, la matérialité des situations de domination et leur ambivalence ont été généralement nourries au fil de l'expérience personnelle et concrète des chercheurs confrontés aux dispositifs répressifs d'exercice du pouvoir⁸. En prenant le terrain comme une « situation à construire »⁹, je m'attache à montrer de quoi sont constitués ces mondes qui émergent des univers interactionnels sfaxiens et agrébiens sur fond desquels les individus se présentent, se taisent ou s'expriment dans le cadre de relations d'enquête et de rencontres marquées par la défiance, les silences et les tactiques de présentation de soi.

Je montre précisément que faire enquête dans l'après-coup d'un événement ne consiste pas nécessairement à documenter les « preuves » du surgissement de la lutte à Agareb, ses formes spectaculaires souvent célébrées comme une réussite, ou ses répercussions en ville présentées comme le symptôme de l'ampleur de la crise des déchets dans le gouvernorat¹⁰, mais bien à déchiffrer les multiples récits interprétatifs auxquels les restes du moment héroïque donnent lieu. Une telle démarche n'est toutefois pas sans risque. Dans cet espace social, la simple évocation de la lutte contre la décharge peut suffire à activer ou réactiver des tensions latentes, me plaçant ainsi dans des situations délicates.

À des fins d'une meilleure compréhension du phénomène analysé, il convient de distinguer analytiquement le registre du soupçon propre à la mobilisation autour des nuisances environnementales, lequel découle de logiques et d'expériences conflictuelles, du soupçon lié au régime de surveillance et au contexte autoritaire qui influencent la circulation des énoncés et le rapport à l'enquête¹¹. Ces différents registres du soupçon qui ne sont ni homogènes ni univoques parfois s'entrelacent selon les trajectoires, les expériences de luttes et les interactions avec les institutions ou les chercheurs. Autrement dit, produire un savoir sur cette mobilisation où le passé militant ne se livre ni uniformément ni frontalement implique de composer avec ce qui ne se dit pas entièrement, ce qui est livré à demi-mot ou qui reste tu, et que l'enquête, à son insu parfois, peut raviver ou perturber. Enquêter sur les traces d'une lutte où les productions différenciées de soupçons se donnent à voir obligent ainsi le chercheur à déployer tout

⁷ Geisser (2023); Perez (2024).

⁸ Hibou (2011); Meddeb (2012).

⁹ Hibou (2021, p. 428).

¹⁰ Agareb représente une des 16 délégations du gouvernorat de Sfax.

¹¹ Aldrin et al. (2022).

un ensemble de « ruses de la recherche – conçues comme une stratégie de “survie”, de construction de possibilité de la recherche à partir d'espaces pensés comme moins hostiles – »¹² pour traquer le politique là où il émerge « sans en avoir l'air »¹³ et produire des connaissances épistémologiques qui deviennent des positions méthodologiques. Dès lors que le caractère contraignant de l'autoritarisme est « relatif, labile et évolutif »¹⁴ sur l'enquête, il reste à savoir quelles sont les ruses et stratégies déployées pour se prémunir des pressions et soupçons dans des « espaces pensés comme moins hostiles »¹⁵ et en saisir les effets sur la conduite de l'enquête et la production de données.

Mon analyse se déroule en deux grandes parties. D'abord, j'examinerai les enjeux et les défis méthodologiques propres à l'étude d'une mobilisation « à froid » en Tunisie. Puis, j'aborderai les pluralités des situations d'énonciation et la production d'un savoir sous surveillance et en co-construction sur le terrain ethnographique.

Enjeux et défis méthodologiques liés à l'étude d'une mobilisation à froid en Tunisie

L'une des leçons de méthode que je tire de mon expérience de terrain en Tunisie est la suivante : enquêter ne se résume pas seulement à collecter des récits, mais revient à s'insérer dans une économie locale de la parole où la rencontre ethnographique est étroitement façonnée par des rapports de force et certaines attentes vis-à-vis du chercheur.

Derrière l'écran de l'évènement, un objet contestataire peu « ordinaire » en sociologie des mobilisations

Les répertoires de l'action collective, imprégnés de l'évènement passé après la non-réouverture de la décharge d'Agareb, permettent d'éclairer d'un jour nouveau les questions classiques de la sociologie des mobilisations en Tunisie. Depuis la chute de Ben Ali et les Printemps arabes, la Tunisie est un terrain surinvesti, comme le sont nombre de terrains dits « post-conflit » ou « postrévolutionnaires ». Devenus l'alpha et l'oméga des intrigues en terrain tunisien, les actions collectives et les évènements de grande ampleur ont incité les chercheurs à saisir les mobilisations exclusivement sous le prisme des conjonctures critiques et leur portée explicitement contestataire. Toutefois, si elles éclairent la compréhension des situations révolutionnaires, les problématiques posées autour des facteurs explicatifs de la protestation, les conditions de formation et les « racines »¹⁶ d'un mouvement omettent l'importance de ce que produit et ce que continue de produire une contestation¹⁷.

¹² Hibou (2021, p. 428).

¹³ Le Gall et al. (2012).

¹⁴ Geisser (2022a, p. 1).

¹⁵ Hibou (2021, p. 428).

¹⁶ Fautras (2015).

¹⁷ Leclercq et Pagis (2011).

Les recherches sur l'environnement en Tunisie se sont d'abord inscrites dans un moment où l'activisme environnemental faisait florès¹⁸. Depuis 2017, de nouveaux modes de protestations moins institutionnalisés¹⁹, marqueurs d'une forme de « radicalisation des moyens de l'agir collectif »²⁰, émergent et se déploient au sein des villes ou en périphérie de ces dernières. Les événements à Agareb ont été saisis et analysés principalement dans les temps chauds des mobilisations, en 2020 ou en 2021, comme illustration des pratiques du pouvoir et d'une « défaillance du système politique »²¹ sous la présidence de Kais Saïed²². Ces approches qui tendent à réenchanter les termes de la contestation, à mettre en relief « tout ce que peut avoir d'inouï, d'ineffable la situation créée par la crise »²³ des déchets, mais également celles qui concluent au dysfonctionnement politique révélé par cette affaire, constituent des répertoires discursifs saillants dans l'après-coup de cette mobilisation.

Dès l'entrée sur mon terrain, cette profusion de travaux m'a donné l'impression d'être incitée et de ne pouvoir faire autre chose que de travailler sur un objet saturé. Or ces objets « saturés » que sont les mobilisations ont une dimension heuristique en cela qu'elles obligent à tenter d'autres choses sur le terrain. Mes frustrations devaient être prises au sérieux et considérées comme des pistes d'investigation en tant que telles. À force d'attention portée aux moments d'émergence et aux expressions les plus visibles des protestations qui analysent la violence « en situation »²⁴ ou concentrée dans l'entier de l'événement extraordinaire²⁵, une part plus discrète, mais non moins significative des transformations sociales et politiques tend à rester dans l'ombre. C'est précisément dans ces temps « refroidis » du militantisme, plus ambigu, que se joue une autre part du politique. Si dans l'articulation du dispositif empirique et de l'ambition théorique se construit l'objet qui « fait » l'enquête, mon objet serait ici plutôt de l'ordre du quotidien, à ceci près – et c'est là l'intéressant – que ce quotidien suit de très près l'exceptionnel.

Embrasser une « juste cause » ou trouver son propre itinéraire d'enquête dans des espaces saturés d'engagements

Mon insertion sur ce terrain fut permise par une poignée d'acteurs que j'ai côtoyée tout au long de mon terrain et qui embrassait une « juste cause » pour l'environnement. « Les justes causes ont toujours des bonnes fins, même si on paie cher en vie d'êtres humains », avançait ainsi un militant du mouvement Manish Msab (carnet de terrain, Agareb, février

¹⁸ Desrues et Gobe (2021).

¹⁹ La dénomination Manish Msab s'inspire du mouvement Manish Msameh (« Je ne pardonnerai pas ») contre l'adoption du projet de loi de réconciliation administrative et financière.

²⁰ Gobe (2022, p. 332).

²¹ Bouhlel et Furniss (2023, p. 49).

²² Bouhlel (2024).

²³ Bourdieu (1982/2014, p. 151).

²⁴ Collins (2008).

²⁵ Dobry (2009).

2023). En justifiant la « guerre » par la justice de la cause, celle-ci joue en effet le rôle d'une marque commune à Agareb. Le « terrorisme environnemental », rétorqué maintes fois par les militants, avait pour effet d'essentialiser les responsables, de participer de la diffusion d'un « imaginaire qui tue »²⁶, laissant planer l'idée d'un discours militant consensuel. « Il n'y a rien de mystérieux, au contraire, il n'y a que le bien contre le mal, pas plus », me disait un militant de Manish Msab. « Il y a un dicton inconscient qui dit que “tout ce qui est Manish, c'est Msab” », me faisait savoir un habitant, soulignant combien la vacuité de cette formule tend à lisser les différences sous une perception unifiée et unificatrice du collectif :

Il faut faire attention aux informations techniques et [à] ce qu'il y a sur le terrain. Tu vas tomber sur des personnes contre nous à Sfax, ils vont rendre l'image du mouvement comme un outil politique, tu as déjà l'idée claire de notre côté (entretien avec un militant de Manish Msab, Agareb, février 2023).

L'espace social donné dans lequel je commençais à m'insérer me faisait prendre conscience de mon « enclichage » dans plusieurs groupes précis, un biais « redoutable autant qu'inévitable »²⁷ qu'il me fallut noter dès mes tout premiers pas. Repérer cette problématique, c'est avoir à l'esprit la possibilité d'être perçue comme appartenant à une « clique » locale, m'enfermant et m'assimilant à une faction; c'est aussi reconnaître la possibilité d'être foncièrement dépendante des affinités et des hostilités de mes interlocuteurs. Dans un contexte militant, il est d'ailleurs assez rare pour le chercheur de ne pas être « encliqué » dans l'espace social et le réseau développé, au risque parfois d'adopter les points de vue et de se rallier à la cause portée : « même dans les cas marqués par une certaine indifférence, [il] a toutes les chances d'être sommé par ses enquêtés de prendre position »²⁸.

Cette prise de conscience de mon « enclichage » s'accompagnait d'une autre difficulté : je n'arrivais pas sur un terrain vierge, mais sur un espace déjà balisé par des enquêtes antérieures dont les effets laissent des traces qui, dans le présent de mon enquête, nourrissent tour à tour l'expectative et la suspicion des habitants à mon égard. En épousant la ligne discursive du mouvement Manish Msab autour du « terrorisme environnemental », la recherche d'une mémorante française à Agareb²⁹ a contribué à normaliser certains cadres interprétatifs privilégiant les registres de l'extrême et de l'exaltation, au point que mon arrivée sur le terrain, qui s'est fait de manière relativement aisée au sein des mêmes réseaux, m'inscrivait d'emblée dans une continuité de recherche engagée et militante. Cette porte d'entrée précieuse et fondée sur une confiance

²⁶ Beneduce (2012).

²⁷ Olivier de Sardan (1995, p. 85).

²⁸ Lilian (2015).

²⁹ Moulin (2022).

préexistante contribuait à reconduire certains cadres d'enquête et à projeter des attentes sur ma propre démarche alors perçue comme une validation et une caution « scientifique » du mouvement. Certains interlocuteurs affirmant que « Manish Msab, c'est de la sociologie » ne voyaient dans ma présence rien de plus qu'une étudiante venue rendre hommage à l'histoire du mouvement et attendaient de moi que je publie et leur transmette mon mémoire. Ce que je gagnais en accessibilité pouvait ainsi contraindre ma manière de poser les questions. Toute inflexion par rapport au cadre balisé – m'informer sur un épisode resté en marge des recherches, ou choisir de ne pas enquêter sur les victimes de violences – pouvait éveiller des soupçons quant à mes possibles déviations du discours admis et donc, par un effet de raccourci, comme le signe d'une proximité avec les agents du « système ». J'étais face à une difficulté : comment trouver ma propre voix d'enquêtrice sans rompre la confiance tout en étant traversée et contrainte par les mots des autres? Les discours les plus formatés et convenus et la grammaire de l'injustice ont alors constitué un point d'appui qui me permettait de trouver ma voix faite de mots « emprunt[és], ou vol[és] »³⁰ et de déplacer mes questionnements vers les conditions d'énonciation, les usages situés et les effets des discours liés à ces injustices : « quels sujets sont minimisés, contournés? »; « quelles injustices sont tues, renforcées, articulées? ». Toute cette grammaire de l'injustice constituait pour moi un « lieu de sécurité », là où je me sentais la moins exposée, comme si l'effet de familiarité et cette impression de « déjà vu » pour les militants suffisaient à me protéger des mises à l'épreuve.

Si au début de mes recherches, je souhaitais accéder spécifiquement au terrain agrézien, ayant l'idée de travailler à partir de la principale localité dans laquelle a émergé la contestation, l'immersion dans le quotidien de mes enquêtés est venue orienter mon regard sur la ville de Sfax. Plusieurs fois à Sfax, les acteurs institutionnels m'ont tenu en garde quant aux discours de Manish Msab, quant à leur supposé discours « idéologique » ou « exagéré ». Les campagnes faisant suite aux tentatives de trouver d'autres sites en périphérie sont également révélatrices de la crainte d'une instrumentalisation politique désignée par les militants sfaxiens comme une « carapace de vices et de mensonges, un échafaudage qui a été fait pour avoir l'impression d'exister, d'avoir son mot à dire, de connaître la vérité » (entretien avec un acteur politique, Sfax, février 2023). Les acteurs rencontrés, les professeurs et les experts sont allés jusqu'à me soupçonner d'être captive d'une société et de m'insérer sur une ligne discursive nette et précise, manière aussi d'évacuer toute la complexité sociale et politique du mouvement Manish Msab. Quand ils ne me le reprochaient pas ouvertement, ils préféraient esquisser un sourire en coin, coutumiers des discours fantaisistes et simplistes qu'ils présumaient alors m'être racontés.

³⁰ Das (2020, p. 27).

Face à un vocabulaire réenchantant les termes de la contestation en des clés universelles, à des catégories imaginaires dépeintes en des termes diabolisés ou salvateurs, entre « les bons et les méchants, construits selon le schéma d'une légende »³¹, j'étais pleinement confrontée à la question de savoir comment évaluer le degré de rectitude de mon objet, le degré de véridiction distinguant un énoncé « vrai » d'un énoncé « faux ». Qui plus est, la configuration territoriale dans laquelle s'inscrit cette enquête me mettait face au risque d'essentialiser deux univers sociaux dont les membres partageraient un mode de vie spécifique que tout opposerait tel un « moralisme rampant »³² qui en serait le fleuron.

Après deux semaines passées auprès des acteurs sfaxiens, mon retour sur le terrain à Agareb semblait renforcer une forme de proximité avec certains leaders qui tentaient alors de resserrer leurs liens avec moi. Ils interprétaient ma réapparition après quelques entretiens à Sfax comme le signe que j'avais fini par embrasser cette « juste cause ». Ces tentatives de resserrer les liens se manifestaient par de nouveaux modes de sociabilités et des déplacements qui ne se limitaient plus seulement aux cafés, mais incluaient des lieux situés au cœur des luttes. Dans le même temps, mon retour à Agareb suscitait une curiosité et une méfiance accrue. Les militants, ayant désormais compris que j'allais au-delà de leur propre cercle, testaient bien souvent ma réaction sur ce que je savais ou ne savais pas des militants qui avaient voulu rouvrir la décharge ou, plus directement, des agences environnementales, et me répondaient à coup de « ils vous ont dit ça? », manière implicite d'affirmer qu'eux seuls détenaient la vérité. J'avais ainsi l'impression de reprendre l'enquête à Agareb tout en étant moi-même « enquêtée ». Je n'étais plus seulement celle à qui l'on parle, mais celle qui sait ou qui pourrait savoir, et ceci dépendait étroitement de ce que mes enquêtés croyaient que j'avais vu ou entendu ailleurs.

Tout comme les Agrébiens qui dépendent étroitement de la ville, j'ai dû construire ma posture d'enquêtrice dans un va-et-vient constant entre Sfax et Agareb. Ce ne sont pas tant les questions directes qui faisaient affleurer les tensions que les effets produits par ces circulations elles-mêmes, lesquelles constituaient déjà des traces des rapports conflictuels portant notamment sur la légitimité à dire la souffrance, entendue ici comme une expérience territorialisée et socialement située, indissociable du fait de résider durablement à Agareb, tel que résumé dans cet échange :

Qui parmi les acteurs vivent encore à Agareb? Je les connais tous. Il a sa maison à Sfax, c'est le comble de la mesquinerie et de l'arrogance. Vous défendez la cause parce que c'est votre tribu et vous enseignez à Sfax, et l'autre il enseigne à Tunis pour dire à Agareb « on souffre trop » (entretien

³¹ De Certeau (1994, p. 111).

³² Wacquant (2023, p. 223).

avec le président du collectif environnement et développement, Sfax, le 20 février 2023).

Comment concrètement déconstruire les orientations normatives de acteurs sans pour autant s'inscrire dans une logique de disqualification réciproque, elle-même traversée par des appartenances territoriales et des jeux de réassignation normative entre espaces urbains et péri-urbains? Comment prendre à bras le corps la complexité du terrain sans que ma propre sensibilité pour les aspirations à un environnement sain ne vienne en atténuer les tensions et les ambiguïtés?

J'ai d'abord cru qu'afin d'éviter d'être associée à un seul « clan », je devais varier les figures d'entrées. Cette stratégie se heurtait toutefois à une disqualification anticipée de tout discours extérieur aux leurs, certains militants affirmant que « les autres vont tous te dire la même chose ». C'est moins pour suivre les conseils des militants agrébiens ou des militants sfaxiens – qu'eux-mêmes jugeaient avisés – qu'en raison de ma lucidité quant à la nécessité d'être tributaire de certaines « personnes-ressources » pour pénétrer dans le quotidien des interactions³³ que j'ai parfois dû accepter cette contrainte. Il s'agissait moins de m'en émanciper que de prendre conscience de l'environnement et des imaginaires dont j'étais captive. Deux principes ont alors guidé mon enquête. D'abord, je devais déconstruire les intentions derrière la cause afin de « préciser son contenu »³⁴, car sur cette dernière se greffent souvent des intentions hétérogènes des acteurs. Ensuite, il ne s'agissait aucunement de croire sur parole mes acteurs, mais plutôt de « considérer leurs mots avec sérieux »³⁵ dès lors que les pratiques évoquées « n'en agissent pas moins à coup sûr »³⁶. Je m'autorisais à prendre les récits non pour ce qu'ils disaient explicitement, mais pour ce qu'ils laissaient transparaître à l'insu de ceux qui les produisaient.

Traduction, médiation et imprévus dans la relation d'enquête

Prendre le risque de se laisser porter au sein d'un réseau en accueillant ce qui m'était donné n'excluait aucunement la possibilité de saisir les imprévus et de jouer avec ce que le monde social avait à m'offrir. L'un de ces imprévus s'est cristallisé lors d'une rencontre avec une militante ayant joué un grand rôle lors des blocages routiers en 2020 à Agareb. Lorsque je la rencontre, elle est accompagnée de sa nièce venue traduire ses propos de l'arabe au français pour faciliter l'échange. C'est en compagnie de son interprète que je me suis entretenue avec elle dans un café culturel un peu plus loin. Cet intermédiaire nourrit l'entretien de ses perceptions, donnant une couleur particulière à la discussion en tant que partie prenante d'un processus de communication triadique entre

³³ Boumaza et Campana (2007).

³⁴ Jeangène Vilmer (2012, p. 321).

³⁵ Hibou (2006, p. 25).

³⁶ Veyne (1976) cité dans Hibou (2006, p. 25).

chercheuse, interprète et participante³⁷. Alors que j'étais venue pour rencontrer la personne principalement impliquée, utile pour me glisser au sein de la société les premiers jours, je compris au fil de notre discussion que sa nièce se révélait être le type de profil sur lequel il me fallait enquêter davantage. En plus de sa relative facilité à parler français, et parce qu'elle était accessible du fait de son âge proche du mien, elle abordait bien d'autres choses que Manish Msab, évoquant ses engagements au sein de l'Union générale des étudiants tunisiens jusqu'aux activités de l'association qu'elle fréquentait sans pour autant fragiliser l'image publique d'un mouvement tenu pour apolitique. Ce que la traduction rendait nécessaire pour elles était l'occasion de constituer une richesse et un potentiel d'investigation pour enquêter sur les non-dits du discours. Cette configuration révélait également les jeux de suspicion enchâssés et incorporés dans l'organisation de l'échange, et liés aux effets possibles de la parole. Sans opposer de refus explicite, la tante m'enjoignait de m'adresser à sa nièce, désignant implicitement celle-ci comme médiatrice légitime autorisée à porter la parole et à en contrôler les modalités. En protégeant la tante, la traduction ouvrait un espace d'énonciation ambivalent au sein duquel le soupçon traçait un partage entre ce qui pouvait se dire sur un mode politique et ce qui devait rester dans un registre présenté comme non politique.

Mettre en contraste les énoncés avec d'autres situations d'interactions me permettait de voir que la suspicion liée aux enjeux internes de cette lutte, notamment l'agrégation tardive des associations agrébiennes et syndicats sfaxiens et agrébiens au mouvement, demeurait mal accueillie par certains militants. À cette dynamique s'ajoutait et se renforçait la suspicion pesant sur les associations soupçonnées d'être liées à des acteurs extérieurs et/ou sfaxiens, soupçon nourri par le déroulement de la lutte et ses résultats, lutte qui se jouait dans l'enquête comme en atteste cet échange entre militants de Manish Msab portant sur mon interprète :

X : Les Frères musulmans et le conseil municipal ont mal parlé de nous au début, on est en face d'une guerre, il faut connaître qui est avec nous ou contre nous. S'ils sont avec des associations, ils ont un lien direct avec le conseil municipal. L'activité au sein d'une association ce n'est pas la même chose qu'être militant, c'est contre les gens d'Agareb. Elle [en parlant de mon interprète] a balancé entre les deux, tu trouves le train qui marche, elle monte, et le fait de faire partir le train c'était tellement difficile...

Y : Elle n'est pas Manish Msab, elle n'a jamais été à table avec nous pour dire on doit faire ça, il y a des jeunes qui n'ont pas de contacts directs avec Manish Msab, c'est seulement leur famille (échange entre militants, Agareb, 13 février 2023).

Cette anecdote de terrain m'a poussée à ne pas me laisser aveugler par un objet de recherche circonscrit à l'avance. Les imprévus de l'enquête permettaient d'entrevoir des

³⁷ Ficklin et Jones (2009); Inghilleri (2005).

formes différenciées d'engagement, de révéler certains acteurs qui, bien que moins impliqués dans les réunions, semblaient se dire tout autant « militants ». Les soupçons entre les acteurs contestataires s'adosent à des ressentiments nourris par la perception que certains auraient tiré profit de la mobilisation et capitalisé symboliquement, politiquement ou associativement sans en avoir assumé les coûts.

Pluralité des situations d'énonciations et co-production d'un savoir sous surveillance

La rencontre ethnographique constitue un processus de mise en œuvre d'un savoir réciproque, négocié au fil de la relation entre enquêteur et enquêté. Celle-ci ne repose pas sur une transparence totale dans la mesure où les enquêtés ne se livrent pas toujours entièrement à l'enquêteur et sont plutôt des « morceau[x] de nature »³⁸. La confiance qui sous-tend cette relation est elle-même implicite et située, une confiance qui selon Simmel n'exige pas la connaissance véritable de la personne, mais s'établit entre ce qui est dicible et ce qui est dissimulé, le dit et le non-dit.

Pratiques d'enquête en régime de soupçon

Les difficultés rencontrées dans le cadre des sujets de recherche politiquement sensibles font régulièrement l'objet de réflexions et d'interrogations sur les précautions méthodologiques et éthiques du chercheur, des interrogations auxquelles j'étais inévitablement confrontée au regard du degré de sensibilité du sujet de l'enquête, politiquement délicat du fait de son actualité et du contexte de regain autoritaire.

L'année 2019, marquée par l'élection de Kais Saied, fut celle d'une première rencontre symbolique avec les militants agrébiens. Le populisme de Kais Saied, nourri par ce rapport de subalternité et d'asymétries territoriales, a contribué au fait que le soutien accordé au mouvement soit perçu comme une revanche symbolique pour les laissés-pour-compte. Au complot imputé à l'État et aux élites sfaxiennes tel que décrié par les militants agrébiens s'est substitué un tout autre récit complotiste porté par le président, qui cette fois, a réinvesti les griefs en les agrégeant à un registre national. Cette « non-revendication d'une appartenance régionale au profit d'une appartenance nationale »³⁹ n'est pas nouvelle et marque une rupture avec la radicalité des revendications, jadis exprimées dans un cadre exclusivement local. À la suite des élections municipales en 2019, l'élection d'un leader de Manish Msab, devenu député au parlement pour représenter la circonscription d'Agareb, a constitué un tournant dans l'image du mouvement. Cet événement a participé à redéfinir les militants en les faisant glisser du statut d'opposants politiques vers celui d'acteurs perçus comme porteurs d'une « compréhension rentière de la revendication »⁴⁰.

³⁸ Simmel (1996, p. 12).

³⁹ Hmed (2016, p. 75).

⁴⁰ Hibou (2015, p. 340).

Le 25 juillet 2021, moment du coup de force constitutionnel du président élu Kais Saïed, fait suite au limogeage du gouvernement et à la suspension du Parlement, appuyé par l'armée et les services de sécurité. Cet événement continue de nourrir et d'orienter les discours autour du succès de la fermeture et les motivations politiques sous-jacentes des manifestants. Pour discréditer ce mouvement, l'on prête à ces acteurs des motivations politiques liées au parti Ennahda, central dans la transition démocratique et principal parti opposant au pouvoir actuel. Mécontents d'être éliminés du pouvoir, ils auraient infiltré le mouvement. Ce recoupement des trajectoires militantes entre parti politique et lutte environnementale favorise les lectures accusatrices sur ce mouvement en amalgamant les uns les autres, voire en émettant des doutes sur les dessous de leur engagement :

Il y a beaucoup d'activistes qui appartiennent au parti politique Ennahda, sa mal gouvernance depuis la révolution de 2011... c'est pour ça les gens font maintenant attention lorsqu'ils discutent parce qu'après le 25 juillet 2021, Ennahda veut attacher tous les mouvements de son côté contre le pouvoir (entretien avec un acteur sfaxien, Sfax, 30 mars 2023).

Les liens affectifs à d'anciennes formations politiques parmi les mobilisés créent un contexte propice à l'expression de discours accusateurs⁴¹. Par ailleurs, la spécificité de l'action des militants agrébiens a été leur visibilité de grande ampleur jusqu'aux échelons les plus élevés de l'État en 2021. Après des négociations entre les activistes de Manish Msab et le ministre de l'Environnement fin 2021, le président a reçu les représentants de Manish Msab, principaux relais du mécontentement, le 11 novembre 2021⁴². Mais cette reconnaissance n'empêche pas les soupçons d'allégeance au parti Ennahda, précisément après le 25 juillet 2021. Une association qui suscite l'indignation de certains leaders.

Dans un contexte où chaque prise de parole est susceptible d'être interprétée à l'aune de son alignement politique supposé, ce jeune militant, qui se dit peu impliqué dans le mouvement, adopte une attitude défensive face aux catégories et aux « étiquettes » (« Ennahda », « opposant ») projetées sur le mouvement :

Je ne participe pas vraiment au mouvement, j'ai parfois soutenu un politicien, mais je suis maintenant contre le président, il a mal géré à Agareb. Personnellement, je pense que c'était son but dès le début. Les personnes qui ont soutenu les manifestations, c'est une occasion pour lui. Dans les médias, ils disent qu'il ne sait pas ce qui s'est déroulé, comme si

⁴¹ Seurat (2018). Au Liban, les jeunes étaient accusés d'être des infiltrés du fait de leur proximité supposée avec le mouvement chiite dont le dirigeant est aussi président du Parlement; ce dernier les aurait alors téléguidés afin de faire dégénérer les manifestations en émeute.

⁴² African Manager (2021).

le président ne pouvait pas savoir ce qu’il se passe dans le pays, tu crois ça?
C’est débile (entretien avec un militant, Agareb, 11 février 2023).

Selon lui, ce ne sont pas tant les manifestants qui auraient manipulé la situation à des fins politiques, mais le président lui-même qui aurait tiré profit de la crise. Dans ce contexte post 25 juillet 2021 où l’accusation d’opposition peut devenir dangereuse, les enquêtés tentent, face à moi, de se prémunir contre toute qualification politique de leur engagement tout en critiquant la gestion de cette crise.

Il s’ajoute à cette violence présumée du mouvement, à la rhétorique autour de la récupération politique et au soupçon d’une contestation éminemment politisée, c’est la violence d’un terrain apposant certaines « étiquettes » sur l’enquêteur, qu’il importe de repérer. Peu de temps après mon retour en France, les mobilisations écologistes sur le territoire tunisien, jugées « illégales », sont sujettes à une vague de répression et les militants, menacés d’emprisonnement. Au mois de juin 2023, une décision présidentielle est prise contre trente-huit activistes environnementaux du mouvement Manish Msab, les condamnant à des peines de prison allant de huit mois à deux ans⁴³. Mais si les conditions d’accès au terrain semblent désormais s’ériger en rempart de taille contre les travaux sur le militantisme environnemental, elles s’inscrivent surtout dans un climat de soupçon généralisé que connaît la Tunisie, de vagues d’arrestations et de jugements pour « complot contre la sûreté de l’État » qui ne font que renforcer ces entraves. Ces accusations visent non seulement les opposants au régime ou les soutiens tombés en disgrâce, mais s’attaquent plus directement à la liberté académique. L’arrestation pendant près d’un mois du doctorant français Victor Dupont puis la condamnation du chercheur Hamza Meddeb dans le cadre du procès-mascarade pour la participation à un « complot contre la sûreté de l’État » le montrent de manière flagrante. Ce recours récurrent à l’accusation de complot, sans fondement, illustre la manière dont le complotisme comme mode de gouvernement en Tunisie permet de disqualifier, d’entretenir un flou sur les responsabilités et de museler aussi bien l’opposition politique que la recherche académique. Ce régime de soupçon ne saurait être lu comme une spécificité tunisienne. D’autres travaux ont documenté des formes similaires de gouvernementalité paranoïaques ou de complotisme d’État dans des contextes autoritaires⁴⁴ fabriquant ses ennemis par la dénonciation et la disqualification⁴⁵. Le chercheur se heurte ainsi au risque d’être perçu comme un relais de puissances extérieures et porteur d’intentions cachées comme m’en avertissaient déjà mes interlocuteurs, avant même les condamnations des militants :

Les militants d’Agareb ont peur des étrangers, car ce président-là croit que les organisations de la société civile sont une menace à son régime [...]

⁴³ Crispino (2023).

⁴⁴ Belinga Ondoua (2018, 2023).

⁴⁵ Dozon (2021).

Pour l'État, c'est une affaire classée. Tu y es allée, il n'y a pas de police? Même les syndicats eux sont en danger. Tu es courageuse. C'est bizarre qu'il n'y ait pas de police. Mais c'est plus dur si tu viens avec le chapeau d'une association, c'est plus dur (entretien avec un acteur sfaxien, Sfax, 30 mars 2023).

C'est ainsi que ma posture d'étrangère, de surcroît française, en terrain tunisien risquait d'être lue comme potentiellement suspecte, du fait des affiliations auxquelles elle m'exposait. Le simple fait de poser des questions, de prendre des notes et d'enquêter sur ce qui est dissident pouvait laisser planer la suspicion « d'entretenir un agenda militant caché »⁴⁶ et être interprété comme une activité de renseignement. Loin d'être fortuite, cette confusion est largement alimentée, sinon intentionnellement orchestrée par les autorités tunisiennes qui tendent à brouiller les frontières entre activistes, membres d'ONG, chercheurs et journalistes. Plusieurs interlocuteurs à Sfax m'ont ainsi demandé si la police était présente à Agareb, une hypothèse récurrente, bien que dans les faits je n'ai jamais constaté sa présence durant mes enquêtes; cela témoigne de la manière dont la surveillance à et sur Agareb continue d'être intériorisée une fois l'évènement passé⁴⁷.

Dans ce contexte qui s'est accentué après mon retour en France et face à ces projections que je ne pouvais totalement dissiper, je me devais de négocier le sens même de ma présence et mes objectifs d'enquête. Au début de chaque rencontre, j'ai toujours pris le soin de clarifier auprès de responsables politiques, des agences nationales de gestion des déchets ainsi que de certains professeurs sfaxiens que ma démarche était avant tout analytique et non militante. Ensuite, pour dissiper les craintes que certaines conversations pouvaient susciter et par souci de protection des enquêtés, j'ai choisi de ne pas enregistrer mes entretiens et de noter au fur et à mesure les propos de mes interlocuteurs. Ce choix de ne pas enregistrer, s'il requiert rapidité et mémorisation, me permettait d'avoir accès à des discours que seule permettait la discussion du quotidien.

Au cours de mon terrain, le maire de Sfax et certains responsables de la municipalité, partisans d'Ennahda, se sont vus évincés de leur position et de leur profession dans un contexte de musellement de l'opposition et de dissolution des conseils municipaux formés en 2018. Les mandats des 350 maires et conseillers municipaux en place ayant expiré, ils avaient été remplacés par des délégations spéciales. Les entretiens ont été conduits dans un contexte où le soupçon à mon égard – selon lequel je pourrais être une sympathisante déguisée de la cause d'Agareb – pesait sur la relation. Je me gardais dans mes entretiens de mentionner l'actualité brûlante dans laquelle je baignais en insistant davantage sur les éléments techniques et factuels plutôt que sur les rumeurs persistantes.

⁴⁶ Geisser (2022b, p. 260).

⁴⁷ C. B. Y (2021).

J'essayais de nombreux refus et voyais certaines occasions que je pensais ouvertes subrepticement se refermer. Cette part d'imprévisibilité dans l'accès au terrain révélait le retrait public de certains acteurs dans le jeu social et politique local précisément parce que l'existence de certains était soumise aux ressources circonstancielles de l'évènement. La décharge dorénavant fermée a en effet suscité des désengagements et une tendance à la minimisation a posteriori des actions pendant la lutte : ce n'est qu'au cours des dernières semaines de mon terrain que j'ai pu rencontrer les associations dites environnementales dissoutes à Agareb peu après les mobilisations. Certains refus et difficultés d'accès étaient étroitement liés à ma position de chercheuse et aux enjeux très politiques qui sous-tendaient mes démarches. Je n'ai pas pu rencontrer le député ancien leader du mouvement, qui semblait ne pas vouloir répondre à mes demandes, ni certains acteurs politiques ayant autrefois milité en faveur de la réouverture de la décharge. D'autres déclinaient mes sollicitations, à l'instar de l'ancien maire d'Agareb, alors à la tête de la municipalité pendant les répressions des autorités, qui préféra me renvoyer vers d'autres interlocuteurs. Ces difficultés d'accès ne doivent toutefois pas être lues comme des obstacles à l'enquête, mais comme l'un des effets du soupçon du contexte autoritaire, renforcé par la prudence d'acteurs politiques, notamment Ennahda désormais hors des positions de pouvoir, qui, après avoir soutenu la mobilisation, cherchaient à limiter leur exposition publique en évitant toute interaction susceptible d'être interprétée comme une prise de position politique.

Silences et évitements dans la relation d'enquête

« Ici le Sfaxien est trop gentil, ils ont voulu le tuer [en désignant son ami militant]. Même ceux qui connaissent ces problèmes, ils préfèrent le silence » (entretien avec des militants à proximité d'une usine à Sfax, 21 février 2023). Dans un contexte où « trop parler c'est prendre le risque d'être sanctionné »⁴⁸, les militants à Agareb se trouvent confrontés dans l'espace de l'enquête à la problématique de comment continuer à démontrer leur intérêt pour la cause tout en s'exprimant peu fortement.

Le savoir livré étant circonscrit d'avance, il me fallait opérer selon la manière dont les enquêtés m'intégraient ou m'identifiaient. À défaut de les rencontrer rassemblés dans un café, je rencontrais les militants les uns après les autres, un par un, deux par deux, ces derniers préférant « une solitude sûre aux dangers des rencontres »⁴⁹. Leurs liens amicaux, familiaux ou professionnels étant très proches; tout au long du terrain, je surprénais ainsi les uns et les autres en les informant des personnes que j'avais déjà croisées. Si ceux qui étaient définis et se définissaient comme les leaders du mouvement préféraient exhiber leur trajectoire personnelle et professionnelle en m'invitant dans les cafés d'Agareb, d'autres choisissaient de me parler de simples éléments factuels de la lutte et de leur vie intime en m'invitant chez eux. Le discours et la posture que certains

⁴⁸ Duclos (2014, p. 100).

⁴⁹ Goffman (1974, p. 37).

me livraient visaient tantôt à se démarquer d'autres figures du mouvement plus ouvertement engagées, tantôt à éviter de s'exposer en apparaissant aux yeux d'autrui comme échangeant avec une chercheuse étrangère.

Dans la conduite de mes entretiens, il m'arrivait de contourner le sujet de la lutte avec certaines femmes qui, bien que très engagées dans le mouvement selon les dires de certains militants, semblaient vouloir orienter la discussion sur des sujets plus quotidiens. L'une d'entre elles estimait que d'autres militants agrébiens étaient « plus qualifiés » pour me narrer les événements. Mon choix relevait moins d'un évitement que d'une manière de respecter des formes de pudeur, ce qui permettait à la parole engagée de se dire autrement.

J'ai pris beaucoup de gifles. Ce n'est pas facile d'être étrangère, sans racines, je le fais entrer dans ma maison, puis je trouve la trahison. Je suis devenue méfiante, renfermée, on ne se rencontre pas toujours, je deviens triste à cause de leurs comportements [...] On m'a proposé d'être candidate pour le parlement mais je refuse, mon but c'est de dire stop à la pollution c'est tout. Après ils vont me juger, pourquoi tu as cessé de demander... ce n'est pas facile d'être à l'autorité. Je veux plus. Moi je suis toujours disponible pour sortir à la rue pour dire non, pas seulement pour Manish Msab maintenant, pour tout changer (entretien avec une militante, Agareb, 14 février 2023).

Autant de revendications, de récits, d'états d'âme en apparence éloignés de la lutte, mais qui en portaient tout de même les traces. Si l'enquêtée se savait interrogée comme une militante ou comme activiste, cette dernière aurait été moins encline à solliciter une expérience de vie et une expérience politique différente.

Les délimitations à trouver entre le dévoilement et la dissimulation sans trahir ni l'enquête ni ceux qui y participent se construisent dans et par les interactions entre l'enquêteur et ses enquêtés. Cela suppose de porter l'attention sur ce que je choisisais de sciemment omettre dans ma démarche d'enquête ou de dévoiler en fonction de la posture de mon interlocuteur. Dans la conduite de mes entretiens à Agareb, j'ai volontairement choisi d'adopter une posture de retenue vis-à-vis des épisodes les plus sensibles et controversés liés aux affrontements à Agareb. J'ai notamment fait le choix de ne pas solliciter les familles des victimes décédées de maladies présumées liées aux activités de la décharge. Cette recherche de matériau empirique aurait pu réactiver des traumatismes ou des débats toujours d'actualité sur la véracité liée aux activités de la décharge et la légitimité de la cause invoquée. Évoquer ces douleurs et ouvrir une page du passé comporte toujours le risque d'amplifier la situation de marginalisation et de souffrance vécue intérieurement ou collectivement par les militants et les familles de victimes, au point de générer de la méfiance autour de mes intentions, en particulier si la rumeur circulait que je m'entretenais avec des acteurs politiques et des agences de gestion des déchets à Sfax. En réalité, le dévoilement de cette stratégie d'enquête m'avait

permis d’instaurer une relative confiance avec un acteur sfaxien, proche des militants de Manish Msab, à qui j’exposais mon choix de ne pas rencontrer les familles de victimes en insistant notamment sur la dimension « éthique » de cette décision.

Les gens ont peur de mélanger les causes politiques et environnementales, c’est pour ça qu’ils restent à distance. Tu vas faire des entretiens avec les familles des victimes pour la médiatisation de la cause, tu *scrollles* et quand tu mets quelque chose de choquant, les gens vont réagir encore plus. J’étais obligé d’aller sur le terrain et ne pas écouter les rumeurs. Les familles des victimes vont te parler d’une manière sentimentale et de leur enfant perdu, ça ne va pas ajouter à votre travail scientifique (entretien avec un acteur sfaxien, Sfax, 30 mars 2023).

Ce dernier continue de faire perdurer la lutte par d’autres moyens, non plus dans les tribunaux, mais en œuvrant au sein de l’organisation I WATCH à la reconnaissance des familles agrébiennes affectées. La lutte persiste sous d’autres formes, incarnées par d’autres figures, « sous [lesquelles] ses germes [peuvent] subsister et croître à l’abri »⁵⁰. Ces refus de voir, de documenter, ou même ce déni de savoir que j’avais en partage avec cet acteur n’entravent pas l’accès au terrain, mais laissent affleurer le politique là où je ne l’attendais pas, en révélant notamment les recompositions de l’engagement et des jeux d’alliances avec les leaders de Manish Msab. Partagé et assumé, certains silences rendent possible le déclenchement de certaines relations de confiance tout en éclairant d’autres formes de liens dans l’imprévu des rencontres et les zones inattendues de l’enquête : c’est-à-dire à Sfax, là où l’on aurait pu croire, à tort, que les acteurs unanimement étaient en conflit avec Agareb.

Mais c’est particulièrement auprès des plus « puissants » identifiés comme responsables par les militants que les silences sur certains éléments relatifs aux temps forts de la crise se faisaient le plus sentir. J’avais notamment compris à travers les discours des militants que la décision brutale de ne pas rouvrir la décharge, dont le motif invoqué par l’ANGED avait été des manquements techniques, peinait à convaincre nombreux de mes interlocuteurs. En présentant ma recherche de manière « dépassionnée » sur cet événement, je cherchais à rassurer le représentant régional de l’ANGED qui me reçoit dans son bureau. Dès ses premiers mots, mon interlocuteur anticipe des éventuelles accusations ou questions critiques de ma part :

Les administrations ont une faiblesse au niveau de la communication. Je suis tenu de respecter des directives, de parler à la presse. Ce que je peux dire ou pas, je le présente avant tout à mon directeur général et à la ministre et après j’aurai le feu vert. Mais si on ne communique pas dans le meilleur moment, ce sera sans intérêt, on a beaucoup de freinage sur une telle communication, on ne sait pas présenter notre travail. [...] Je représente

⁵⁰ Simmel (1996, p. 64).

l'administration, pas moi-même. Les gens ne distinguent pas entre la personne et sa fonction, je ne peux pas divulguer mes propres points de vue sur n'importe quel sujet (entretien avec le directeur régional de l'ANGED à Sfax, 28 février 2023).

Entre la vérité imposée par sa fonction et la parole laissée à l'individu, l'enjeu pour lui était de se présenter comme victime de la fonction qu'il occupe. Ce jeu de rôle inversé où le représentant du pouvoir se donne comme contraint et ne pouvant pas parler librement lui permet dans l'entretien de renforcer sa position en imposant les termes de l'échange. Il devenait alors difficile d'attendre autre chose qu'un discours technique et impersonnel. Le représentant déroulait son discours sur la base d'une cartographie précise des différents lieux à Agareb, sur l'historique, la logistique et l'emplacement de la décharge. Il ne s'agissait donc pas tant de l'interroger sur les polémiques autour de la communication de l'ANGED et la gestion de crise en elle-même que de faire émerger la manière dont cette lutte persiste dans son discours, comme une gêne, ou la manière dont ce passé structure ses considérations actuelles sur la gestion des déchets à Sfax afin d'éviter toute reprise du mouvement dans les périphéries de la ville.

Plier les temps de l'engagement comme stratégie pour déjouer la méfiance au creux de l'enquête

Si j'ai montré que la ruse est liée aux effets du soupçon qui pèse dans la relation d'enquête plutôt que d'une stratégie intentionnellement menée ou de situations déclenchées volontairement, il m'a été parfois nécessaire de déjouer certaines situations de méfiance.

Dans un contexte de « sédimentation des "couches" d'histoire »⁵¹ de luttes et d'imaginaires, ce sont moins les faits passés que leur potentiel de resurgissement dans l'espace de l'enquête qui influent sur les récits. La relation d'enquête est un moteur même de la formation, de la déformation ou de la densification de plis produits par les acteurs, particulièrement lorsque le soupçon s'immisce dans les interactions. Cette métaphore des plis définie « comme une étoffe ou une feuille de papier qui se divise en plis à l'infini ou se décompose en mouvements courbes, chacun déterminé par l'entourage consistant ou conspirant »⁵² permet de mettre à jour la dialectique de l'apparition et de la disparition d'un souvenir à travers des principes de replis des temps. Les acteurs, qu'ils aient milité pour la réouverture ou pour la fermeture de la décharge, se positionnent ainsi sur le fil du temps plié et replié selon leur positionnement vis-à-vis des autres et vis-à-vis de moi en tant qu'enquêtrice.

Les membres du collectif à Sfax, pour la plupart démobilisés, élaborent des énoncés et autant de points de vue, reflets de desseins et d'intensités variées entre le présent et le passé. Ils saisissaient l'espace de l'entretien pour réactiver et réactualiser

⁵¹ Lachenal et Mbodj-Pouye (2014, p. 10).

⁵² Deleuze (1988, p. 9).

non pas des traumatismes antérieurs, mais le souvenir d'une victoire sfaxienne passée, procédant alors d'un travail a posteriori de réenchancement de solidarités bâties a priori. En atteste le souvenir passé d'une lutte contre la SIAPE (Société industrielle d'acide phosphorique et d'engrais), réactivé précisément à chaque fois que je mettais sur la table la question de la gestion de la crise des déchets. L'ancien président impliqué dans la création du collectif s'empressait d'évoquer la longue histoire de lutte à Sfax, bien avant celle relative aux déchets :

La SIAPE c'est elle qui a permis de nous regrouper, c'était dur puis il y a eu les opportunistes... Mais on n'est pas en conflit. La LTDH [Ligue tunisienne des droits de l'Homme) et l'APNES [Association de protection de l'environnement et de la nature de Sfax] on est toujours ensemble, la preuve : regardez qui m'a mis en contact avec vous [la LTDH] (entretien avec l'ancien membre fondateur du collectif environnement et développement, Sfax, 17 mars 2023).

Le recours à ce passé glorifié permet de rappeler les actions qui unissaient le collectif plutôt que celles plus récentes, impliquant Agareb, qui les ont vu se fracturer. L'acteur en question s'affaire à nourrir l'impression d'un tissu associatif sfaxien solide, entre l'APNES et le président de la LTDH, comme si la question d'Agareb n'était pas parvenue à diviser certains membres du collectif. La convocation du phénomène de la SIAPE plus spécifiquement permet de replacer la question Agareb/Sfax dans les problématiques d'une autre lutte et de souligner les points de rapprochements entre agrébiens et sfaxiens. Je suis ici convoquée dans son récit non pas comme témoin passif, mais comme preuve d'un lien maintenu entre les acteurs.

En tant qu'enquêtrice, il est possible que ma présence et ma posture activent ou réactivent, parfois involontairement, certains plis mémoriels. Ici, mes interlocuteurs toujours actifs dans le paysage médiatique sfaxien me voyaient davantage comme une passeuse d'opinion et endossaient un rôle d'experts sur la « crise des déchets », manière de mettre en scène dans l'espace de l'enquête leur propre résurrection, bien que limitée, après avoir été éclipsés par la visibilité médiatique accrue des militants agrébiens. Je n'ai donc pas cherché à corriger leurs récits, mais à en comprendre la fonction à travers ce qu'ils tentent de préserver de même que les tensions et les rôles endossés que cet événement a laissés derrière lui : par exemple, certains allaient jusqu'à anesthésier une partie d'eux-mêmes en contact avec le souvenir de cette lutte et les ambiguïtés de leur positionnement que celle-ci a induits, forcés de « se tuer [eux-mêmes] de cette partie de soi pour subsister »⁵³ dans l'espace de l'enquête.

Il m'arrivait d'inscrire cette lutte dans une séquence historique élargie comme celle des printemps arabes pour introduire une mémoire partagée. Cette stratégie élaborée selon les lignes de conflictualités que me révélait chaque interlocuteur pouvait

⁵³ Dagher et Husseini (2021, p. 244).

toutefois raviver certaines désillusions des enquêtés pour qui les printemps arabes ne symbolisent plus qu'une promesse trahie en Tunisie⁵⁴. J'ajustais ainsi mon récit en fonction de ce que les conflits entre agrébiens et sfaxiens rendaient visibles ou, au contraire, invisibles. Lors de mon échange avec le membre du collectif, je mettais en lumière certains aspects de l'évènement : le moment où ils s'étaient retrouvés devant le gouvernorat de Sfax aux côtés des militants agrébiens pour raviver cette mémoire.

En revanche, il m'aurait été impossible de convoquer la figure du président, tant cet aspect aurait suscité certaines réticences. À partir du conflit entre la ville et sa périphérie, les acteurs se laissaient donc aller aux comparaisons pour exprimer d'autres revendications, d'autres confits, et à me parler d'une autre marginalisation, celle de Sfax par rapport au centre Tunis, indiquant la manière dont Sfax tend à se penser en dehors de son ancrage régional, comme l'exprimait joliment un professeur : « La ville de Sfax n'est pas l'expression de sa région mais l'expression d'elle-même » (professeur lors d'un séminaire itinérant à Sfax, 17 février 2023). L'évènement s'articule à ces dispositions incorporées, liées à la marginalisation de Sfax et à son historique de mobilisations, nourrissant la « peur du spécifique »⁵⁵ face à l'échec répété des tentatives de trouver des sites de valorisation ou d'enfouissement dans les périphéries sfaxiennes.

Conclusion

C'est à travers la relation d'enquête marquée par des projections, des dissimulations et parfois des soupçons que se révèle la complexité des mutations des identités protestataires. Comprendre les transformations propres à cette mobilisation « à froid » ne peut se faire sans prendre en compte la manière dont les acteurs me situent également dans cette dichotomie, comme relai potentiel de leur discours ou comme incarnation d'un discours extérieur à la cause, voire intrusif. Mon propre positionnement en tant que jeune femme blanche et européenne n'a sans doute pas été sans effets dans l'économie du soupçon, tantôt facteur de désamorçage du soupçon, tantôt susceptible de nourrir un imaginaire d'extériorité. Si ce trait visible pouvait m'inscrire dans une figure d'innocuité ou de détachement par rapport aux enjeux relatifs à cette « crise », il pouvait tout autant renforcer les attentes et les projections sur ce que je venais faire et surtout, pour qui. Mon corps situé a donc pu lui aussi en partie façonner les conditions de réception de l'enquête et avec elles, les modalités de ce qu'il était possible d'entendre, de voir ou de taire⁵⁶. En réalité, toutes ces assignations projetées sur moi-même, et souvent entre les sujets de l'enquête s'avèrent très instables et s'ajustent au fil des interactions et des situations.

Dès lors, le soupçon prend des formes diverses qui en disent long sur les rapports de pouvoir, les blessures, les tentatives de maîtrise du récit et les jeux de repositionnements. Jamais véritablement socialement établies, de nouvelles formes et

⁵⁴ Nafti (2019).

⁵⁵ Hibou (2015, p. 330).

⁵⁶ Debos (2023).

relations de pouvoir se tissent dans l’incertitude et les silences tandis que les marqueurs d’une affiliation territoriale sont mis en scène, retravaillés et (re)mobilisés lors des rencontres.

Références

- African Manager. (2021, 12 novembre). *Kais Saied reçoit des représentants de la société civile à Agareb*. <https://africanmanager.com/kais-saied-recoit-des-representants-de-la-societe-civile-a-agareb/>
- Aldrin, P., Fournier, P., Geisser, V., & Mirman, Y. (Éds). (2022). *L’enquête en danger. Vers un nouveau régime de surveillance dans les sciences sociales*. Armand Colin.
- Belinga Ondoua, P. D. (2018). Politique de la suspicion et développement urbain au Cameroun. Le Programme participatif d’amélioration des bidonvilles (PPAB) dans la ville de Yaoundé. *Politique africaine*, (2), 53-74.
- Belinga Ondoua, P. D. (2023). Violence politique et construction de l’hégémonie au Cameroun. Le complotisme à l’aune des pratiques coercitives à Yaoundé. *Politique africaine*, 170(2), 85-104.
- Beneduce, R. (2012). Un imaginaire qui tue. Violence, pouvoir et sorcellerie en Afrique (Cameroun, Mali). Dans B. Martinelli, & J. Bouju (Éds), *Violence et sorcellerie en Afrique* (pp. 309-328). Karthala.
- Bouhlef, M. (2024, 18 janvier). Environmental mobilization amid Tunisia’s waste crisis. *Arab Reform Initiative*. <https://www.arab-reform.net/publication/environmental-mobilization-amid-tunisia-waste-crisis/>
- Bouhlef, M., & Furniss, J. (2023). Le président « propre » : métaphores politiques de déchets et de propreté. *Confluences Méditerranée*, 125(2), 169-182.
- Boumaza, M., & Campana, A. (2007). Enquêter en milieu « difficile ». *Revue française de science politique*, 57(1), 5-25.
- Bounouh, A. (2010). Nouvelles approches en matière de protection et de gestion du littoral en Tunisie. *Méditerranée*, (115), 45-53.
- Bourdieu, P. (2014). *Ce que parler veut dire : l’économie des échanges linguistiques*. Fayard. (Ouvrage original publié en 1982).
- Carchereux, A. (2023). Figures et parcours de rebelles dans les temps ordinaires des nuisances environnementales à Agareb. *La Lettre de l’IRMC*, (34), 30-34.
- C. B. Y. (2021, 9 novembre). *Tunisie : déploiement de l’armée à Agareb*. Kapitalis. <https://kapitalis.com/tunisie/2021/11/09/tunisie-deploiement-de-larmee-a-agareb>
- Collins, R. (2008). *Violence: A micro-sociological theory*. Princeton University Press.

- Crispino, I. (2023, 18 août). Les défenseurs de l'environnement en procès. *Inkyfada*. <https://inkyfada.com/fr/2023/08/18/defenseurs-environnement-proces-tunisie/>
- Dagher, H., & Husseini, A. (2021). L'acte psychanalytique face à l'expérience post-traumatique de l'explosion de Beyrouth. *Figures de la psychanalyse*, 41(1), 239-249.
- Das, V. (2020). *Textures of the ordinary: Doing anthropology after Wittgenstein*. Fordham University Press.
- Debos, M. (2023). Genre, sécurité et éthique. Vade-mecum pour l'enquête de terrain. *Critique internationale*, 100(3), 59-73.
- De Certeau, M. (1994). *La prise de parole et autres écrits politiques*. Éditions du Seuil.
- Deleuze, G. (1988). *Le pli. Leibniz et le Baroque*. Les Éditions de Minuit.
- Desrues, T., & Gobe, É. (2021). "We don't want to be governed like this anymore": Protest democracy as an expression of a crisis of governmentality in post-revolution Tunisia. *British Journal of Middle Eastern Studies*, 50(3), 648-665.
- Dobry, M. (2009). *Sociologie des crises politiques*. Presses de Sciences Po.
- Dozon, J.-P. (2021). *La vérité est ailleurs : complots et sorcellerie*. Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.
- Duclos, M. (2014). De la lutte pour vivre au combat politique : sur les traces des origines de la lutte des biffins. *Lien social et politiques*, (71), 89-102.
- Fautras, M. (2015). Injustices foncières, contestations et mobilisations collectives dans les espaces ruraux de Sidi Bouzid (Tunisie) : aux racines de la « révolution »? *Justice spatiale / Spatial Justice*, (7). <https://www.jssj.org/article/injustices-foncieres-contestations-et-mobilisations-collectives-dans-les-espaces-ruraux-de-sidi-bouzid-tunisie-aux-racines-de-la-revolution/>
- Ficklin, L., & Jones, B. (2009). Deciphering "voice" from "words": Interpreting translation practices in the field. *Graduate Journal of Social Science*, 6(3), 108-103.
- Geisser, V. (2022a). *Enquêter en contexte sécuritaire, la « paradoxale » liberté du chercheur : retour sur expérience tunisienne* [Communication]. Colloque international « Terrains et chercheurs sous surveillance », CHERPA-IREMAM-LAMES.
- Geisser, V. (2022b). Les tyrannies de l'intimité militante. Dans P. Aldrin, P. Fournier, & Y. Mirman (Éds), *L'enquête en danger. Vers un nouveau régime de surveillance dans les sciences sociales* (pp. 257-276). Armand Colin.
- Geisser, V. (2023). La Tunisie de Kaïs Saïed : héritage révolutionnaire et restauration autoritaire. *Diplomatie*, (118). <https://www.areion24.news/2023/01/16/la-tunisie-de-kais-saied-heritage-revolutionnaire-et-restauration-autoritaire/>

- Gobe, É. (2022). La Tunisie en 2020 : les mouvements de protestation au temps du Covid-19. *L'Année du Maghreb*, (26), 329-342.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Les Éditions de Minuit.
- Hibou, B. (2006). *La force de l'obéissance. Économie politique de la répression en Tunisie*. La Découverte.
- Hibou, B. (2011). *Anatomie politique de la domination*. La Découverte.
- Hibou, B. (2015). Le bassin minier de Gafsa en déshérence. Gouverner le mécontentement social en Tunisie. Dans I. Bono, B. Hibou, & H. Meddeb (Éds), *L'État d'injustice au Maghreb. Maroc et Tunisie* (pp. 301-377). Karthala.
- Hibou, B. (2021). Le terrain comme site cognitif. Une perspective wébérienne de l'articulation empirie et théorie. *Sociologie*, 12(4), 427-437.
- Hmed, C. (2016). « Le peuple veut la chute du régime ». Situations et issues révolutionnaires lors des occupations de la place de la Kasbah à Tunis (2011). *Actes de la recherche en sciences sociales*, 211(211-212), 72-91.
- Inghilleri, M. (2005). Mediating zones of uncertainty: Interpreter agency, the interpreting habitus and political asylum adjudication. *The Translator*, 11(1), 69-85.
- Jeangène Vilmer, J.-B. (2012). La cause juste. Pourquoi intervenir? Dans J.-B. Jeangène Vilmer (Éd.), *La guerre au nom de l'humanité. Tuer ou laisser mourir* (pp. 321-381). Presses universitaires de France.
- Lachenal, G., & Mbodj-Pouye, A. (2014). Restes du développement et traces de la modernité en Afrique. *Politique africaine*, 135(3), 5-21.
- Latté, S. (2012). La « force de l'événement » est-elle un artefact? *Revue française de science politique*, 62(3), 409-432.
- Leclercq, C., & Pagis, J. (2011). Les incidences biographiques de l'engagement. *Sociétés contemporaines*, 84(4), 5-23.
- Le Gall, L., Offerlé, M., & Ploux, F. (2012). *La politique sans en avoir l'air. Aspects de la politique informelle (XIX^e-XX^e siècle)*. Presses universitaires de Rennes.
- Lilian, M. (2015). Sociologie des engagements ou sociologie engagée? *SociologieS*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.5150>
- M. B. Z. (2021, 8 novembre). Sfax – Le ministère de l'Environnement annonce la reprise d'activité de la décharge d'Agareb. *Business News*. <https://businessnews.com.tn/2021/11/08/article-1183622/1183622/>
- Meddeb, H. (2012). *Courir ou mourir : course à el khobza et domination au quotidien dans la Tunisie de Ben Ali* [Thèse de doctorat inédite]. Institut d'études politiques de Paris, France.

- Moulin, M. (2022). *Du terrorisme écologique en Tunisie : les tensions socio-politiques au prisme des déchets*. L'Harmattan.
- Nafti, H. (2019). *De la révolution à la restauration : où va la Tunisie?* Riveneuve.
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. *Enquête*, 1(1), 71-109.
- Peoples Dispatch. (2021, 1^{er} décembre). *General strike planned against growing waste crisis in Sfax region in Tunisia*. <https://peoplesdispatch.org/2021/12/01/general-strike-planned-against-growing-waste-crisis-in-sfax-region-in-tunisia/>
- Perez, D. (2024). La République tunisienne de Kaïs Saïed, une restauration autoritaire au concret. Dans J.-V. Holeindre, & J. Fernandez (Éds), *Annuaire français de relations internationales* (pp. 301-316). Éditions Panthéon-Assas.
- Robert, D. (2023). Les réponses socio-territoriales aux mobilisations contre les nuisances industrielles dans la Tunisie post-2011. *La Lettre de l'IRMC*, (34), 42-47.
- Seurat, L. (2018). La gestion de la « crise des ordures » à Beyrouth durant l'été 2015 : quelle police des foules? *Critique internationale*, 79(2), 181-202.
- Simmel, G. (1996). *Secret et sociétés secrètes*. Circé.
- Wacquant, L. (2023). *Misère de l'ethnographie de la misère*. Raisons d'agir.

Alice Carchereux est doctorante à l'Université de Genève et Sciences Po Paris. Elle a réalisé deux recherches en terrain tunisien. La présente recherche est issue d'un terrain effectué au cours de son master à l'Université Paris 1 Sorbonne. Privilégiant les approches ethnographiques et la sociologie de la domination, elle travaille actuellement dans le cadre de sa thèse sur les transformations de l'État au Gabon et les politiques de salubrité en milieu urbain.

Pour joindre l'autrice :
 Alice.Carchereux@unige.ch

Complotistes et prostituées : comment enquêter sur des pratiques cachées et stigmatisées?

Camille Nèmeau¹, Chercheur en sociologie

France

Léa Guichard, Doctorante en sociologie

Université d'Aix-Marseille, France

Résumé

Cet article propose une réflexion méthodologique autour de deux enquêtes, l'une menée sur le complotisme et l'autre sur la prostitution juvénile. Ces deux objets figurent actuellement sur le devant de la scène médiatique et politique, et leur traitement contribue très largement à une stigmatisation des pratiques et croyances enquêtées. Dans ce contexte, le travail du sociologue se heurte à de nombreux obstacles tant dans la définition de l'objet que dans la légitimation de sa posture épistémologique, y compris au sein du monde académique. L'article est divisé en trois parties. Nous explorons d'abord les difficultés que fait naître le choix d'une approche compréhensive pour appréhender des objets stigmatisés, puis nous présentons les stratégies mises en place sur le terrain pour obtenir la confiance de nos enquêtés. Enfin, il sera question des modalités de sortie du terrain et des conséquences, morales et pratiques, de la publication des résultats de la recherche.

Mots clés

TERRAIN SENSIBLE, OBJETS TABOUS, DÉMARCHE COMPRÉHENSIVE, COMPLICITÉ, PROSTITUTION

Conspiracy theorists and prostitutes: how to investigate hidden and stigmatized practices?

Abstract:

This article offers a methodological reflection on two surveys: one on conspiracy theories and the other on juvenile prostitution. Both of these subjects are currently front and center in media and political debate, and the manner in which they are treated contributes significantly to the

¹ Pour des raisons explicitées dans le cadre de cet article, nous avons choisi de publier sur la question du complotisme en usant d'un pseudonyme. Les enquêtés sont toutefois informés de notre identité, de nos affiliations universitaires ainsi que des objectifs de notre travail.

stigmatization of the practices and beliefs under investigation. In this context, the sociologist's work runs into numerous obstacles, both in defining the subject and in legitimizing their epistemological stance, even within the academic world. The article is divided into three parts. We first explore the difficulties arising from the choice of a comprehensive approach to understanding stigmatized subjects, then we present the strategies implemented in the field to gain the trust of our research participants. Finally, we discuss the process of exiting the field and the moral and practical consequences of publishing the research results.

Keywords:

SENSITIVE FIELD, TABOO SUBJECTS, COMPREHENSIVE APPROACH, CONSPIRACY THEORY, PROSTITUTION

Introduction

« Et tu n'as pas peur de travailler sur un tel sujet? » Lorsque nous évoquons l'objet de nos recherches auprès de nos proches, amis, familles ou collègues, cette réaction est parmi les plus courantes. En effet, bien que différents, le complotisme et la prostitution sont considérés comme des phénomènes déviants qui produisent un ensemble de comportements « marginaux », voire « dangereux », tant sur le plan moral que sur les plans social et politique². Discredités dans l'espace public, objets de représentations et de stéréotypes multiples, ils génèrent bien des inquiétudes et mobilisent pleinement l'attention des pouvoirs publics³. Pourtant, l'intérêt pour ces thématiques est relativement récent.

Totalement absent du débat public en France avant les années 2000⁴, puis perçu comme une excentricité peu menaçante, le complotisme⁵ est devenu un objet d'inquiétude à mesure de la publication de sondages qui soulignaient la montée des adhésions complotistes, puis des affirmations le pointant comme le responsable de l'extrémisme politique, de la dépolitisation, de la montée de l'antisémitisme, et plus largement des comportements violents et terroristes⁶. Progressivement, ce sont aussi les

² Olivier de Sardan (2000).

³ Becker (1985).

⁴ Renard (2015).

⁵ Le complotisme est ici défini comme le processus par lequel des théories du complot deviennent pour les individus des « croyances fortes » (Boudon, 1995), c'est-à-dire des croyances solidement ancrées, qui structurent tant les perceptions du monde que les comportements et engagent à ce titre une radicalisation cognitive et comportementale. Cette croyance peut prendre des formes diverses : elle peut être « localisée », c'est-à-dire portant uniquement sur un événement spécifique, « systémique », c'est-à-dire portant sur plusieurs événements différents liés entre eux par l'action d'un même complot, ou enfin « surnaturelle », c'est-à-dire imputant la survenue de chaque événement à un complot fomenté par des entités ou des individus disposant de facultés extrahumaines (Némeau, 2024).

⁶ Castanho et al. (2017); Taguieff (2005).

représentations des croyants aux théories du complot qui ont évolué : d'individus un peu farfelus, excentriques, naïfs ou bêtes, ils sont désormais perçus comme des individus dangereux, violents, instables psychologiquement, qui menacent les fondements de nos démocraties et, ce faisant, inspirent des discours politico-médiatiques empreints de dégoût, de peur ou de condescendance.

Le phénomène des jeunes⁷ en situation de prostitution a quant à lui longtemps été passé sous silence. Néanmoins, depuis les années 2010, on assiste à une couverture médiatique de plus en plus importante, notamment depuis ce que les médias ont nommé « l'effet Zahia ». Plusieurs stars du football français ont eu des relations tarifées avec une mineure, Zahia, peu de temps avant la coupe de monde de 2010. Glamourisée par les médias, elle a acquis une certaine reconnaissance sociale et un capital économique, son parcours incarnant une forme d'ascension sociale rendue possible grâce à la sexualité tarifée. Le « scandale social »⁸ de la prostitution s'accompagne alors d'une « panique morale » liée à la perception de la sexualité des jeunes, *via* le prisme des adultes et de leurs craintes, sous l'angle de l'hypersexualisation, du risque et du danger⁹. Cette affaire a ainsi complexifié les représentations associées à la prostitution juvénile, dont les formes sont multiples, tant du point de vue des origines sociales et des statuts que des motivations ayant conduit à son exercice.

Si la sensibilité de nos objets d'étude se comprend donc à l'aune du contexte sociopolitique dans lequel ils sont saisis, elle est aussi le corolaire des choix théoriques et méthodologiques qui ont été les nôtres afin de les analyser. Nous avons en effet choisi de les traiter sous l'angle compréhensif et en usant d'outils qualitatifs. Cette démarche est commune à nos deux enquêtes, l'une entamée en septembre 2021 sur le complotisme et l'autre, en janvier 2024 sur la prostitution juvénile, que nous désignons également sous le terme de *sexualité négociée*¹⁰. Or une telle approche recèle en elle-même son lot

⁷ Les enquêtées étant en grande majorité des filles, il a été décidé d'utiliser le féminin dans cet article. Leurs parcours prostitutionnels débutent entre 14 et 19 ans. Si le cœur du sujet est la pratique de la prostitution des mineures, certaines enquêtées sont majeures et ont des parcours très similaires aux mineures. Ainsi, à l'image des travaux en sociologie de la jeunesse qui préfèrent « l'âge social » à l'âge civil, les termes *jeunes* et de *juvénile* seront utilisés dans cet article pour englober l'ensemble des enquêtées.

⁸ Mathieu (2002, p. 58).

⁹ Amsellem-Mainguy et Vuattoux (2019).

¹⁰ La prostitution fait ici référence à des échanges relationnels intimes exigeant une contrepartie, qu'elle soit monétaire, affective, matérielle ou de l'ordre du service. La prostitution s'accorde au pluriel, avec des pratiques diversifiées qui s'inscrivent dans un continuum d'« échanges économico-sexuels » (Tabet, 2014). De manière plus ou moins visible, plus ou moins assumée, la sexualité est négociée et « ne se vit plus comme une relation libre et pleinement consentie, mais devient un service rendu » (Baudry & Collet, 2022). Dans le cadre de cette recherche, la prostitution est pensée à travers le prisme d'une approche processuelle, où les pratiques et les

de risques. Ce sont précisément ces risques qui seront l'objet de la première partie de l'article. Nous y présenterons les conséquences du développement d'une approche compréhensive et du maniement d'outils qualitatifs sur des objets stigmatisés, et ce, dans un contexte de délégitimation des sciences humaines, et particulièrement de la sociologie. Dans une seconde partie, nous expliquerons les raisons pour lesquelles nous avons privilégié la posture dite du « cynisme méthodologique » pour entrer et se positionner sur nos deux terrains d'enquête. Enfin, nous évoquerons dans une troisième partie les difficultés qui ont été les nôtres pour gérer la sortie de nos terrains, et la publication de nos résultats.

Caractériser la sensibilité d'un objet : quand la sensibilité contextuelle se mêle à une sensibilité épistémologique

La sensibilité de nos deux objets se révèle à l'aune d'un processus de stigmatisation et d'instrumentalisation politique somme toute récent, qui peut faire craindre au chercheur de rencontrer des difficultés pour s'en saisir. Dans le cadre de nos deux recherches, cette sensibilité contextuelle se couple aussi à une sensibilité épistémologique. Comprendre ces phénomènes, leur caractère protéiforme et surtout les processus conduisant des personnes à s'y livrer nécessite en effet d'adopter une approche compréhensive qui expose à des risques spécifiques.

Être « compréhensif » sur des objets « antipathiques » : un choix épistémologique à argumenter et à assumer

La conception de nos deux recherches et les choix théoriques et méthodologiques qui en découlent partent d'un même constat : la très grande majorité des enquêtes menées sur la prostitution et sur le complotisme sont produites à partir d'approches causalistes qui manient essentiellement des outils quantitatifs. Concernant le complotisme, il s'agit par exemple de soumettre de courtes listes d'items ad hoc perçus (par les chercheurs) comme des énoncés complotistes populaires (vaccins, 11 septembre, mort de Kennedy ou de Lady Diana, premiers pas sur la Lune, etc.) afin de dresser des listes de variables sociodémographiques favorables à de telles croyances. Outre le risque de voir des résultats faussés par le biais d'acquiescement – soit la tendance à approuver spontanément les énoncés proposés –, dont les effets sur les estimations du nombre de « croyants complotistes » ont été démontrés par Allcott et Gentzkow¹¹, l'interprétation

relations des individus dessinent plusieurs « parcours prostitutionnels » (Guichard, 2025), illustrant les processus, les moments, les relations et les expériences prostitutionnelles dans le temps.

¹¹ Allcott et Gentzkow (2017).

des résultats de tels questionnaires appelle nombre de questions¹² et permet de comprendre les contradictions entre les résultats produits d'une enquête à l'autre¹³.

Concernant la prostitution juvénile, l'étude des procédures judiciaires permet de prendre conscience de l'ampleur du phénomène : le nombre de procédures ouvertes pour proxénétisme et recours à la prostitution de jeunes mineures a augmenté de 68 % entre 2016 et 2020¹⁴, et les affaires de proxénétisme sur mineures représentent 16 % de l'ensemble des procédures ouvertes pour proxénétisme. Cependant, il est très difficile de quantifier le phénomène, ce qui peut s'expliquer par ses caractéristiques propres. Le caractère illégal de la prostitution des mineures engendre en effet une dissimulation de l'activité et une forte mobilité des acteurs¹⁵. À l'illégalité de l'activité s'ajoutent le caractère intime, tabou et son fort risque d'étiquetage¹⁶. Difficile à conscientiser et à nommer par les jeunes elles-mêmes, le repérage par les intervenants sociaux est délicat, tout comme pour les scientifiques. S'il ne s'agit que d'estimations, plusieurs associations documentent le phénomène¹⁷ tout comme plusieurs enquêtes qualitatives. Toutefois, ces dernières se basent sur des matériaux qui sont loin d'être neutres : l'étude de dossiers judiciaires¹⁸, de dossiers administratifs de l'aide sociale à l'enfance¹⁹ et des entretiens avec des professionnels de terrain²⁰. La prétendue objectivité des dossiers administratifs, tout comme le point de vue des acteurs de terrain, néglige l'aspect émotionnel et la subjectivité des jeunes qui sont les premières concernées. De plus, les enquêtes ne concernent que des jeunes avec un parcours institutionnel cumulant davantage de vulnérabilités économiques et sociales. Sans prise en compte d'un panel plus diversifié en termes de caractéristiques socioéconomiques, le risque est alors de créer un rapport de causalité entre précarité et prostitution.

La majorité des recherches réalisées sur nos objets ont donc en commun de délaisser leurs dimensions subjectives, en restant éloignées des protagonistes qu'elles

¹² Par exemple, il n'est pas aisé d'interpréter la catégorie « ne sait pas » utilisée dans ces questionnaires pour juger de l'adhésion à un énoncé « complotiste », catégorie qui représente pourtant une part importante des répondants (entre 20 et 30 %) : doit-on lire cette modalité de réponse comme le signe que l'individu ne connaît pas l'énoncé, qu'il est sensible, qu'il doute, est sceptique, s'interroge ?

¹³ Butter et Knight (2015).

¹⁴ Pohn et al. (2022).

¹⁵ Joseph et al. (2011).

¹⁶ Becker (1985).

¹⁷ Melon et Poulet (2018); Pohn et al. (2022).

¹⁸ Lavaud-Legendre et al. (2021).

¹⁹ Scott (2021).

²⁰ Desquesnes et Proia-Lelouey (2024).

étudient²¹. On peut y lire une difficulté récurrente sur les objets « tabous » ou considérés comme « répugnants ». Comme le notent Gaxie²² et Nikolski²³, les approches compréhensives et les outils méthodologiques qualitatifs ont bien du mal à séduire les chercheurs dès lors que l'objet est considéré comme « antipathique », comme si sa propre distance avec les valeurs ou le système de références politiques des enquêtés contraignait la possibilité de toute empathie, et donc de toute démarche compréhensive. Ne pas rire, ne pas critiquer, ne pas détester, ne pas pathologiser, ne pas victimiser seraient autant de postures ardues à tenir sur des objets qui nous révulsent et bafouent nos valeurs personnelles.

Quelles que soient les raisons du renoncement à la mise en œuvre d'approches qualitatives, force est de constater qu'il génère de nombreuses zones d'ombre sur nos thématiques. C'est de ce constat qu'est né notre choix de nous inscrire dans le paradigme interprétatif de la recherche qualitative en considérant qu'un phénomène social ne peut être étudié sans tenir compte du sens que les individus donnent à leurs actions. À contrario de la majorité des études sur ces sujets, nos objectifs n'étaient ni de quantifier le nombre de pratiquants ou de croyants ni d'isoler des variables susceptibles d'expliquer, voire de prédire les adhésions complotistes ou les pratiques prostitutionnelles, mais de comprendre – au sens wébérien – les différentes expériences qui, progressivement, conduisent à ce type de pratiques ou de croyances.

Or ces objectifs ont des implications concrètes sur les manières de travailler l'objet, puisqu'ils n'exposent pas aux mêmes risques. L'objet étudié est le même, mais la posture adoptée fait naître des sensibilités et des difficultés de différentes natures. Ce choix d'une approche compréhensive et qualitative nous prive par exemple d'une anticipation sereine des potentielles difficultés méthodologiques. Le caractère relativement inédit de notre positionnement va aussi de pair avec un manque de points d'appui dans la littérature pour élaborer des stratégies d'enquête permettant de pousser les portes de terrains qui restent spécifiques, et de s'y positionner. Celles élaborées au début de nos recherches n'ont ainsi pas résisté longtemps à la réalité du terrain et ont obligé à de nombreux ajustements à mesure que nous prenions conscience de la distance entre les stéréotypes ambiants – y compris les nôtres – et l'univers moral de nos enquêtés.

²¹ Plusieurs recherches ont cependant pris en compte ces subjectivités. Trois enquêtes ont été menées directement auprès des jeunes en situation de prostitution (Baudry & Collet, 2022; Frithmann & Gavens, 2022; Pohn et al., 2022) et trois enquêtes ont également déjà mobilisé des méthodes qualitatives sur la question du complotisme : France et Motta, sociologues français, dans le cadre d'un travail sur l'association ReOpen911 (2017); Franks et ses collègues, psychologues britanniques, qui se sont intéressés au contenu des croyances complotistes (2017), et Harambam, anthropologue néerlandais, qui a réalisé des enquêtes ethnographiques dans les milieux complotistes (2020).

²² Gaxie (2006).

²³ Nikolski (2011).

Quand « comprendre » devient « excuser » ou « cautionner »

Le choix d'une approche compréhensive se heurte aussi aux controverses qui entourent notre discipline dès lors qu'elle s'intéresse à des objets stigmatisés qui, en sus, figurent régulièrement en haut des agendas politiques et médiatiques. La prise de position virulente de Manuel Valls en 2016, alors premier ministre lors des attentats terroristes, a ouvert une fenêtre d'opportunités pour fustiger la légitimité de la sociologie. Dix ans plus tard, et malgré les plaidoyers de plusieurs sociologues et notamment celui de Lahire²⁴, cette fenêtre a bien du mal à se refermer. Les accusations de 2016 qui voyaient dans la sociologie un moyen de justifier et d'excuser des comportements immoraux et/ou illégaux, voire infâmes, restent bel et bien d'actualité et ont même pénétré les milieux académiques. Sur la question du complotisme, les approches visant à comprendre les croyances et à en restituer la rationalité sont régulièrement accusées de nourrir ce que Dieguez et Delouée, coordinateurs de la recherche ANR CONSPIRACY, ont nommé le « tournant innocentiste du complotisme »²⁵ en visant directement les sciences sociales. Plus encore, on retrouve parfois l'idée selon laquelle la sociologie et le complotisme seraient les deux faces d'une même pièce. C'est la position défendue par Taguieff, considéré comme l'un des spécialistes du complotisme en France, qui a déclaré sur France Culture en 2010 que la sociologie de Bourdieu est « une traduction plus ou moins jargonante, en tout cas académique, d'une certaine théorie du complot »²⁶.

On retrouve le même processus concernant la sexualité négociée. Après plus de 20 ans de travail et de publications sur ce sujet, Mathieu, défenseur d'une approche compréhensive de la prostitution, publie *Testament pornographe : bilan réflexif sur la production et la réception d'une sociologie de la prostitution*, où il confie vouloir abandonner ce domaine de recherche, désabusé par la « réception extra-académique » de ses travaux, notamment par les pouvoirs publics et le milieu militant²⁷. Sollicité au gré des actualités politiques et des clivages entre règlementaristes et abolitionnistes, Mathieu n'a jamais échappé au soupçon de parti pris et d'absence de neutralité scientifique.

Nous ne reviendrons pas sur les différents argumentaires proposés par Lahire pour défendre notre discipline et en rappeler les principes fondateurs, ou ceux de Maler et Champagne²⁸ et de Giry²⁹ concernant le complotisme. Précisons tout de même que les approches compréhensives sont certainement de celles qui prémunissent justement des « interprétations misérabilistes » qui serviraient une « culture de l'excuse ». Comme le souligne Zawadzki³⁰, elles échappent « au nécessitarisme de la relation causale » en

²⁴ Lahire (2016).

²⁵ Delouée et Dieguez (2021, p. 296).

²⁶ Maler et Champagne (2012, p. 169).

²⁷ Mathieu (2022).

²⁸ Maler et Champagne (2012).

²⁹ Giry (2022).

³⁰ Zawadzki (2002).

préservant « la possibilité du jugement »³¹. Reconstruire les univers de sens et s'intéresser à la rationalité cognitive des individus nécessitent de considérer qu'il existe une intention, qu'ils ne sont pas pris dans des contextes qui contraignent à un type d'action. À ce titre, ces approches facilitent le travail sur les objets « tabous » ou « détestables » puisqu'elles laissent une marge de liberté aux individus et des possibilités de bifurcation. La difficulté provient davantage de son pendant méthodologique; postuler qu'il existe une intention impose de considérer que les individus ne sont pas insensés ou irrationnels, qu'il existe une cohérence dans la mise en œuvre de leurs pratiques même si celles-ci nous heurtent, nous choquent, nous paraissent indéfendables et qu'il serait évidemment plus confortable de s'en détourner pour les laisser aux mains de la psychopathologie. Reste que s'intéresser à de telles thématiques sous l'angle compréhensif dans le contexte actuel expose le chercheur à un risque de stigmatisation au sein de la communauté scientifique, avec des choix de conceptualisation qui sont susceptibles de nourrir les controverses politiques et scientifiques.

Entrer et se positionner sur des terrains sensibles : le choix du cynisme méthodologique plutôt que de l'observation incognito

Lorsque les sujets sont cadrés, le positionnement théorique acté et étayé, et les hypothèses posées, alors intervient la question des modalités de la collecte des données. Cette étape nécessite toujours une attention particulière du chercheur, et ce, indépendamment de la sensibilité de son objet, car il reste rare de pouvoir transposer uniformément les protocoles de recherche classiques aux spécificités des thématiques étudiées. Dans le cas des sujets sensibles, cette adaptabilité doit composer d'une part avec des terrains secrets et fermés aux profanes, dont la méfiance est un étendard, et d'autre part avec le recueil d'une parole dont les conséquences ne sont pas anodines pour les individus. Comment donc recueillir les discours et l'intimité d'individus marginalisés alors que le statut de chercheurs peut jouer en notre défaveur en générant méfiance et rapports de domination?

L'observation incognito : facilité ou leurre méthodologique?

La première possibilité pour contourner ces difficultés est le choix d'une observation incognito³². Intégrer les milieux complotistes en se faisant soi-même passer pour un croyant, ou approcher par des moyens détournés (notamment via le web) les réseaux de prostitution, sans rien dire de notre statut de chercheur, aurait eu l'avantage d'accéder plus facilement au terrain, de faire taire les soupçons et de nous assurer que les propos ne soient pas bridés par la crainte du jugement moral.

Pourtant, nous y avons renoncé. Le choix de l'observation incognito aurait évidemment posé des dilemmes éthiques, voire juridiques, puisqu'il fait fi des procédures de « consentement éclairé » qui gouvernent les codes d'éthique et de

³¹ Zawadzki (2002, p. 576).

³² Dargère (2012).

déontologie. Mais enfreindre ces procédures aurait pu se justifier à bien des égards : par le souci de faisabilité de la recherche, par celui de protéger les enquêtés afin de ne leur faire courir aucun risque (ce qui est au fondement de ces codes de déontologie) ou encore par la volonté de ne pas nous mettre nous-mêmes en danger en minorant les rapports de domination et la méfiance – voire la colère – que l’entrée d’un universitaire sur des lieux qui condamnent les autorités scientifiques pourrait générer. Malgré cet ensemble de « bonnes raisons », le choix de l’incognito nous est apparu intenable à la fois sur le plan éthique et sur le plan méthodologique. Il a été pour nous impensable de faire entrer des individus dans un dispositif de recherche dont ils ignorent tout, d’utiliser leurs paroles et leur intimité à des fins de connaissance sans jamais qu’ils en aient conscience³³. De plus, ce choix de l’incognito ne pouvait pas seulement se résumer à taire notre statut de chercheur. Il nécessitait d’aller plus loin, en inventant une autre identité. Sur la question du complotisme, dès nos premières incursions sur le terrain, nous avons rapidement compris que notre identité était scrutée et soumise à des tests. Notre nom était systématiquement passé dans la moulinette des recherches « google » où notre statut de chercheur figure en tête des premiers résultats. Être incognito nécessitait donc l’usage d’un faux nom dont les enquêtés pouvaient vérifier l’existence sur le web. Or taire son statut de chercheur et s’inventer une nouvelle identité sont des paliers de dissimulation peu comparables et que nous nous sommes refusé à franchir.

La question de l’identité de la chercheuse s’est également posée dans l’enquête sur la sexualité négociée des jeunes. Les activités examinées relèvent, pour certaines, d’activités criminelles et comportent un certain niveau de risques et de dangers. Enquêter sur un tel sujet suppose de se rendre sur les territoires qui sont des « terreaux » d’activités illicites et criminelles, où se déroulent des transactions prostitutionnelles³⁴. Ces risques pour la chercheuse ont provoqué une « panique sécuritaire » à l’égard de cette recherche. Le CNRS et la CNIL (Commission nationale de l’informatique et des libertés) ont exigé la mise en place de plusieurs mesures de précaution : suppression du nom de famille du formulaire de consentement et de la notice d’information, utilisation d’un téléphone professionnel. Il a également été question d’emprunter un pseudonyme auprès des jeunes, ce que nous avons refusé catégoriquement. Alors qu’ils se livraient au difficile exercice du récit biographique et intime, nous nous devions de leur partager au moins notre prénom. L’objectif était de faire preuve du plus de transparence possible en faisant connaître notre statut de chercheuse en sociologie, notre ville de résidence, notre prénom³⁵ ainsi que notre démarche scientifique.

³³ Genard et Roca i Escoda (2019).

³⁴ Kaiser (2011).

³⁵ La dissimulation du nom de famille était une mesure de prévention qui avait pour objectif de rendre plus difficile notre identification par d’éventuels enquêtés ou relations des enquêtés qui auraient pu être impliqués dans des réseaux de proxénétisme et qui auraient pu avoir des intentions malveillantes (menaces, rendez-vous dangereux).

De manière pragmatique, ce renoncement à l'observation incognito fut d'autant plus aisé à faire lorsque nous avons constaté que la dissimulation de notre identité était contreproductive. Sur le terrain complotiste, bien loin des angoisses initiales, notre statut de chercheur en sociologie s'est finalement révélé être un avantage méthodologique de taille. Nous devons cet avantage à la crise sanitaire liée au Covid-19 qui a contribué à la prise de parole de nombreux « intellectuels », médecins, enseignants, et parfois aussi chercheurs, venus soutenir publiquement les argumentaires complotistes. La figure du chercheur ou de l'« intellectuel » n'était donc pas *de facto* associée à la figure de l'ennemi. Le rapport de domination que nous redoutions de générer par la divulgation de notre statut de chercheur n'a pas non plus trouvé de quoi se nourrir au regard de la conviction de nos enquêtés, exprimée à de multiples reprises, d'être eux-mêmes des « chercheurs de vérité ». Concernant la prostitution juvénile, la posture de chercheuse a été bénéfique à double titre : elle est d'abord valorisée par les professionnels de terrain (aussi bien au sein des associations que des structures de la protection de l'enfance), notamment en opposition au traitement journalistique qui peut être fait de ce sujet, souvent traité par le prisme de la « panique morale » ou encore du « scandale social ». De plus, affirmer sans ambiguïté son identité de chercheuse se révèle rassurant auprès de jeunes qui redoutent de tomber sur un proxénète ou un officier de police/gendarmerie.

Une posture d'équilibriste : « le cynisme méthodologique »

Cela étant, l'entrée sur le terrain n'a pas été un long fleuve tranquille, et si le caractère sensible de nos objets n'a pas contraint à la dissimulation de notre statut de chercheurs, il a tout de même nécessité de mettre en œuvre ce qu'Olivier de Sardan a nommé « le cynisme méthodologique »³⁶. Particulièrement adaptée à l'étude des pratiques perçues comme immorales ou irrationnelles, cette posture consiste à suspendre ses jugements moraux et à envisager les comportements étudiés sans idéalisation ni diabolisation, sans naïveté, condescendance ou mépris, et toujours avec empathie, même quand ils s'opposent à nos propres valeurs, nous semblent choquants et heurtent notre sensibilité. Une telle posture a l'avantage de faciliter la création de liens de confiance. Exprimer des opinions qui s'opposent aux normes n'est pas chose aisée, le biais de désirabilité qui intervient dans les relations entre enquêtés et chercheurs redoublant cette difficulté. En veillant à ne jamais projeter ses propres normes, en suspendant son jugement, le chercheur parvient plus facilement à accéder aux pratiques honteuses et déviantes. Notre souci a donc toujours été celui de nous rendre sympathiques et d'exprimer clairement, et à plusieurs reprises, notre capacité et tout entendre sans jugement.

Mais le cynisme méthodologique a aussi un coût. Concernant le complotisme, cela signifie être exposé à des propos qui constituent des délits (des discours homophobes

³⁶ Olivier de Sardan (2000, p. 428).

et/ou antisémites) ou qui apparaissent absurdes (par exemple, les affirmations selon lesquelles le cœur de la terre est peuplé de géants et de licornes) sans les contredire et en s'efforçant de les prendre au sérieux. Nous avons souvent dû nous soumettre à une « forme d'ascèse axiologique »³⁷, c'est-à-dire neutraliser nos volontés spontanées de contre-argumenter ou d'exprimer notre mécontentement, voire notre révolte face aux discours de nos enquêtés, en nous efforçant de nous comporter comme nous supposions qu'ils l'attendaient. Cela implique ainsi une neutralité stratégique, une forme d'opacité, au moins partielle, tant sur les objectifs de la recherche que sur le positionnement du chercheur³⁸. Il faut passer sous silence certaines informations, parfois simuler l'accord par l'absence de contradictions, se contenter de présentations simplifiées, voire évasives de la recherche, jouer sur le flou quant à ses opinions personnelles; en somme il faut faire de l'ambiguïté un élément central de la communication avec les enquêtés³⁹. Par exemple, nous n'avons jamais dit frontalement que nous travaillons sur les croyances complotistes puisque l'appellation *complotiste* est objet de stigmates. L'enquête a toujours été présentée de sorte que les enquêtés puissent y trouver des éléments de valorisation. Nous indiquions nous intéresser à la manière avec laquelle certains individus parviennent à se détourner des croyances « *mainstream* ». Mais maintenir une certaine neutralité signifie aussi accepter que ce cynisme méthodologique puisse faire naître chez les enquêtés le sentiment que nous partageons leurs croyances quand bien même nous n'avons jamais accepté de nous positionner dans la catégorie dite des « éveillés » ou des « endormis » comme nous étions régulièrement invités à le faire. À la manière d'Avanza⁴⁰, nous avons fait le choix ne pas les détromper, mais sans non plus leur donner le moindre gage d'une possible adhésion.

Il en est de même pour la sexualité négociée : nous oscillions entre « travail du sexe », « prostitution », « violence », « exploitation sexuelle », en fonction des professionnels, mais aussi en fonction des jeunes que nous rencontrions. Les jeunes filles auraient pu se sentir insultées, et la première conséquence aurait été le refus de participation à l'enquête. Ne pas nommer l'objet de recherche de manière frontale, et opter pour des formulations telles que « les pratiques sexuelles et amoureuses adolescentes » ou encore « les conduites à risques », ne signifiait pas pour autant le dissimuler aux enquêtées et les tromper sur nos intentions. Nous prenions le soin d'inclure les pratiques prostitutionnelles dans un ensemble de comportements à risques et de violences sexistes et sexuelles, en omettant volontairement de prononcer le mot « prostitution », et en laissant les jeunes le nommer en premier. Ce choix relève d'un double enjeu stratégique : éviter la stigmatisation, mais aussi maintenir l'ambiguïté sur

³⁷ Cefaï et Amiraux (2002); Massicard (2002).

³⁸ Genard et Roca i Escoda (2010); Massicard (2002); Vannetzel (2010).

³⁹ Cefaï et Amiraux (2002).

⁴⁰ Avanza (2008).

le positionnement idéologique du chercheur au regard de la prostitution. Considérer la prostitution comme une « violence » ou un « travail » relèvent de deux visions concurrentes de la prostitution⁴¹, l'une abolitionniste et l'autre règlementariste. Nous avons pu faire l'objet d'un accueil mitigé en fonction de la perception de notre positionnement par les enquêtées⁴².

Maitriser les codes culturels du terrain de recherche

Pour que cette posture du « cynisme méthodologique » soit pertinente, la maîtrise des codes culturels propres au terrain enquêté est incontournable. C'est aussi la spécificité des objets sensibles qui sont investis à partir de techniques qualitatives. Contrairement à l'administration d'un questionnaire, par exemple, ces outils méthodologiques supposent une acculturation à des repères culturels, à des codes linguistiques, à des manières de raisonner, mais aussi à des positionnements normatifs ou des valeurs morales qui peuvent être éloignés ou opposés à ceux du chercheur⁴³. Il convient donc d'être prudent, notamment lors des premiers contacts avec les enquêtés, afin d'éviter un « choc culturel » qui pourrait être dommageable à réalisation de la recherche⁴⁴.

Dans les premiers temps de l'enquête, la confrontation à ces mondes sociaux étrangers génère une incertitude inconfortable pour le chercheur et une grande prudence dans les informations données. Mais à mesure que la connaissance progresse, de nouvelles stratégies peuvent être élaborées avec davantage de sérénité, comme celle d'avouer son ignorance et son extériorité au fonctionnement du milieu étudié. En effet, concernant les sexualités négociées, nous avons progressivement acquis des clés de compréhension sur notre objet de recherche, et nous avons appris à distinguer la part de réel et la part fantasmée des risques que comportait notre travail d'enquête⁴⁵. Par exemple, nous avons progressivement compris que les jeunes pouvaient exercer leur activité sans proxénète, ou sinon dans le cadre d'un microréseau composé de quelques jeunes hommes, parfois considérés comme leurs petits amis, ce qui était bien loin des représentations communes autour des gros réseaux mafieux. Sans connaissance et maîtrise de ces codes, nous risquons de créer un décalage entre le vécu des enquêtées et notre recherche.

Sur le terrain du complotisme, face aux questions concernant notre statut vaccinal, nous avons pu cesser de louvoyer et être transparent en confiant notre vaccination contre le Covid-19 à partir du moment où nous avons appris que plusieurs membres du groupe étaient eux-mêmes vaccinés. Les croyances s'étant parfois développées après la séquence du Covid-19, cette confiance ne mettait pas en danger notre présence sur le

⁴¹ Simonin (2017).

⁴² Bizeul (1999).

⁴³ Cefaï et Amiraux (2002).

⁴⁴ Bizeul (2012).

⁴⁵ Lepoutre (2001).

terrain et a été perçue comme le gage de notre honnêteté. Nous avons également progressivement compris que les groupes complotistes étaient conçus comme des lieux d'apprentissage des argumentaires, ce qui nous a permis de faire part de notre peu de connaissances sur la structure narrative de certaines théories du complot sans redouter que cela soit source de méfiance. Sur l'essentiel des questions liées aux contenus de ces théories, nous avons ainsi pu confier ne pas avoir de réponses à partager. Ce fut par exemple le cas lorsque nous avons été interrogé sur les modalités de construction des pyramides égyptiennes, sur la composition de l'arbre généalogique d'Emmanuel Macron ou encore sur l'existence d'un numéro de SIRET⁴⁶ propre à l'État français et ses implications administratives financières.

Plus la connaissance du terrain s'affine, plus il devient aisé de trouver un positionnement sur le terrain qui soit à la fois scientifiquement pertinent et moralement tenable. L'enjeu est ici de s'écarter d'un double risque; celui de refuser de poser les questions les plus sensibles, ce qui peut considérablement limiter les données collectées (voire remettre en question les résultats produits), et celui de heurter les enquêtés en posant des questions susceptibles de les braquer (et, dans les situations extrêmes, conduire à une fermeture du terrain)⁴⁷.

Une confiance qui n'est jamais acquise

Même lorsque les codes culturels du milieu semblent maîtrisés, la construction d'un lien de confiance avec les enquêtés est toujours fragile et son maintien nécessite une vigilance constante. Sur le terrain du complotisme, les doutes émis par l'un des membres du groupe peuvent rapidement entraîner des soupçons qui avaient pourtant été écartés au moment des premiers échanges. Par exemple, nous avons commis l'erreur de considérer que la confiance avait été acquise avec l'un des membres du groupe que nous avions rencontré à plusieurs reprises. À notre troisième rencontre, nous nous sommes donc permis des questions plus personnelles et intimes sur son parcours, ce qui a immédiatement déclenché la méfiance de notre enquêté et son souhait, non négociable, de mettre un terme à notre rencontre. Sur le terrain de la prostitution, ce n'est pas tant la réputation de la chercheuse qui peut faire obstacle, mais l'incompréhension de son statut et la méfiance que cela peut générer. Un chercheur peut être associé à un intervenant social extérieur, à un journaliste, voire à un éducateur de la protection de l'enfance ou de la PJJ. Le chercheur est alors d'emblée catalogué comme un adulte ayant le pouvoir de divulguer leurs secrets, ce à quoi de nombreuses jeunes rencontrées ont été confrontées. Cela peut expliquer les diverses ruptures de lien qui se sont produites avec les enquêtées. Malgré une relation qui paraissait établie avec une jeune fille, celle-ci n'a

⁴⁶ SIRET est l'acronyme de « Système d'identification du répertoire des établissements ». Ce numéro permet d'identifier aux administrateurs et organismes publics chaque établissement français.

⁴⁷ Bolter (2016).

donné aucune suite à notre demande de transmission d'un document complémentaire⁴⁸. Comme le relève Nikolski, sur ces terrains sensibles, maintenir le lien de confiance passe par une certaine retenue. Ce n'est que la connaissance du terrain, forcément progressive, qui nous permet d'en mesurer le bon dosage⁴⁹.

Sortir du terrain et publier : ambivalences et risques des approches compréhensives sur des objets sensibles

La posture de « cynisme méthodologique » s'est donc révélée payante sur nos deux terrains de recherche, tant pour en ouvrir les portes que pour y trouver notre place. En revanche, nous avons minimisé ou, du moins, peu anticipé ses effets à la sortie du terrain, et particulièrement au moment de la diffusion des résultats. C'est ici l'ambivalence de cette posture : si elle aide à trouver le « juste » positionnement auprès des enquêtés et garantit un déroulement relativement apaisé de la recherche, elle a aussi des conséquences émotionnelles, morales et même psychologiques au moment de quitter le terrain. De telles difficultés restent mésestimées dans la culture scientifique et peu discutées⁵⁰. La souffrance du chercheur reste en effet un sujet tabou, comme si les impératifs de connaissance constituaient un rempart efficace face aux attermoissements émotionnels, ou qu'elle serait le pendant inévitable des approches compréhensives. Conscient des implications d'un tel choix, le chercheur serait supposément capable de les assumer en secret. La sensibilité de nos objets se construit donc aussi dans la gestion problématique de ces sorties du terrain et des traces qu'elles laissent, parfois durablement, dans nos expériences professionnelles mais aussi personnelles⁵¹. Les difficultés que nous avons rencontrées sont de nature différente, car directement liées à la spécificité de nos objets, mais elles se rejoignent dans leurs effets.

Sortir du terrain et se confronter au matériel : récits violents et ambivalences des sentiments

Sur le terrain de la prostitution, la sensibilité du terrain se manifeste à travers l'empathie que nous avons pu ressentir face aux enquêtées – dont beaucoup sont en situation de vulnérabilité, d'emprise – et à leurs récits détaillés de violences passées ou actuelles. Cela rejoint l'idée de traumatismes secondaires pour le chercheur : le fait de parler de longs moments avec les individus d'expériences difficiles et de souffrances personnelles ne peut pas laisser le chercheur insensible⁵². Ces traumatismes secondaires ne sont pas uniquement liés aux propos des enquêtées, mais également à la situation d'entretien elle-

⁴⁸ L'entretien biographique comprend une partie sur l'étude des réseaux de sociabilités. Dans ce cadre, des données sont demandées et renseignées dans un tableau. L'entretien s'est terminé avant que nous ayons eu le temps de compléter ce tableau ensemble. Elle devait donc nous l'envoyer par mail.

⁴⁹ Nikolski (2011).

⁵⁰ Dickson-Swift et al. (2009).

⁵¹ Massicard (2002).

⁵² Dickson-Swift et al. (2008).

même. Quand une jeune femme arrive en pyjama, droguée et au bord des larmes, ou qu'une autre s'installe en face de nous avec son nourrisson dans les bras, les entretiens sont très inconfortables, difficiles, voire impossibles à mener. Nous ressentions un profond malaise à conduire l'entretien, avec le vocabulaire injurieux employé par l'une d'elles et les situations très violentes qu'elle évoquait devant son enfant. Ainsi, l'entretien a été écourté et réalisé en plusieurs fois. Lors du deuxième entretien au sein de la structure d'accueil, l'enfant a pu être confié à un éducateur. Nous nous étions préparée à entendre des récits biographiques particulièrement difficiles, à ressentir de l'empathie et de la compassion pour les jeunes que nous allions rencontrer, tout en nous refusant de tomber dans une approche misérabiliste malgré les émotions que nous pouvions ressentir à la fin de certains entretiens. En revanche, nous fûmes surprise de la difficulté à ressentir de l'empathie à l'égard de récits relatés avec une froideur d'apparat et des mots particulièrement crus. Pour les enquêtées, ce registre constituait probablement un moyen de se distancier de ce qu'elles font par rapport à ce qu'elles sont, tout comme leur présentation physique parfois très négligée⁵³. En tant que réceptrice de ce discours, nous éprouvions une certaine déstabilisation. Les émotions ne sont par ailleurs pas cantonnées au moment du recueil des matériaux; elles se manifestent à nouveau au moment de leur traitement⁵⁴. L'enquête de terrain puis les écoutes successives et renouvelées des récits de violences nous ont ainsi conduite à mettre en œuvre des stratégies (accompagnement psychologique, adaptation du rythme des entretiens et de l'analyse) pour limiter ce traumatisme secondaire.

Sur le terrain du complotisme, les difficultés sont davantage liées aux émotions ambivalentes, et particulièrement les émotions positives, qui se sont développées à l'égard de nos enquêtés et que nous n'avions pas anticipées. Autant nous nous étions préparé à faire taire la colère, l'indignation ou la surprise face à leurs propos, autant nous n'avions pas prévu l'émergence de sentiments de compassion et de sympathie. Le caractère « répugnant » de certains discours a progressivement été contrebalancé – quoique jamais neutralisé – par la force des liens qui se sont noués sur le terrain avec les enquêtés. La connaissance de leur parcours de vie et de la diversité des expériences vécues a permis d'accéder à leurs différentes facettes identitaires et de nuancer les impressions spontanées d'antipathie. Nos enquêtés ne sont pas seulement « antisémites », « homophobes » ou « mystiques » (et tous ne sont d'ailleurs pas qualifiables par l'une ou l'autre de ces appellations). Ils sont aussi des victimes d'injustices, des déçus de la démocratie, des rescapés d'accidents ou de maladies et, parfois, paradoxalement, de fervents militants d'un monde « plus libre et juste ». Ainsi, nous rejoignons Nikolski sur le constat qu'« aucun objet n'est intégralement "détestable" : entrer durablement dans le quotidien [...] et nouer des relations de

⁵³ Champrenault (2021).

⁵⁴ Boué et al. (2024).

confiance peut amener à ressentir à leur égard des émotions au moins partiellement positives »⁵⁵. Mais ce constat ne s'est pas fait sans difficulté : il a généré bien des tensions identitaires qui sont peu dicibles quand l'on travaille sur des objets socialement et personnellement « détestables », tant auprès de ses proches que de sa communauté scientifique. Il est facile de commenter le malaise, la gêne ou la colère qui s'empare de nous face à de tels objets, mais comment parler de l'ambiguïté des sentiments qui peut apparaître? Admettre sa sympathie, même relative, c'est prendre le risque de la suspicion, celui de « complicité », voire de « fusion » ou d'« amour » pour lui⁵⁶. Ces risques sont particulièrement élevés au regard des controverses qui parcourent le champ de nos deux études. Sur le complotisme, le sociologue doit constamment donner des gages de rejet de ces croyances pour espérer être pris au sérieux et ne pas délégitimer la discipline. Sur la prostitution, le chercheur ne doit pas donner l'impression de défendre un prétendu libre choix à exercer une activité prostitutionnelle alors que cette dernière s'inscrit très largement dans un système d'exploitation des enfants.

Disséminer les résultats de la recherche : le risque d'une fermeture totale du terrain

Les risques liés à la dissémination d'une recherche sur des objets sensibles sont multiples : ils portent à la fois sur la réception des résultats par le milieu académique, sur d'éventuelles critiques sur le chercheur ou sur l'utilité sociale de sa discipline, mais aussi sur la confiance qui s'est construite, parfois durement, avec les enquêtés. Ce dernier risque est d'autant plus élevé que notre ambiguïté dans les relations d'enquête a fait naître des malentendus favorables à la récolte des données, mais qui ne peuvent être maintenus dès lors que les analyses sont publiées. Or perdre la confiance des enquêtés signifie aussi une fermeture immédiate du terrain et met fin à tout espoir de prolongement de la recherche.

Sur le terrain du complotisme, disséminer les résultats de la recherche c'est en effet mettre fin aux possibilités pour nos enquêtés de croire que nous partageons leurs croyances, leurs positions, leurs points de vue, ou qu'ils sont parvenus à nous convaincre au cours de nos échanges. Si nous n'avons jamais qualifié de « complotistes » les enquêtés sur le terrain, nous le faisons – au moins partiellement – au sein de nos publications. Si nous n'avons jamais rejeté frontalement « la véracité » de leur argumentaire, nous les considérons bel et bien dans nos écrits comme dénués de toute pertinence et d'un quelconque fondement scientifique. Si, formellement, ils ne découvrent rien de notre identité de sociologue, ils peuvent toutefois constater que la sociologie ne peut cautionner ou légitimer de quelque manière que ce soit ces croyances et leurs effets. En somme, dans un monde social du complotisme où la société est souvent perçue de façon dichotomique – le côté « du bien » versus celui « du mal » –, lire nos analyses c'est de facto comprendre que le chercheur n'est pas du « bon côté de

⁵⁵ Nicolski (2011, p. 119).

⁵⁶ Bizeul (2007); Cefaï et Amiraux (2002); Hervieu-Léger (1997).

l'histoire ». De plus, nous l'avons dit, nos enquêtés se renseignent au préalable sur l'identité du chercheur. Avant de débiter ce travail, nous étions protégé. Les objets de recherche que nous avons investis jusque-là, et les lectures qu'ils avaient pu faire de nos travaux n'avaient rien de dangereux à leurs yeux. Au contraire, cela avait plutôt tendance à les rassurer en leur permettant de vérifier que nous étions bien sociologue et non « un espion du gouvernement ». Publier équivaut donc à renoncer à cette protection, à accepter de décevoir et de trahir.

La publication pose aussi question sur la sexualité négociée. Si nous n'avons jamais employé le mot *prostitution* au cours des entretiens, à moins que les jeunes l'aient fait elles-mêmes, il peut arriver qu'au sein des publications et communications, les faits racontés se situent à la frontière entre prostitution, violences et autres formes de sexualité négociée. Les pratiques et les relations s'apparentaient à du « michetonnage » pour l'une, à « un viol en échange d'un hébergement » pour une autre, ou encore à de « l'escorting ». Être ainsi assignées à la catégorie stigmatisante de prostituées peut engendrer un « effet de désignation »⁵⁷ et une violence pour les jeunes. Ce risque est d'autant plus probable que rendre compte des parcours individuels nécessite inévitablement de renoncer à une certaine forme de généralisation pour privilégier des typologies d'expériences prostitutionnelles établies à partir des récits de chaque enquêtée. Ces témoignages rendent compte de parcours de vie particuliers, qui ne sont pas interchangeables d'un individu à un autre. Ainsi, la dissémination des résultats peut provoquer un risque que les jeunes se reconnaissent dans les écrits scientifiques, rompant avec la promesse de confidentialité qui leur a été faite, et qui était la condition de leur participation à la recherche. La crainte ultime pour les enquêtées, et que nous partageons, était la possibilité que leur entourage puisse les reconnaître, ou pire encore, que des proxénètes puissent les identifier, ce qui provoquerait leur mise en danger. De plus, les professionnels rencontrés, qui sont bien souvent des intermédiaires incontournables pour l'accès au terrain, peuvent aussi découvrir les différences de positionnement idéologiques que nous pouvons avoir sur le sujet de la prostitution, ou encore des analyses qui viennent remettre en question leurs pratiques professionnelles. Outre le sentiment de tromperie, voire celui d'avoir été instrumentalisés, la conséquence la plus dommageable serait une fermeture du terrain mettant fin à toutes éventuelles poursuites de l'enquête.

Publier sur des objets sensibles : à la recherche d'une solution morale et scientifique

Face à ces risques que fait peser la publication, que faire? La tentation fut d'abord forte de céder à notre naïveté et de considérer que l'éventualité que les enquêtés lisent un article publié dans une revue scientifique de sciences sociales était assez faible pour prendre le risque. Concernant le complotisme, cette naïveté n'a pas résisté quand l'un de nos enquêtés nous a dit avoir lu nos précédents travaux pour « mieux nous connaître ».

⁵⁷ Larrieu (2024, p. 364).

Nous avons en effet sous-estimé leur capacité à approfondir leur recherche sur le web ainsi que les effets de la politique de sciences ouvertes qui permet la multiplication des possibilités d'accès aux textes scientifiques. Si la situation ne s'est pas encore produite pour la recherche sur la prostitution, plusieurs acteurs de terrain ont demandé à lire les résultats de l'étude dès que cela sera possible, et nombre d'entre eux ont d'ores et déjà des accès à des revues scientifiques.

Une deuxième possibilité consistait à suspendre toute velléité de publication tant que la récolte des données n'était pas close, de manière à ce que nous n'ayons plus besoin de retourner sur le terrain. Cette possibilité ne fut envisagée que brièvement dans le contexte de la recherche française où toute demande institutionnelle (ancienneté, délégation, avancement de grade, obtention de financements, évaluation du mérite du chercheur, etc.) est tributaire du nombre de publications sur le CV.

Une troisième possibilité était d'adopter l'« auto-censure », soit la pratique, relativement courante en ethnographie, de taire certaines informations au moment de la publication des résultats⁵⁸. Cette pratique est particulièrement développée dans les cas où la publicisation des données peut compromettre les enquêtés, que l'implication sur le terrain fait naître des conflits de loyauté, que le climat public accroît la sensibilité de l'objet, ou encore que la publication met en péril la possibilité de réaliser de futures recherches avec ces personnes ou ces groupes⁵⁹. C'est cette stratégie qui a été choisie pour les publications concernant la recherche sur la prostitution. La pratique de l'autocensure prend ici deux formes. L'une d'elles consiste à anonymiser des informations identifiantes comme les noms, les lieux, les structures en les remplaçant, via une table de correspondance. L'autre est le fait de taire volontairement des éléments trop spécifiques au parcours des jeunes et qui risquent de lever leur anonymat⁶⁰. Préserver cette confidentialité est d'autant plus nécessaire que les objets de recherche sensibles génèrent un intérêt particulier chez les journalistes⁶¹ dont l'objectif est de susciter une forte audience. Nous avons pu en faire l'expérience lors de deux interviews journalistiques portant sur notre enquête qui se sont conclues de la même façon : les journalistes nous ont sollicitée afin d'être mise en contact avec une ou des jeunes que nous avions rencontrées. L'autocensure répond alors au besoin de protection des populations vulnérables⁶². Ces pratiques sont imparfaites et impliquent plusieurs points de vigilance. Le premier est de veiller à conserver une cohérence des parcours et l'« épaisseur sociale »⁶³ des individus afin d'éviter une distorsion des résultats. Le deuxième est de trouver un juste équilibre entre la conservation d'éléments

⁵⁸ Adler et Adler (1993).

⁵⁹ Adler et Adler (1993).

⁶⁰ Adler et Adler (1993).

⁶¹ Renzetti et Lee (1993).

⁶² Hennequin (2012).

⁶³ Béliard et Eideliman (2008).

indispensables au savoir sociologique et la garantie d'anonymat⁶⁴, au risque d'engendrer une perte de connaissances⁶⁵. Face au paradoxe entre le besoin de communiquer sur un sujet pour susciter son inscription dans les préoccupations politiques et le souci d'être discrète sur les résultats pour protéger les participantes, nous avons finalement choisi la pratique d'une autocensure raisonnée et mesurée.

En revanche, cette stratégie de l'autocensure a été abandonnée dans le cadre de la recherche sur le complotisme. Censurer les propos homophobes, mystiques ou antisémites de nos enquêtés par crainte d'accentuer les stéréotypes à leur égard aurait constitué une perte de connaissances pour comprendre l'hétérogénéité du monde complotiste que nous avons découvert. Refuser les appellations de « complotistes » parce que certains enquêtés ne s'y reconnaissent pas aurait comporté le risque, bien connu, d'un éclatement des définitions rendant malaisé les comparaisons entre les travaux. À l'inverse, les considérer comme des « héros de la vérité », comme ils aiment à se faire appeler, ou sous-entendre que leur récit pouvait être crédible était évidemment contraire à toute déontologie scientifique et aurait cette fois servi avec raison la proximité idéologique supposée entre complotisme et sociologie. In fine, nous avons fait le choix – en concertation avec la première revue qui a accepté de publier nos résultats –, de rendre compte de nos analyses en ne publiant pas sous notre nom, mais en usant d'un pseudonyme tout en préservant évidemment l'anonymat de nos enquêtés. Ce choix nous permet de disséminer les résultats de la recherche sans transiger avec les informations transmises et sans craindre une fermeture du terrain et une remise en cause de la réputation et de la confiance déjà acquise dans le milieu. En somme, il offre la possibilité de maintenir notre déontologie scientifique tout en préservant notre place sur le terrain, avec le sentiment de ne pas trahir les enquêtés puisqu'ils connaissent bel et bien notre identité, et l'objet de notre travail parmi eux.

Conclusion

Travailler sur des objets stigmatisés comporte de nombreuses difficultés tant épistémologiques que méthodologiques qui se retrouvent à chaque étape de la recherche : au moment de la définition de son objet et du cadrage de son approche, mais aussi à celui de la collecte des données et de la diffusion de ses résultats⁶⁶. Notre ambition de traiter ces sujets sous l'angle compréhensif et à partir d'outils qualitatifs, dans un contexte social où les débats politico-médiatiques sont vifs et où notre discipline est l'objet de délégitimations récurrentes, nous a obligés à des ajustements constants, plus ou moins couronnés de succès. Cela nous a aussi confrontés à des choix dont nous avons découvert – et découvrons encore – la portée au fur et à mesure de l'avancée de nos recherches.

⁶⁴ Weber (2008)

⁶⁵ Hill (1995).

⁶⁶ Condomines et Hennequin (2013).

Ces différents choix ne sont pas tous pleinement satisfaisants. Concernant le complotisme, celui d'user d'un pseudonyme oblige par exemple à maintenir en permanence notre attention sur les informations qui circulent à notre sujet, quitte à faire gommer nos noms de certaines manifestations scientifiques ou sur des guides d'enseignement, à taire nos recherches ou à user de formules particulièrement euphémisées pour évoquer notre travail quand nous n'avons d'autres choix que de le faire. Avant de répondre à quelques appels que ce soit (projet, communication, article, financement, etc.), les hésitations sont nombreuses : quels pourraient être les effets d'une participation à telle manifestation ou tel projet? Sera-t-il possible d'intervenir sous pseudonyme? Comment seront transmises les informations? Qui peut être présent? La séquence sera-t-elle filmée?

Cette vigilance est souvent comprise par nos interlocuteurs, mais elle est aussi perçue comme le signe de la dangerosité de notre terrain – dangerosité que nous n'avons jamais ressentie –, ce qui alimente pleinement la panique morale ambiante. Elle est certainement parfois aussi considérée comme la preuve d'une certaine paranoïa du chercheur, voire d'une volonté d'« héroïsation » de sa démarche. Surtout, elle n'est pas le gage que les enquêtés ne découvrent pas nos résultats. Si nous contrôlons les informations à notre sujet, nous ne pouvons pas les contrôler dès lors qu'elles sont confiées à d'autres. C'est ainsi qu'un de nos enquêtés fut informé du contenu d'un de nos enseignements – portant précisément sur les théories du complot – à l'occasion d'une soirée étudiante au sein de laquelle il croisa et sympathisa avec l'une des étudiantes qui suivaient cet enseignement. Les difficultés générées par cette situation ont pu rapidement être surmontées, mais cette anecdote rappelle que le choix d'un pseudonyme est loin d'être la solution idoine et que la sensibilité d'un objet se révèle aussi à des endroits et des moments peu anticipables.

Concernant la prostitution, malgré toutes les anticipations des risques et les stratégies mises en place, le « souci de la responsabilité »⁶⁷ continue de se poser lorsque nous menons une recherche auprès de jeunes, dont certaines sont mineures, qui plus est en situation de potentiel danger, notamment avec l'obligation d'en aviser le procureur de la République, selon l'article 40 du code de procédure pénale. En effet, aux termes de l'article 13 de la loi n° 2002-305 du 4 mars 2002 relative à l'autorité parentale, « tout mineur qui se livre à la prostitution, même occasionnellement, est réputé en danger et relève de la protection du juge des enfants au titre de la procédure d'assistance éducative ». À ce stade de la recherche, nous avons rencontré des mineures ou des jeunes majeures dont les situations prostitutionnelles étaient déjà connues des éducateurs référents, ce qui nous décharge de toute obligation de signalement. Mais il se peut que nous ayons affaire à des situations de sexualité négociée non connues des services de la protection de l'enfance ou des autorités compétentes. Dans ce cas, nous serions face à

⁶⁷ Fassin (2005, p. 99).

un dilemme moral entre la promesse de confidentialité et le devoir de signalement. Si ces procédures ont pour objectif la protection des participantes, elles s'apparentent parfois à des obstacles bureaucratiques⁶⁸, pouvant empêcher la compréhension des processus par lesquels ces jeunes deviennent vulnérables, en danger, ou pourraient le devenir⁶⁹. L'obligation de protection est, en ce sens, également entachée.

Références

- Adler, P., & Adler, P. (1993). Ethical issues in self-censorship: Ethnographic research on sensitive topics. Dans C. Renzetti, & R. Lee (Éds), *Researching sensitive topics* (pp. 249-266). Sage Publications.
- Allcott, H., & Gentzkow, M. (2017). Social media and fake news in the 2016 election. *Journal of Economic Perspectives*, 31(2), 211-236.
- Amsellem-Mainguy, Y., & Vuattoux, A. (2019). Sexualité juvénile et rapports de pouvoir : réflexions sur les conditions d'une éducation à la sexualité. *Mouvements*, 99(3), 85-95.
- Avanza, M. (2008). Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas "ses indigènes"? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe. Dans D. Fassin, & A. Bensa (Éds), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques* (pp. 41-58). La Découverte.
- Baudry, K., & Collet, B. (2022). *Risques prostitutionnels à l'adolescence : comprendre les processus d'engagement dans les conduites à risque et élaborer des outils de prévention*. <https://onpe.france-enfance-protégée.fr/rapport-recherche/risques-prostitutionnels-a-l'adolescence-comprendre-les-processus-d'engagement-dans-les-conduites-a-risque-et-elaborer-des-outils-de-prevention/>
- Becker, H. (1985). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Éditions Métailié.
- Béliard, A., & Eidelman, J.-S. (2008). Au-delà de la déontologie. Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique. Dans A. Bensa, & D. Fassin (Éds), *Politiques de l'enquête* (pp. 123-141). La Découverte.
- Bizeul, D. (1999). Faire avec les déconvenues. Une enquête en milieu nomade. *Sociétés contemporaines*, (33-34), 111-137.
- Bizeul, D. (2007). Que faire des expériences d'enquête? Apports et fragilité de l'observation directe. *Revue française de science politique*, 1(57), 69-89.

⁶⁸ Soulière (2017).

⁶⁹ Siméant-Germanos (2022).

- Bizeul, D. (2012). Enquête par observation : s'impliquer et garder la tête froide. Dans E. Hennequin (Éd.), *La recherche à l'épreuve des terrains sensibles : approches en sciences sociales* (pp. 107-133). L'Harmattan.
- Bolter, F. (2016). Enquêter auprès des enfants en « terrain difficile » : mieux comprendre pour mieux agir. *Observatoire de l'enfance en danger*. <https://onpe.france-enfance-protegee.fr/document/enqueter-aupres-des-enfants-en-terrain-difficile-mieux-comprendre-pour-mieux-agir/>
- Boudon, R. (1995). *Le juste et le vrai. Études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*. Fayard.
- Boué, M., Mazuy, M., Mullner, P., & Wicky, L. (2024). Le travail émotionnel dans les recherches sur les violences de genre. Regards croisés sur un impensé au sein du monde académique. *Socio-logos*, (20). <https://doi.org/10.4000/socio-logos.6778>
- Butter, M., & Knight, P. (2015). Combler le fossé. L'avenir des recherches sur les théories du complot. *Diogène*, 1(249-250), 21-39.
- Castanho, S., Vegetti, F., & Littway, L. (2017). The elite is up to something: Exploring the relation between populism and belief in conspiracy theories. *Swiss Political Science Review*, 23(4), 423-443.
- Cefaï, D., & Amiraux, V. (2002). Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales. *Cultures & Conflits*, (47). <https://doi.org/10.4000/conflits.829>
- Champrenault, C. (2021). *Rapport du groupe de travail sur la prostitution des mineures*. République Française. <https://solidarites.gouv.fr/rapport-du-groupe-de-travail-sur-la-prostitution-des-mineurs>
- Condomines, B., & Hennequin, E. (2013). Étudier des sujets sensibles : les apports d'une approche mixte. *Revue interdisciplinaire sur le management et l'humanisme*, 2(5), 12-27. <https://doi.org/10.3917/rimhe.005.0012>
- Dargère, C. (2012). *L'observation incognito en sociologie. Notions théoriques, démarche réflexive, approche pratique et exemples concrets*. L'Harmattan.
- Delouée, S., & Dieguez, S. (2021). *Le complotisme. Cognition, culture, société*. Mardaga.
- Desquesnes, G., & Proia-Lelouey, N. (2024). Reconstitution et typologisation de parcours biographiques de jeunes mineures en situation de prostitution à partir des représentations des professionnels. *Sociétés et jeunesses en difficulté*, (30), 107-138. <https://journals.openedition.org/sejed/12634>
- Dickson-Swift, V., James, E. L., Kippen, S., & Liamputtong, P. (2008). Risk to researchers. *Qualitative Health Research*, 18(1), 133-144.

- Dickson-Swift, V., James, E. L., Kippen, S., & Liamputtong, P. (2009). Researching sensitive topics: Qualitative research as emotion work. *Qualitative Research*, 9(1), 61-79.
- Fassin, D. (2005), L'innocence perdue de l'anthropologie : remarque sur les terrains sensibles, Dans F. Bouillon, M. Fresia, & V. Tallio (Éds), *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie* (pp. 97-103). Éd. de l'EHESS-CEAf.
- France, P., & Motta, A. (2017). En un combat douteux. Militantisme en ligne, « complotisme » et disqualification médiatique : le cas de l'association ReOpen911. *Quaderni*, (94), 13-27. <https://doi.org/10.4000/quaderni.1103>
- Franks, B., Bangerter, A., Bauer, M., Hall, M., & Noort, M. C. (2017). Beyond “monologicality”? Exploring conspiracist worldviews. *Frontiers in Psychology*, 8. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2017.00861>
- Frithmann, H., & Gavens, N. (2022). Entrée dans des pratiques prostitutionnelles d'adolescentes nouvellement placées en foyer : analyse des interactions et facteurs favorisant. *Sociétés et jeunesses en difficulté*, (27), 139-166.
- Gaxie, D. (2006). Des penchants vers les ultra-droites. Dans A. Collovald, & B. Gaïti (Éds), *La démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique* (pp. 223-245). La Dispute.
- Genard, J.-L., & Roca i Escoda, M. (2019). *Éthique de la recherche en sociologie*. De Boeck Supérieur.
- Giry, J. (2022). *La mentalité conspirationniste. La vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/Dieuez-Delouee-Le-complotisme>
- Guichard, L. (2025). Interférences entre sphères de vie et sphères relationnelles : étude des facteurs et des relations qui influencent l'entrée d'élèves dans des parcours prostitutionnels. Dans J. Berthaud, & C. Bonnard (Éds), *Inégalités scolaires et professionnelles. Nouveaux regards* (pp. 131-141). Céreq. <https://doi.org/10.4000/142i1>
- Harambam, J. (2020). *Contemporary conspiracy culture: Truth and knowledge in an era of epistemic instability*. Routledge, Taylor & Francis Group.
- Hennequin, E. (2012). *La recherche à l'épreuve des terrains sensibles : approches en sciences sociales*. L'Harmattan.
- Hervieu-Léger, D. (1997). De l'utopie à la tradition : retour sur une trajectoire de recherche. Dans Y. Lambert, G. Michelat, & A. Piette (Éds), *Le religieux des sociologues. Trajectoires personnelles et débats scientifiques* (pp. 21-31). L'Harmattan.
- Hill, R. P. (1995). Researching sensitive topics in marketing: The special case of vulnerable populations. *Journal of Public Policy and Marketing*, 14(1), 143-148.

- Joseph, V., O'Deyé, A., & Choquet, L.-H. (2011). Un sujet peu traité. La prostitution des mineurs. *Les Cahiers Dynamiques*, 53(4), 106-115.
- Kaiser, S. (2011). Comment construire ou maintenir du lien avec des jeunes impliqués dans les trafics? Dans C. Duport (Éd.), *L'intervention sociale à l'épreuve des trafics de drogues* (pp. 79-81). Association Départementale pour le Développement des Actions de Prévention (addap13).
- Lahire, B. (2016). *Pour la sociologie. Et pour en finir avec une prétendue « culture de l'excuse »*. La Découverte.
- Larrieu, G. (2024). Les principes éthiques au défi d'une enquête par entretiens en terrain sensible : réflexions sur l'expérience parentale des variations du développement sexuel. *L'Année sociologique*, 74(2), 357-380.
- Lavaud-Legendre, B., Plessard, C., & Encrenaz, G. (2021). *Prostitution de mineures. Quelles réalités sociales et juridiques?* [Rapport de recherche]. Université de Bordeaux; CNRS – COMPTRESEC UMR 5114. <https://hal.science/hal-02983869>
- Lepoutre, D. (2001). La photo volée. Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue. *Ethnologie française*, 31(1), 89-101.
- Loi n° 2002-305 relative à l'autorité parentale, art. 13 (2002, 4 mars). *Journal officiel de la République française*. https://www.legifrance.gouv.fr/codes/article_lc/LEGIARTI000006284704
- Maler, H., & Champagne, P. (2012). Usages médiatiques d'une critique savante de « la théorie du complot ». *Agone*, (47), pp.167-178.
- Massicard, E. (2002). Être pris dans le mouvement. Savoir et engagement sur le terrain. Partie 1. *Cultures & Conflits*, (47). <https://doi.org/10.4000/conflits.838>
- Mathieu, L. (2002). Prostitution, zone de vulnérabilité sociale. *Nouvelles questions féministes*, 21(2), 55-75.
- Mathieu, L. (2022). Testament pornographe. Bilan réflexif sur la production et la réception d'une sociologie de la prostitution. *SociologieS*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.18120>
- Melon, A., & Poulet, L. (2018). *Exploitation sexuelle des mineurs en France : connaître, comprendre, combattre*. Association Agir Contre la Prostitution des Enfants.
- Némeau, C., (2024). Comprendre le complotisme. Hétérogénéité des formes idéales-typiques de l'expérience complotiste. *Déviance et Société*, 48(3), 39-69.
- Nikolski, V. (2011). La valeur heuristique de l'empathie dans l'étude des engagements « répugnants ». *Genèses*, 3(84), 113-126.
- Olivier De Sardan, J.-P. (2000). Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain. *Revue française de sociologie*, 41(3), 417-445.

- Pohu, H., Dupont, M., & Gorgiard, C. (2022). *PROMIFRANCE : recherche-action pluridisciplinaire sur la prostitution des mineurs en France*. Centre de victimologie pour mineurs. <https://solidarites.gouv.fr/sites/solidarite/files/2022-09/rapport-promifrance-cvm-janv2022.pdf>
- Renard, J. B. (2015). Les causes de l'adhésion aux théories du complot. *Diogène*, (249-250), 107-119.
- Renzetti, C. M., & Lee, R. M. (1993). *Researching sensitive topics*. Sage Publications.
- Scott, M. (2021). *La prostitution des mineures en Seine-Saint-Denis. Étude des dossiers de l'aide sociale à l'enfance*. Observatoire des violences envers les femmes du département de Seine-Saint-Denis. <https://www.calameo.com/read/000634924ad8980bf67d7>
- Siméant-Germanos, J. (2022). Qui protéger, consentir à quoi, enquêter comment? Les sciences sociales face à la bureaucratisation de la vertu scientifique. *Genèses*, 129(4), 66-87.
- Simonin, D. (2017). *Le « travail du sexe » : genèse et usages d'une catégorie politique* [Thèse de doctorat inédite]. Université de Lyon, France.
- Soulière, M. (2017). Tensions et effets de positionnement éthique dans une recherche avec des adolescents. Dans G. Monceau (Éd.), *Enquêter ou intervenir?* (pp. 109-117). Champ social.
- Tabet, P. (2014). Échange économique-sexuel et continuum. Dans C. Broqua, & C. Deschamps (Éds), *L'échange économique-sexuel* (pp. 19-60). Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Taguieff, P. A. (2005). *La foire aux illuminés : ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*. Fayard.
- Vannetzel, M. (2010). À la frontière du parti : jeux d'inclusion et d'exclusion d'une chercheuse chez les frères musulmans égyptiens. *Revue internationale de politique comparée*, (17), 45-60.
- Weber, F. (2008). Publier des cas ethnographiques : analyse sociologique, réputation et image de soi des enquêtés. *Genèses*, 70(1), 140-150.
- Zawadzki, P. (2002). Travailler sur des objets détestables : quelques enjeux épistémologiques et moraux. *Revue internationale des sciences sociales*, (174), 571-580.

Camille Nêmeau, chercheur en sociologie, France.

Léa Guichard est doctorante en sociologie à l'Université d'Aix-Marseille depuis janvier 2024. Après un master en études de genre et un mémoire de recherche intitulé *Les rapports sociaux de sexe au sein de l'escorting. Étude des pratiques sécuritaires (2016)*, elle s'intéresse aujourd'hui à la prostitution juvénile au regard des trajectoires scolaires et biographiques des jeunes. Cette recherche s'inscrit au croisement de la sociologie des parcours de vie, du genre, de la jeunesse et de l'éducation.

Pour joindre les personnes autrices :
camillenemeau@gmail.com
Lea.guichard@univ-amu.fr

Faire enquête dans l'ombre de la suspicion au Cameroun : ethnographie d'un terrain sensible autour du chantier d'Olembe

Boris Anguissa, Doctorant en science politique

Université de Yaoundé 2, Cameroun

Résumé

À partir d'une enquête qualitative menée sur le projet du Complexe sportif d'Olembe à Yaoundé, au Cameroun, cet article se propose d'analyser les conditions sociales et politiques de production du savoir en contexte autoritaire. Il montre comment l'enquête de terrain est façonnée par un régime de suspicion qui structure à la fois l'accès à l'information et les interactions entre enquêteur, autorités administratives et populations locales. Suspicion « par le haut », d'une part : les autorités publiques, confrontées à un projet étatique hautement politisé, encadrent étroitement l'enquête à travers des exigences administratives, des pratiques de contrôle et une méfiance systémique à l'égard de la recherche qualitative, perçue comme potentiellement subversive. Suspicion « par le bas », d'autre part : les populations expropriées, bien que vulnérabilisées par la dépossession foncière, investissent l'entretien comme un espace de dénonciation prudente et de quête de reconnaissance. L'article met ainsi en lumière le terrain comme un lieu de tensions, mais aussi comme un espace heuristique révélateur des modalités contemporaines de gouvernements du savoir.

Mots clés

SUSPICION, TERRAIN SENSIBLE, EXPROPRIATIONS, BRICOLAGE MÉTHODOLOGIQUE, CAMEROUN

Conducting research in the shadows of suspicion in Cameroon: An ethnography of a sensitive field around the Olembe construction project

Abstract

Based on a qualitative survey on the Olembe Sports Complex project in Yaoundé, Cameroon, this article analyzes the social and political conditions of knowledge production in an authoritarian context. It demonstrates how field research is shaped by a regime of suspicion that determines both access to information and interactions between the researcher, administrative authorities, and local communities. "Top-down" suspicion, on the one hand: public authorities, faced with a highly politicized government project, closely regulate the research through administrative requirements, control practices, and systemic mistrust of qualitative research, which is perceived as potentially subversive. "Bottom-up" suspicion, on the other hand: the expropriated populations, albeit made vulnerable by land dispossession, engage in the interview as a space for cautious denunciation and a quest for recognition. The article thus highlights the

RECHERCHES QUALITATIVES – MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE – Vol. 45(2), pp. 86-103.

LES SOURCES DE LA SUSPICION. LA PRATIQUE DU TERRAIN À L'ÉPREUVE DU SECRET À L'ÈRE DE LA POST-CONFIANCE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

field as a site of tensions, but also as a heuristic space revealing contemporary modes of knowledge governance.

Keywords

SUSPICION, SENSITIVE FIELD, EXPROPRIATIONS, METHODOLOGICAL BRICOLAGE, CAMEROON

Introduction

Avez-vous un document signé de votre université qui vous autorise à mener cette étude par ici? Vous savez, il y a un problème de confiance qui se pose. Je ne vous connais pas, et du coup, je ne peux pas me mettre à vous ouvrir mon ventre comme ça. Vu que vous avez été recommandé par un ami, suivez la démarche administrative et je vous recevrai (entretien avec un cadre administratif, 14 avril 2023).

Recueillie auprès d'un haut cadre d'administration au début de notre enquête effectuée en avril 2023 sur le projet du Complexe sportif d'Olembe (Yaoundé)¹, cette remarque condense la tonalité d'un terrain traversé par une suspicion structurelle, notamment de la part des autorités administratives. Dans le contexte politique camerounais, mener une enquête qualitative sur un projet d'État dit « présidentiel » exige non seulement de faire preuve d'ingéniosité méthodologique, mais aussi de négocier des formes de légitimation sociale souvent précaires et réversibles. C'est aussi, et surtout, s'inscrire dans un environnement où l'information circule sous contrôle, où les pratiques bureaucratiques constituent des filtres d'accès à la connaissance empirique. Loin d'être marginal, ce type d'interaction révèle une condition de recherche dans laquelle l'énonciation des savoirs est constamment médiée par des rapports de pouvoir, des jeux d'identification et des calculs de risque². En parallèle, les populations expropriées d'Olembe, confrontées à des injustices foncières, ont manifesté un fort désir de se faire entendre. Ces récits, souvent portés par des émotions vives (colère, humiliation, mais aussi espoir) ont investi l'entretien comme un espace de parole où pouvait se jouer une forme de réparation symbolique, voire une stratégie de visibilité³. Le terrain devient ainsi un lieu d'expression ambivalent, à la fois contraint par la peur de l'État et porté par l'envie de dénoncer l'injustice. L'objectif de cette contribution est de rendre intelligible la dynamique de production des connaissances dans un contexte marqué d'une part par une suspicion administrative et, d'autre part, par la marginalisation des populations

¹ Il s'agit d'une infrastructure sportive de classe mondiale située dans la ville de Yaoundé, et dont le stade qui est l'une des composantes majeures, a été inauguré à l'occasion de l'organisation de la Coupe d'Afrique des Nations (CAN) qui s'est tenue du 9 janvier au 6 février 2022 au Cameroun.

² Fassin (2010).

³ Bensa et Fassin (2002).

expropriées, porteuses d'une volonté de dénonciation de ce qu'elles qualifient d'injustice à Olembe.

Deux hypothèses structurent ce travail. La première pose que la méfiance institutionnelle n'est pas de nature conjoncturelle mais systémique, et relève d'un phénomène systémique renvoyant à un mode de gouvernement de l'information dans lequel l'administration encadre, contrôle, surveille et, le cas échéant, entrave la production de récits autonomes⁴. Derrière les postures de retrait ou de suspicion des autorités rencontrées, notre hypothèse est que l'accès aux terrains dans les chantiers de développement au Cameroun est géré comme une configuration politique et institutionnelle où l'accès à l'information est étroitement contrôlé, et où la production de savoir est perçue comme une activité potentiellement subversive. Cette méfiance qui est l'effet d'un contexte autoritaire qui caractérise le Cameroun⁵ prend corps dans des routines administratives, des jeux de position, et des mémoires traumatiques liés à l'expropriation, aux promesses non tenues et à la crainte de représailles. La seconde hypothèse défend l'idée que les populations marginalisées, bien que vulnérables, développent des tactiques d'agentivité discrètes, saisissant l'enquête comme une opportunité de faire entendre une parole « en sourdine »⁶, à la frontière entre dénonciation prudente et quête de reconnaissance. La disponibilité relative des personnes expropriées, souvent disposées à livrer leur récit sans filtre, met ainsi en lumière une dynamique alternative : celle d'une appropriation du terrain « par le bas », où la parole devient une ressource permettant de se réinscrire dans des espaces d'écoute et de reconnaissance que les dispositifs étatiques ont largement ignorés, voire niés.

Notre première descente sur le terrain en septembre 2022 s'est heurtée à un ensemble de difficultés structurelles (inaccessibilité des personnes clés du projet, 12 demandes de rendez-vous vaines, difficultés d'accès aux archives de certains journaux où on nous demandait parfois des sommes d'argent qui n'étaient pas à notre portée)⁷, qui ont sérieusement compliqué notre entrée sur le terrain. En revanche, la seconde entrée s'est fait grâce à une recommandation initiale de notre directeur de thèse, qui nous a mis en relation avec un ancien collaborateur impliqué dans le projet d'Olembe. Ce collaborateur a à son tour facilité la rencontre avec d'autres informateurs clés. Par la suite, la logique d'enquête s'est construite dans l'informel, selon une chaîne de recommandations successives⁸. C'est ainsi que, dans le cadre de notre thèse, nous sommes parvenus à tisser un échantillonnage de 40 personnes pour une cinquantaine

⁴ Bouagga (2014).

⁵ Belinga Ondoua (2023); Pommerolle (2024).

⁶ Siméant (2015).

⁷ La procédure formelle qui consiste à écrire une demande aboutit rarement à une issue favorable, elle doit toujours être accompagnée par des initiatives informelles. C'est à ce niveau que le directeur de thèse est intervenu comme facilitateur.

⁸ Ces recommandations atténuent souvent le sentiment de suspicion auprès de nos interlocuteurs.

d'entretiens réalisés au total, avec des acteurs (populations riveraines et chefs traditionnels) qui nous ont accordé deux, voire trois entretiens, à des intervalles de deux à six mois. Cette stratégie d'échantillonnage a été combinée à des tactiques d'apparence légitime (présentation obligatoire d'une attestation de recherche, usage du carnet plutôt que de l'enregistreur, etc.) dans le but de collecter des données et de produire de la connaissance. Ce « bricolage » méthodologique, typique des terrains contraints, interroge à nouveau la distinction entre accès formel et construction relationnelle de la donnée⁹.

La littérature sur la sociologie du terrain permet de cerner deux grandes catégories de travaux explicatifs de la démarche en sciences sociales. D'une part, il y a les manuels de méthodologie en sciences sociales¹⁰ qui expliquent et décrivent les étapes et les niveaux de la recherche, les méthodes et les techniques (d'enquête, d'analyse, d'interprétation et de théorisation), les types d'outils de collecte, les types d'échantillons, etc. Ces manuels insistent sur la nécessité de passer par plusieurs étapes successives et itératives à la fois, comme l'observation spontanée ou exploratoire, l'intuition, la recherche bibliographique et documentaire, le questionnement et la construction de l'objet, la collecte des données, l'analyse et l'interprétation des données, l'élaboration conceptuelle ou théorique. Cette approche centrée se limite sur les outils et les procédures, et conçoit le terrain comme un espace relativement accessible, où la rigueur scientifique repose sur le respect de protocoles stabilisés. Cependant, dès le début des années 2000 va émerger une autre catégorie de travaux¹¹ qui s'efforcent, au-delà de la mention des grandes lignes et des aspects techniques des méthodologies de recherche et d'enquête en sciences sociales et humaines, de proposer une approche pragmatique du terrain, attentive aux ajustements, aux tâtonnements et aux « bricolages » méthodologiques. L'enquête menée à Olembe s'inscrit dans cette tradition réflexive.

Suivant la veine va émerger une sous-catégorie de travaux qui a plus ou moins déjà été traitée dans la littérature abondante sur la méthodologie en recherche qualitative et qui insiste sur la recherche en terrains qualifiés de « sensibles »¹² ou « difficiles et/ou autoritaires »¹³. Les auteurs de ces travaux montrent que l'opacité institutionnelle et la suspicion à l'égard des chercheurs ne conduisent pas à une absence de données, mais à leur reconfiguration sous forme de récits fragmentés, de silences et de discours prudents, souvent produits dans l'informel. À la suite de ces recherches, en nous consacrant sur le cas d'Olembe, le but étant de faire ressortir comment ce terrain sensible cristallise une double dynamique de suspicion. D'une part, une suspicion institutionnelle, marquée par

⁹ Quiminal (2010).

¹⁰ Campenhoudt et al. (2017); Grawitz (2001); Mace et Pétry (2000).

¹¹ Beaud et Weber (2010); Copans (2002); Fife (2005); Meier (2020); Niang et al. (2017).

¹² Ayimpam et Bouju (2015); Bouillon et al. (2005).

¹³ Amougou et al. (2022); Belinga Ondoua (2023); Boumaza et Campana (2007); Doucouré (2021); Lado et al. (2021); Meier (2020); Perrin-Joly (2020).

le contrôle des autorisations et la rétention d'informations¹⁴. D'autre part, une suspicion plus diffuse des populations expropriées, oscillant entre désir de témoigner et crainte des représailles¹⁵.

La contribution principale est de rendre intelligibles les formes de suspicion politico-administrative des interlocuteurs « du haut » et celles instrumentales des interlocuteurs « du bas » tout en faisant ressortir les stratégies de contournement adoptées par le chercheur pour créer les conditions de confiance afin de produire des connaissances. C'est à partir de ces perspectives que nous proposons de relire notre expérience à Olembe, non pas comme une simple collecte de données rendue difficile, mais comme un moment heuristique où se révèlent, dans l'accès même au terrain, les logiques politiques qui sous-tendent l'ethnographie des grands projets d'État. Les difficultés rencontrées en situation d'enquête, associées aux tactiques et/ou aux contournements improvisés *in situ*, permettent de montrer les logiques qui structurent les pratiques de pouvoir et informent sur le processus historique et inconscient de formation de l'État au Cameroun.

L'analyse s'articule en deux temps. Dans une première partie, nous revenons sur les formes de suspicion émanant des autorités et les stratégies que nous avons imaginées et développées pour contourner les obstacles bureaucratiques pour produire les conditions minimales de confiance. Dans une seconde partie, nous décrivons la manière dont les populations expropriées, à travers leur volonté de prise de parole, ont contribué à structurer l'échantillon, transformant l'entretien en une scène de dénonciation maîtrisée et d'élaboration collective de la mémoire de la dépossession.

Entre soupçons et silences : affronter les verrouillages du terrain

Cette première partie restitue la logique progressive qui a structuré ce travail de terrain. Elle revient sur les conditions d'accès au terrain dans un environnement marqué par l'autoritarisme bureaucratique, la suspicion généralisée, mais aussi et surtout sur les ajustements méthodologiques qu'il a fallu opérer pour construire un échantillonnage viable à partir d'un travail relationnel discret, fondé sur la recommandation et l'informalité. Dans cette section, il sera question dans un premier temps de montrer comment l'accès au terrain était codé et balisé par les relations personnelles, avant d'aborder l'attitude réfractaire et défensive des interlocuteurs « d'en haut ».

Les premières médiations : un accès au terrain balisé par les relations personnelles

Dès les premières démarches, nous avons été confronté à un univers institutionnel et administratif dominé par la méfiance. L'un de nos premiers échanges rend compte de ce climat : « Avez-vous un document signé de votre université qui vous autorise à mener cette étude par ici? Vous savez, il y a un problème de confiance... » (entretien 15 avec un cadre ministériel, 17 avril 2024), nous lança un responsable administratif lors d'une

¹⁴ Bouagga (2014).

¹⁵ Belinga Ondoua (2023).

première prise de contact. Ce type de réaction illustre le « régime du secret »¹⁶ : un dispositif où l'accès à l'information dépend non d'une procédure formelle, mais d'un contrôle politique diffus. Dans ce cadre, l'enquêteur apparaît comme un acteur suspect, comme un intrus envoyé pour collecter des informations sensibles sur les différentes phases du projet (le financement, la gestion du chantier ou les conflits fonciers).

L'entrée sur le terrain d'Olembe n'a pas été spontanée ni institutionnellement balisée. Le point de départ a été une séance de travail avec notre directeur de thèse¹⁷ en mars 2022. Celui-ci nous a mis en contact avec un de ses anciens collaborateurs ayant eu à travailler dans le projet de construction du complexe sportif d'Olembe. Ce collaborateur, à son tour, nous a recommandé à une connaissance impliquée dans la gestion foncière du site¹⁸. Ce contact nous a ouvert d'autres portes, notamment celles d'autres administrations publiques (la coordination du projet, le ministère des Sports, le ministère des Marchés publics, le ministère du Développement urbain et de l'Habitat, et le ministère de l'Économie), ainsi que notre introduction auprès des habitants expropriés et d'anciens chefs de blocs. Pour légitimer notre présence et mettre en confiance un interlocuteur, il fallait tout d'abord présenter un élément de preuve (numéro de téléphone, adresse *mail* de celui qui nous avait recommandé) afin d'asseoir notre légitimité et notre crédibilité auprès de ce nouvel interlocuteur. C'est ainsi qu'il fallait procéder chaque fois que nous devions aller rencontrer un nouvel interlocuteur dans la chaîne des recommandations successives. En pratique, ça donnait ceci :

Je viens de la part de M. Nicolas, ancien responsable de site, qui me recommande le Dr François, l'actuel responsable, et c'est donc ce dernier qui me passe votre contact ainsi que celui de M. André en tant qu'acteurs

¹⁶ D'Halluin (2005).

¹⁷ En effet, c'était exactement le 22 mars 2022, lorsqu'à l'occasion d'une réunion de travail avec tous les doctorants, le directeur de thèse voulait avoir une idée de l'état d'avancement du travail de tout un chacun. Un exercice au cours duquel il donne des orientations et des suggestions pour l'évolution du travail de chaque candidat au doctorat travaillant sous ses instructions. Arrivé à notre tour, il a apprécié le sujet et la qualité de la démarche ethnographique qui se tramait. Et pour mieux nous aider dans cet exercice, il prit sur lui de nous recommander d'aller rencontrer un de ses anciens collaborateurs qui avait eu à travailler administrativement sur le projet. Et à partir de ce contact, nous avons commencé à bâtir notre échantillonnage de plus de 30 personnes comprenant des administrateurs publics et des populations locales impactées directement ou indirectement par ledit projet.

¹⁸ Par ce processus, nous avons pu rencontrer les autorités locales traditionnelles légitimes, notamment le chef du village d'Olembe, les chefs de blocs, les notables, mais aussi les anciens propriétaires fonciers qui accusent les pouvoirs publics de les avoir dépossédés de leurs terres et de leurs ressources vitales. Nous avons aussi eu la chance de rencontrer et d'échanger avec quelques jeunes natifs du village qui ont eu à travailler avec les entreprises adjudicataires du projet (PICCINI, MAGIL), sur quelques sujets relatifs au projet, au point d'avoir tissé des liens amicaux avec certains d'entre eux.

importants de la conception et de la réalisation de l'ouvrage (entretien avec un cadre administratif, 24 mai 2023)¹⁹.

Le premier contact nous a été fourni par notre directeur de thèse; il s'agissait de son ancien collaborateur. Cet ancien collaborateur du projet a introduit un second acteur, puis un troisième. Chaque recommandation fonctionnait comme une certification sociale, permettant une entrée dans le réseau. Ce processus de recommandations successives s'assimile à une « théorisation ancrée »²⁰ dans les relations de terrain et permet au chercheur de s'ajuster continuellement à un environnement incertain. Cette technique dite de l'« effet boule de neige » est fréquemment mobilisée dans les recherches qualitatives menées dans des contextes où les acteurs sont difficiles d'accès, soit pour des raisons de protection institutionnelle, soit par peur de représailles²¹.

La Figure 1 illustre au mieux la construction de notre échantillonnage par recommandations successives à partir du directeur de thèse jusqu'aux populations riveraines à Olembe.

Dans notre cas, cette méthode boule de neige s'est révélée essentielle pour contourner la difficulté majeure d'obtenir des autorisations d'entretien à Yaoundé auprès de certains hauts fonctionnaires de l'administration centrale (ministères, organismes publics, etc.), et aussi l'accès aux services de l'administration territoriale (préfecture,) ayant opposé un silence constant à nos sollicitations.

Malgré nos méthodes de contournement balisées par les recommandations successives actionnées par notre directeur de thèse, nous sommes tout de même tombé sur des interlocuteurs méfiants et constamment sur la défensive.

Des interlocuteurs sur la défensive : suspicion, rétention d'information et évitement

L'une des constantes du terrain a été la suspicion manifeste des acteurs institutionnels et, quelques fois, de certains acteurs individuels rencontrés au village d'Olembe. Pour le cas des acteurs institutionnels, la fonction même de « chercheur » était perçue non pas comme neutre ou académique, mais comme potentiellement menaçante. Dans certaines administrations camerounaises, l'accès à l'information est limité par des pratiques de cloisonnement et des formalités bureaucratiques; il s'agit d'un phénomène commun dans la plupart des administrations publiques au Cameroun. En dehors du circuit restreint des recommandations faites par le directeur de thèse, nous avons poursuivi nos enquêtes de manière autonome en vue de rencontrer le maximum d'informateurs nécessaires à la conduite de cette recherche doctorale. C'est ainsi que certains chefs de quartiers et agents de mairie ou de sous-préfecture ont catégoriquement refusé de répondre à nos questions,

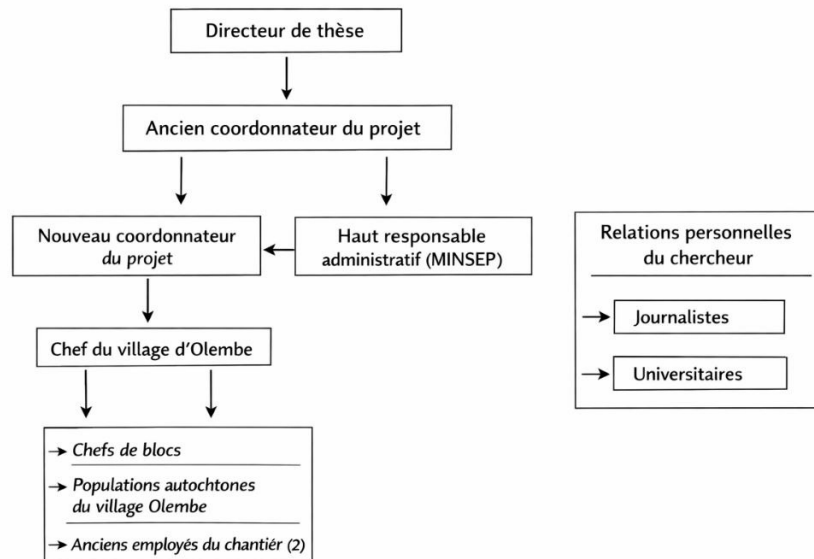
¹⁹ Extrait de la présentation d'un de nos premiers entretiens avec un ancien haut responsable d'administration ayant travaillé sur le projet. Nous tenons aussi à préciser que les noms et prénoms utilisés dans cet extrait sont fictifs afin de mieux préserver l'anonymat.

²⁰ Glaser et Strauss (1967).

²¹ Bénit-Gbaffou (2011).

Figure 1

Schéma descriptif de la construction de l'échantillonnage à partir de l'intervention du directeur de thèse



Construction progressive de l'échantillonnage par recommandations successives
pour enquête qualitative à Olembe (Cameroun)

ou ont imposé des délais indéfinis pour repousser les rencontres. D'autres ont exigé de voir des demandes d'entretien timbrées et adressées à leurs supérieurs hiérarchiques²², ou d'autres types de documents tels que des autorisations officielles actualisées, ou des attestations de recherche valides. Pour y répondre, nous nous sommes plié à ces exigences « administratives » en rédigeant régulièrement des demandes d'entretien, datées et signées, auxquelles nous mettions en annexe systématiquement une attestation de recherche²³ délivrée par l'université. Malgré le respect de ces démarches, certaines administrations contestaient la validité de notre attestation de recherche qui datait de

²² Parmi les administrations auxquelles nous avons adressé des demandes d'entretien et d'accès aux archives, trois d'entre elles nous ont demandé d'y mettre les timbres fiscaux (qui coûtent 1500 F CFA, soit 2,28 \$) pour que la demande puisse parvenir au directeur général.

²³ Cette attestation de recherche a été délivrée en avril 2022 par le décanat de la Faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé pour une durée de six mois seulement. Il s'agit d'un document officiel, présentant le titre de la thèse, le nom du directeur de recherche, afin qu'il puisse faciliter le travail de recherche sur le terrain.

plus d'un an. Cet obstacle, loin d'être un handicap, a tout de même servi de preuve d'un travail de recherche légitime de longue durée auprès de quelques administrations²⁴.

Par ailleurs, il faut préciser que, dans le cadre de cette enquête, en dehors du circuit de recommandations ouvert par le directeur de thèse, toutes nos demandes d'entretien rédigées n'avaient jamais eu de réponses de quelque manière que ce soit²⁵. Du coup, il fallait trouver une alternative pour éviter de stagner. C'est ainsi que lors d'un entretien effectué en septembre 2024 avec un ingénieur-cadre ayant travaillé dans le projet d'Olembe, malgré l'autorisation requise, il fallait toujours justifier où et comment nous avions obtenu son contact avant de commencer l'entretien, question de mieux asseoir la légitimité du travail et rassurer davantage notre interlocuteur. Et pour ce faire, je disais :

J'ai obtenu votre contact par l'entremise d'un aîné académique résidant hors du pays mais qui avait déjà eu à effectuer son terrain via des entretiens avec vous sur un sujet similaire il y a quelques années. Il s'appelle Fabrice²⁶, et c'est lui qui m'a passé votre adresse *mail* et votre contact.

En dehors de l'entretien avec cet ingénieur, ce genre de formule nous a servi de passeport pour contourner les réticences des représentants de l'administration publique auprès desquels nous sollicitons des entretiens. Ce jeu de rôle s'est ainsi avéré utile pour établir une forme de légitimité performative, assimilée à des pratiques de « contournements silencieux »²⁷ dans les sociétés bureaucratiques.

En dehors des acteurs administratifs, d'autres catégories d'interlocuteurs ont adopté une attitude méfiante caractérisée par la suspicion et la rétention d'informations, mais à des échelons divers. Il s'agit des acteurs non institutionnels, notamment certains journalistes et certaines populations rencontrées à Olembe. En effet, pour mieux documenter notre enquête ethnographique, à l'issue des entretiens individuels et de groupes réalisés, nous demandions à certains informateurs de nous permettre d'accéder aux documents physiques ou numériques qui soutiennent leurs propos. À cette demande, tous répondaient par l'affirmative et acceptaient de nous fournir lesdits documents, mais en nous demandant de leur accorder un peu de temps pour la fouille de leurs archives personnelles. Seulement, avec le temps, nous avons compris qu'ils développaient eux aussi une attitude de suspicion déguisée, en acceptant juste de parler, mais sans être disposés à nous confier une copie desdits documents. Face à cette attitude, nous les relançons continuellement; en guise de réactions, certains rejetaient nos appels et

²⁴ Il s'agit notamment de la Direction des archives nationales, de l'Office national des infrastructures et équipements sportifs (ONIES), du ministère des Marchés publics, du ministère des Travaux publics, etc.

²⁵ En effet, avant la réunion avec le directeur de thèse, j'avais adressé cinq demandes d'entretien à diverses administrations. Mais depuis l'intervention du directeur de thèse, 80 % de nos demandes ont obtenu une suite favorable notamment auprès de la haute administration.

²⁶ Nous précisons qu'il s'agit là d'un prénom fictif.

²⁷ Scott (1998).

d'autres déclinaient nos rendez-vous. Par exemple, à la suite d'un entretien réalisé avec un journaliste d'investigation d'un média privé de Yaoundé ayant couvert ce projet et qui nous promettait une riche documentation y afférente (liens des articles numériques), rien ne nous a été envoyé malgré nos multiples relances.

D'autres interlocuteurs rencontrés à Olembe décrochaient nos appels, validaient les rencontres, mais ne cessaient de repousser les rendez-vous en créant à chaque fois des prétextes (deuils, voyages, événements, maladies, etc.) pour ne pas nous fournir ces documents. En septembre 2023 et en mars 2024, lorsque nous relançons l'une de ces personnes, elle nous a répondu :

Désolé, mon frère, je n'ai pas oublié ta doléance, c'est juste que depuis un moment, je suis en l'air en l'air, je suis instable comme tu n'imagines pas, entre les deuils et les multiples occupations familiales. Toutes mes excuses vraiment. Ne pense pas que je t'ai oublié. Si je ne parviens pas à le faire, je demanderai à mon frère de fouiller ça pour toi (entretien avec un riverain d'Olembe, novembre 2023).

De notre expérience de terrain à Olembe, il faut noter que la suspicion se manifestait également par ces multiples rendez-vous non honorés, une multiplication d'excuses visant à masquer le refus d'accès aux documents jugés sensibles par les autochtones et dont la diffusion pourrait leur porter préjudice. Face à cette situation, il fallait trouver des solutions d'agilité méthodologiques afin de contourner ces obstacles de suspicion qui entravent la production de la connaissance.

Ethnographier dans l'informel pour contourner la suspicion : tactiques et bricolages méthodologiques

L'une des principales leçons de ce terrain à Olembe tient au fait que certaines enquêtes n'ont véritablement été possibles que dans les interstices, c'est-à-dire dans des espaces, des moments et des formats d'interaction échappant aux cadres formels. Loin d'être un simple ajustement pratique, ce déplacement méthodologique vers l'informel a constitué en réalité une clé d'analyse du régime de parole qui structure les relations entre populations marginalisées et institutions étatiques dans la mise en œuvre des grands chantiers d'État.

Face à la fermeture institutionnelle, il nous a fallu recourir à des modalités informelles de rencontre. Certains entretiens se sont déroulés dans des domiciles de certains administrateurs, d'autres dans des bars à la demande des interlocuteurs, afin d'éviter toute possibilité de se faire écouter par un collègue²⁸, par un voisin du quartier ou toute autre personne susceptible d'en savoir sur le sujet. C'est ainsi qu'à l'occasion d'un rendez-vous programmé dans le bureau d'un journaliste ayant travaillé sur le dossier d'Olembe, après quelques minutes d'échange à peine, il nous fit la proposition d'aller poursuivre l'entretien dans un endroit plus discret à l'abri de tout regard en ces

²⁸ Pour le cas des interlocuteurs institutionnels rencontrés.

termes : « Vous savez, ici nous sommes au bureau, il faut faire preuve de discrétion, je vous propose de poursuivre l'entretien le week-end à la maison, pour mieux discuter » (entretien avec un journaliste, 27 mars 2023). Nous avons poursuivi cet échange à son domicile un dimanche dans l'après-midi.

En outre, le choix de l'outil d'enregistrement a lui aussi été stratégique. Dans la majorité des cas, nous avons privilégié l'usage d'un carnet de terrain, évitant ainsi le recours à un enregistreur perçu comme intrusif ou compromettant pour l'interlocuteur. Ce choix était aussi une manière de prouver notre « discrétion », une qualité valorisée dans un contexte de méfiance généralisée. Précisons que dans certains cas, l'attitude de méfiance des interlocuteurs est souvent porteuse de sens, car elle donne de précieuses données sur l'environnement sociopolitique camerounais et sur la manière dont les routines autoritaires et le clientélisme façonnent les comportements au quotidien²⁹. C'est ainsi que lors d'un entretien mené dans les bureaux d'un ministère avec un responsable administratif en juin 2024, ce dernier s'est adressé à nous d'un ton un peu agressif et autoritaire : « J'espère que vous n'êtes pas en train de m'enregistrer avec votre téléphone, prenez juste des notes que vous pourrez. »

Ces pratiques de « bricolage méthodologique » permettent d'« être là sans trop s'imposer »³⁰, tout en produisant des données denses sur des sujets souvent jugés « sensibles » et/ou « délicats ». Être chercheur, ici, signifiait davantage écouter que questionner, se rendre disponible à des formes de paroles qui ne se livrent pas sur commande et qui exigent d'être accompagnées d'un travail patient d'établissement de la confiance. Face à cette parole sous tension, le carnet de terrain s'est imposé comme un outil méthodologique essentiel. À la différence de l'enregistreur, jugé intrusif, il autorise une forme de souplesse dans la captation de la parole : en prenant des notes fragmentaires, en laissant l'entretien se dérouler de façon plus informelle, nous avons pu conserver la confiance des interlocuteurs. Le carnet devenait ainsi à la fois trace et dispositif d'écoute discrète. L'enregistrement, les questionnaires formalisés ou les demandes écrites étant considérés comme des sources de blocage; ce sont les dispositifs discrets (carnet, échanges informels, lieux protégés) qui ont produit les données les plus riches.

Cette façon de faire rejoint une tradition ethnographique qui valorise l'écriture comme médiation sensible du réel, plutôt que comme simple technique d'enregistrement³¹. Elle permet aussi de redonner une place à la temporalité longue de la recherche qui suppose des allers-retours, des hésitations et des formes d'incomplétude assumées.

²⁹ Lahire (2005).

³⁰ Agier (2009, p. 158).

³¹ Beaud et Weber (2010).

L'engagement en creux : recueillir la parole des expropriés, entre espoir et dénonciation

Si les acteurs institutionnels ont opposé au chercheur silence ou distance, les populations expropriées à Olembe, elles, dans leur majorité, ont souvent fait preuve d'un accueil bienveillant, voire d'un certain empressement à témoigner. Cette seconde partie interroge cette posture d'ouverture paradoxale. Car si les interlocuteurs ont livré des récits souvent détaillés, ils l'ont fait dans un climat d'ambivalence : entre volonté d'être entendus, prudence face aux risques, et recherche d'une reconnaissance symbolique. Le dispositif d'enquête a donc dû être ajusté pour accompagner ces paroles « à bas bruit », oscillant entre dévoilement partiel et stratégies de protection.

Les expropriés comme acteurs de la vérité ordinaire : un désir de témoigner

Par contraste avec les responsables administratifs et certains autres interlocuteurs réticents (certains journalistes, personnes ayant travaillé dans le chantier), les populations expropriées d'Olembe voyaient en nous un potentiel relais de leurs souffrances et doléances auprès des autorités jugées distantes. Certains anciens propriétaires fonciers spoliés, chefs de famille, ou jeunes issus des familles déplacées ont exprimé avec force leur volonté de faire entendre leur version des faits. Dès les premières enquêtes avec les premiers interlocuteurs, les échanges nous ont donné à voir des postures de témoignage sous condition. C'est le cas de cet interlocuteur, qui dans ses premiers liminaires, nous dit : « Mon fils, avec tout ce que nous te donnons comme informations là, qu'est-ce que nous gagnons en échange? Qu'est-ce que tu vas faire avec tout ça? » (entretien avec un notable/Chef de bloc du quartier Olembe, 23 mai 2023).

Avant de leur expliquer que nous rédigerons des travaux « qui pourraient être lus par des décideurs sur leur cause », la démarche semblait susciter à la fois curiosité et espoir. Ce rapport au savoir produit la subjectivation politique du témoignage³². L'enquête devient ici une scène de parole dans laquelle les locuteurs se réapproprient leur récit, dans l'espoir que celui-ci trouve une résonance publique.

« Comme vous faites dans les recherches, dites aux gens d'en haut que nous souffrons ici à Olembe, nous n'avons plus de terres et nous avons tout perdu » entretien avec un notable/Chef de bloc du quartier Olembe, 23 mai 2023), nous a confié un interlocuteur âgé, portant encore les documents de son terrain dont il avait été exproprié. Avec ces entretiens, le terrain devient le théâtre d'une forme de dénonciation différée, mais investie : « Filme bien ça », « note bien ceci », « au nom de la vérité, je le dis » (entretien avec un riverain du quartier Olembe, juin 2023), affirmait un interlocuteur riverain rencontré lors d'un échange dans son domicile en chantier sur un lopin de terre non loin du Complexe sportif (entretien avec un riverain du quartier Olembe, juin 2023). La prise de parole constitue à Olembe un acte de dévoilement autant qu'un appel à

³² Scheper-Hughes (1995).

réparation. Il s'agit moins d'un simple témoignage que d'un « récit de l'injustice » adressé à un auditoire lointain mais symboliquement mobilisé (les « gens d'en haut »).

Les données de terrain montrent que cette parole est pensée comme potentiellement performative : les injonctions telles que « dis-le là-bas » ou « note bien ça » traduisent des attentes explicites à l'égard du travail du chercheur, et du coup l'entretien apparaît ici comme une interaction située, traversée par des rapports de pouvoir. À Olembe, il devient une scène politique ordinaire³³ où les expropriés tentent de transformer l'expérience de la dépossession en récit audible et légitime. Toutefois, cette parole demeure profondément contrainte. Les silences, les reformulations prudentes et les choix de lieux discrets témoignent d'une énonciation sous surveillance, rejoignant les travaux sur les terrains sensibles et autoritaires³⁴.

Une énonciation sous contrainte : entre soupçon, peur et contrôle de l'interaction

Parler en contexte autoritaire ne relève ni de l'évidence ni de la transparence. La littérature sur la sociologie de terrain montre que la prise de parole y est indissociable d'un calcul des risques et d'une anticipation des effets du dire³⁵. Le silence n'y signifie pas l'absence de discours, mais constitue une modalité spécifique du dire, façonnée par la peur des sanctions et l'expérience ordinaire de la domination.

À Olembe, les données empiriques révèlent une tension constante entre le désir de témoigner et la crainte des représailles. Les injonctions telles que « ferme la porte », « n'écris pas ça » ou « ne filme pas ce document » traduisent un travail actif de contrôle du récit. Cette énonciation fragmentée et révisable s'apparente à des « transcriptions cachées »³⁶ et les « régimes de vérité » en contexte de domination³⁷. La parole recueillie n'est jamais la simple restitution d'un vécu, mais une production située, contrainte par les rapports de force et traversée par des formes d'autocensure intériorisée. Les témoignages des riverains se déployaient également dans les lectures politiques des rapports de pouvoir. Un interlocuteur nous exprimait, d'un ton amer, une sorte de désillusion politique profonde, mais aussi la conscience vive d'un sentiment de marginalisation territoriale³⁸ :

Ils nous font ça parce que nous n'avons pas d'élites ici chez les « Yanda » capables de mieux nous représenter dans les instances de décisions. Nous sommes abandonnés à nous-mêmes. Le ministre Etoundi Ngoa est de Nkozoa, il ne peut pas peser de son poids pour défendre notre cause ici à Olembe (entretien avec un riverain du quartier Olembe, mai 2023).

³³ Fassin (2010).

³⁴ Belinga Ondoua (2018); Boumaza et Campana (2007); Doucouré (2021); Meier (2020); Perrin-Joly (2020).

³⁵ Voir Fassin (2010); Scott (1998).

³⁶ Scott (1998).

³⁷ Fassin (2010).

³⁸ Bayart (1989).

D'autres témoignages, par contre, mettaient en lumière les formes d'achat du silence ou de pacification sociale opérées par les autorités à l'occasion de grandes cérémonies :

À l'occasion de grands événements comme la CAN, ces gens viennent ici, c'est juste pour nous tromper avec des sacs de riz, de la viande de bœuf qu'ils donnent au chef pour qu'il nous partage ça (entretien avec un notable du village d'Olembe, juin 2023).

Ce type de récit traduit une méfiance envers les formes rituelles du clientélisme et les modes de présence de l'État local³⁹.

Enfin, face à cette conscience de leur impuissance devant l'État, certains nous expliquent les formes d'actions qu'ils ont mobilisées pour essayer de défendre leurs terres et contraindre les politiques à entendre leurs revendications. C'est ce qu'un patriarche du village d'Olembe nous explique lors d'un entretien :

Pour nous défendre, nous avons été obligés à un moment donné de recourir à la tradition pour faire entendre nos cris. C'est pour ça que lorsqu'une entreprise avait fait venir une grue ici pour la construction du stade, cet appareil était tombé en panne. Et pour que ça recommence à fonctionner, il a fallu que les responsables de cette entreprise viennent négocier avec le chef et les notables pour arranger la situation (entretien avec un notable du village d'Olembe, juin 2023).

Le récit, entre mythe, mémoire et stratégie, illustre un usage performatif des croyances locales comme contre-pouvoir rituel⁴⁰. Ces différentes expériences ont transformé l'entretien en un moment éminemment politique, où le chercheur devient dépositaire de secrets ou de récits à usage limité. Nous étions ainsi placé au cœur d'un double contrat : d'un côté, recueillir la parole de ceux qui s'estiment marginalisés; de l'autre, nous étions perçu comme une figure ambiguë à la fois légitime parce qu'intellectuelle, et suspecte parce qu'étrangère au territoire. L'attestation de recherche, présentée au début des entretiens, faisait ainsi office de preuve de « neutralité », ou à tout le moins de filtre symbolique atténuant la méfiance.

En définitive, le terrain d'Olembe s'est imposé comme un espace d'énonciation ambivalente : verrouillé du côté des institutions, il s'ouvrait ailleurs sur des récits de dépossession, de souffrance, mais aussi d'espoir. La recherche qualitative dans ce contexte n'est pas une simple collecte de données, mais un exercice d'équilibriste : entre exposition et retrait, dévoilement et silence, réception et négociation. Ce travail appelle une posture réflexive continue où le chercheur doit assumer sa position de tiers situé, parfois instrumentalisé, parfois attendu, toujours à réinterroger.

³⁹ Olivier de Sardan (1999).

⁴⁰ Geschiere (1997).

Conclusion

L'enquête de terrain menée à Olembe s'est révélée illustrative de ce que peut être la pratique qualitative en contexte de suspicion. Ce projet sportif et urbain important, pensé comme vitrine de « l'État en chantier » au Cameroun, a généré un double paysage relationnel : d'un côté, un monde institutionnel verrouillé, méfiant, où le chercheur est perçu comme un corps étranger à surveiller, à tenir à distance; de l'autre, un monde social exproprié, fragmenté, mais traversé par le désir d'énonciation et d'une forme de reconnaissance différée. Pris entre ces deux registres, le travail ethnographique a dû composer avec des régimes d'accès contrastés. La construction de l'échantillonnage, amorcée dans un cadre formel par une recommandation de notre directeur de thèse, s'est rapidement ancrée dans des logiques informelles : entretiens obtenus par cooptation, contacts obtenus « par confiance » ou « par relais », dans une chaîne relationnelle souvent imprévisible, mais féconde. Cette dynamique éclaire la manière dont les données empiriques se tissent en terrain contraint, à rebours des logiques méthodologiques linéaires.

En parallèle, la dimension relationnelle de l'entretien – le recours aux carnets plutôt qu'aux enregistreurs, la posture d'écoute ajustée aux contextes d'énonciation – a constitué une autre clé de voûte de cette recherche. Il ne s'agissait pas seulement de « recueillir des données », mais de créer les conditions minimales de leur collecte. Autrement dit, produire du savoir dans un espace où ce savoir dérange, où il s'échange sous le sceau de la confiance, de la prudence, voire de la clandestinité. Ce travail contribue à une sociologie du terrain en contexte de domination en montrant que la production de données ne repose pas seulement sur l'accès aux acteurs, mais sur la capacité du chercheur à se mouvoir dans des espaces relationnels instables, où la parole se donne par fragments, sous conditions et dans des registres souvent non linéaires. Olembe apparaît alors comme un laboratoire heuristique : un lieu où se déploient des tactiques de contournement, des formes d'engagement « à bas bruit », et où s'observent les tensions entre désir de témoignage, peur diffuse et quête de reconnaissance.

Mais cette posture d'enquête n'est pas sans limites. L'impossibilité d'accéder à certains documents officiels, la dépendance à un réseau d'intermédiaires informels, ainsi que la prudence de certains interlocuteurs invitent à considérer la part d'invisible, de non-dit et de zones grises qui persistent malgré le travail de terrain. De même, l'emprise des réseaux d'interconnaissance peut orienter la cartographie des acteurs rencontrés, filtrant parfois certaines voix ou certains récits. Ces limites ouvrent néanmoins des perspectives de recherche intéressantes. Le cas d'Olembe invite à explorer davantage la manière dont, en contexte camerounais, les populations marginalisées construisent des formes de parole contrainte, et comment les dispositifs de recherche pourraient mieux saisir ces expressions. Il suggère également de développer une réflexion comparative sur les modalités d'accès, de confiance et de contournement dans des environnements étatiques caractérisés par des degrés variables d'opacité et de suspicion. Cette enquête

montre ainsi que la pratique du terrain en contexte autoritaire ou semi-autoritaire suppose un rapport réflexif constant au cadre d'enquête : aux modalités d'accès, aux risques encourus par les enquêtés, mais aussi à la position du chercheur lui-même, pris dans un entre-deux statutaire.

En définitive, l'enquête d'Olembe rappelle que la recherche qualitative, loin d'être un simple protocole, est un travail de composition permanente avec l'incertitude, la vulnérabilité des acteurs et la créativité méthodologique. C'est justement dans ces marges, dans ces zones discrètes où la parole hésite mais insiste, que se fabrique une connaissance à la fois fragile, située et profondément révélatrice des dynamiques sociopolitiques contemporaines.

Références

- Agier, M. (2009). *Esquisses d'une anthropologie de la ville : lieux, situations, mouvements*. Académia-bruyant.
- Amougou, G., Kernen, A., & Nkot, F. (2022). Vivre et travailler dans une enclave chinoise au Cameroun : les ouvriers d'un « grand chantier de l'émergence ». *Cahiers d'études africaines*, (245-246), 241-263. <https://doi.org/10.4000/etudesafriques.36395>
- Ayimpam, S., & Bouju, J. (2015). Objets tabous, sujets sensibles, lieux dangereux : les terrains difficiles aujourd'hui. *Civilisations*, 64(1), 11-20.
- Bayart, J.-F. (1989). *L'Etat en Afrique : la politique du ventre*. Fayard.
- Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*. La Découverte.
- Belinga Ondoua, P.-D. (2018). La politique de la suspicion et le développement urbain au Cameroun. Le Programme participatif d'amélioration des bidonvilles (PPAB) à Yaoundé. *Politique africaine*, 2(150), 53-74. <https://doi.org/10.3917/polaf.150.0053>
- Belinga Ondoua, P.-D. (2023). Violence politique et construction de l'hégémonie au Cameroun. Le complotisme à l'aune des pratiques coercitives à Yaoundé. *Politique africaine*, 2(170), 85-104. <https://doi.org/10.3917/polaf.170.0085>
- Bénit-Gbaffou, C. (2011). Up close and personal? How does local democracy help the poor access the state? Stories of accountability and clientelism in Johannesburg. *Journal of Asian and African Studies*, 46(5), 453-464.
- Bensa, A., & Fassin, E. (2002). Les sciences sociales face à l'événement. *Terrain, anthropologie et sciences humaines*, (38), 5-20. <https://doi.org/10.4000/terrain.1888>

- Bouagga, Y. (2014). L'administration de la recherche : terrains contrôlés et savoirs filtrés. Dans J.-L. Amselle (Éd.), *Sciences sociales et pouvoir politique en Afrique* (pp. 121-135). CNRS Éditions.
- Bouillon, F., Fresia, M., & Tallio, V. (Éds). (2005). *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Les Éditions de l'EHESS.
- Boumaza, M., & Campana, A. (2007). Enquêter en milieu « difficile ». *Revue française de science politique*, 57(1), 5-25.
- Campenhoudt, L. V., Marquet, J., & Quivy, R. (Éds). (2017). *Manuel de recherche en sciences sociales* (5^e éd.). Dunod.
- Copans, J. (Éd.). (2002). *L'enquête ethnologique de terrain*. Nathan/VUEF.
- D'Halluin, E. (2005). Vaincre la suspicion, entrer dans une intimité douloureuse. Dans F. Bouillon, M. Fresia, & V. Tallio (Éds), *Terrains sensibles : expériences actuelles de l'anthropologie* (pp. 55-74). Éditions de l'EHESS.
- Doucouré, B. (2021). Crédibilité du chercheur, relation de confiance et éthique en recherche qualitative : l'implexité à la croisée des chemins. *Recherches qualitatives*, 40(1), 46-60. <https://doi.org/10.7202/1076346ar>
- Fassin, D. (2010). *La raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*. Éditions du Seuil.
- Fife, W. (2005). *Doing fieldwork : Ethnographic methods for research in developing countries and beyond*. Palgrave Macmillan.
- Geschiere, P. (1997). *The modernity of witchcraft: Politics and the occult in postcolonial Africa*. University of Virginia Press.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory: Strategies for qualitative research*. Aldine Publishing Company.
- Grawitz, M. (Éd.). (2001). *Méthodes des sciences sociales* (11^e éd.). Éditions Dalloz.
- Lado, L., Oukouomi, G., Ngo, N., Etah, E., & Acha, E. (2021). Faire du terrain en période de crise anglophone au Cameroun. *Afrique et développement*, 46(4), 121-140.
- Lahire, B. (2005). *L'esprit sociologique*. La Découverte.
- Mace, G., & Pétry, F. (Éds). (2000). *Guide d'élaboration d'un projet de recherches en sciences sociales*. Presses de l'Université Laval.
- Meier, D. (2020). Faire de la recherche au Kurdistan irakien : questions éthiques en milieu autoritaire. *Recherches qualitatives*, 39(1), 21-41. <https://doi.org/10.7202/1070014ar>

- Niang, M., Dupéré, S., & Fletcher, C. (2017). Une Africaine en « terrain africain ». Défis épistémologiques, éthiques et méthodologiques lors d'une recherche qualitative effectuée au Burkina Faso. *Recherches qualitatives*, 36(1), 24-44. <https://id.erudit.org/iderudit/1084355ar>
- Olivier de Sardan, J.-P. (1999). La politique de terrain : sur la production des données en anthropologie. *Enquête*, (1), 71-109.
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia-Bruylant.
- Perrin-Joly, C. (2020). Entreprendre une enquête, conduire un business en Éthiopie : quand l'incertitude structure le travail de la chercheuse en contexte autoritaire. *Recherches qualitatives*, 39(1), 62-83. <https://doi.org/10.7202/1070016ar>
- Pommerolle, M.-E. (2024). *De la loyauté au Cameroun. Essai sur un ordre politique et ses crises*. Karthala.
- Quiminal, C. (2010). L'anthropologue face aux stratégies de l'État : obstacles et réinventions du terrain. Dans I. Rivoal, & E. Sibeud (Éds), *Terrains sensibles* (pp. 35-52). Éditions de l'EHESS.
- Scheper-Hughes, N. (1995). The primacy of the ethical: Propositions for a militant anthropology. *Current Anthropology*, 36(3), 409-440.
- Scott, J. C. (1998). *Seeing like a state: How certain schemes to improve the human condition have failed*. Yale University Press.
- Siméant-Germanos, J. (Éd.). (2015). *Guide de l'enquête globale en sciences sociales*. CNRS Éditions.

Boris Anguissa est doctorant en science politique à l'Université de Yaoundé II–Soa. Ses travaux de recherche portent sur la dynamique d'émergence et de construction de l'État au Cameroun, appréhendée à partir d'une monographie d'un chantier d'État qu'est celui du complexe sportif d'Olembe à Yaoundé. À travers une enquête de terrain qualitative, il s'intéresse aux modalités concrètes de mise en œuvre de l'action publique, aux jeux d'acteurs et aux formes de bricolage institutionnel qui accompagnent les grands projets d'infrastructures au Cameroun.

Pour joindre l'auteur :
borisanguissa@gmail.com

Enquêter sur la sexualité de prêtres catholiques homosexuels : retour réflexif sur un terrain « sensible »

Loïc Bizeul, Chercheur postdoctoral en sociologie

Université de Sherbrooke, Québec, Canada

Résumé

Enquêter sur la sexualité de prêtres catholiques homosexuels soulève des défis méthodologiques et éthiques majeurs, liés à un double tabou : la sexualité et l'homosexualité au sein de l'institution catholique. Cet article propose un retour réflexif sur une recherche qualitative menée auprès de 17 prêtres, anciens prêtres et anciens séminaristes homosexuels au Québec. À partir d'entrevues semi-directives inscrites dans une perspective interactionniste, il analyse la manière dont les affects, les rapports de pouvoir et les enjeux de confiance structurent la relation d'enquête et la production des données. Situé à l'intersection d'une ethnographie « chez soi » et « chez l'autre », l'auteur montre comment son orientation sexuelle, combinée à son extériorité religieuse, a façonné les dynamiques de terrain. En mobilisant les épistémologies du point de vue situé, l'article défend l'idée que l'implication subjective du chercheur constitue une ressource analytique essentielle pour l'analyse des terrains dits sensibles.

Mots clés

PRÊTRES CATHOLIQUES, HOMOSEXUALITÉ, RELATION D'ENQUÊTE, MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE, RÉFLEXIVITÉ

Investigating the sexuality of homosexual Catholic priests: A reflexive account of a “sensitive” field

Abstract

Investigating the sexuality of homosexual Catholic priests raises major methodological and ethical challenges tied to a double taboo: sexuality and homosexuality within the Catholic institution. This article offers a reflexive account of qualitative research conducted with 17 homosexual priests, former priests and former seminarians in Quebec. Based on semi-structured interviews grounded in an interactionist perspective, it analyzes how affects, power relations and issues of trust structure the research relationship and the production of data. Situated at the intersection of ethnography “at home” and “with the Other”, the author shows how his sexual orientation, combined with his position as an outsider to the religious field, shaped the dynamics of the fieldwork. Drawing on standpoint epistemologies, the article argues that the researcher's subjective involvement constitutes an essential analytical resource for the study of so-called sensitive fields.

RECHERCHES QUALITATIVES – MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE – Vol. 45(2), pp. 104-127.

LES SOURCES DE LA SUSPICION. LA PRATIQUE DU TERRAIN À L'ÉPREUVE DU SECRET À L'ÈRE DE LA POST-CONFIANCE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

Keywords

CATHOLIC PRIESTS, HOMOSEXUALITY, RESEARCH RELATIONSHIP, QUALITATIVE METHODOLOGY, REFLEXIVITY

Introduction

Enquêter sur la sexualité de prêtres catholiques homosexuels soulève des enjeux méthodologiques et éthiques majeurs. Thématique hautement sensible dans l'institution ecclésiale, elle se heurte à un double silence : celui, d'une part, des normes cléricales qui restreignent l'expression du désir et celui, d'autre part, d'un tabou persistant autour de la sexualité dans l'Église catholique¹. Étudier ce qui est à la fois « inobservable »² et souvent indicible impose une attention méthodologique soutenue afin d'instaurer les conditions d'un échange possible.

Cet article propose un retour critique sur la démarche méthodologique que j'ai déployée pour mener cette recherche³. Ancrée dans la tradition de la sociologie interactionniste, et articulée à la notion de « carrière », elle s'est construite autour d'entretiens semi-directifs biographiques, initialement inspirés par la théorisation ancrée⁴, mais progressivement infléchis vers une conceptualisation plus structurée afin de faire émerger les hypothèses au fil du terrain.

L'un des enjeux centraux ici concerne la posture du chercheur. En tant qu'homme gai, non issu du milieu religieux, mais partageant avec mes enquêtés une expérience de la minorisation sexuelle, ma position se situe à la croisée d'une « ethnographie chez soi » et d'une « ethnographie chez l'autre »⁵. Cette proximité partielle soulève des effets de miroir, des tensions, mais aussi des conditions particulières de production des données qu'il s'agit de rendre visibles.

¹ Bazantay (2016); Suaud (1974).

² Bozon (1995).

³ Cet article prend appui sur les résultats de ma recherche doctorale intitulée *L'impossible gai? Être prêtre catholique et homosexuel au Québec*, dans laquelle j'explore les trajectoires de prêtres catholiques homosexuels en mobilisant le concept interactionniste de « carrière » pour analyser comment ces hommes négocient deux identités a priori inconciliables : celle de prêtre et celle d'homosexuel. Inscrit dans les champs de la sociologie du catholicisme et des sexualités, l'objectif central de cette recherche a été d'analyser comment, dans le contexte du Québec contemporain, des prêtres catholiques homosexuels vivent leur double condition de prêtre et d'homosexuel, et construisent des cohérences dans leur parcours. Il s'est agi de s'attacher à décrire les stratégies développées pour négocier leurs trajectoires identitaires dans un contexte québécois marqué par la sécularisation et la visibilité accrue des communautés gaies.

⁴ Charmaz (2006); Strauss et Corbin (1994, 1998).

⁵ Ouattara (2004).

Alors que la littérature francophone en sociologie du catholicisme aborde encore peu ces croisements entre sexualité, religion et réflexivité⁶, quelques travaux récents⁷ signalent l'importance de prendre au sérieux la subjectivité du chercheur. Dans la lignée des épistémologies féministes⁸, et à l'instar de Joël et Tricou⁹, j'aborde ici le point de vue situé non comme un biais à neutraliser, mais comme une ressource heuristique.

Cet article revient ainsi sur les ajustements méthodologiques, éthiques et épistémologiques qu'a nécessité cette recherche, en mettant en lumière les tensions entre distance et proximité, et en interrogeant ce que la réflexivité permet de saisir non seulement sur les conditions d'enquête, mais aussi sur la fabrique même des récits dans des contextes marqués par la douleur, le secret et la négociation identitaire.

Écouter des prêtres homosexuels

Cette première partie revient sur les conditions concrètes dans lesquelles s'est déroulée l'enquête, depuis la constitution de l'échantillon jusqu'à la conduite des entretiens. Un carnet de terrain a accompagné l'ensemble du processus, consignait mes impressions, mes doutes, les ajustements et les obstacles. Ce travail réflexif n'avait pas pour objectif d'élaborer une méthode de recherche idéale, mais de documenter les conditions particulières qui ont rendu cette enquête possible, en assumant la part de tâtonnement, d'intuition et d'adaptation inhérente à tout terrain « sensible »¹⁰. La démarche décrite ici doit donc être comprise comme un processus évolutif, façonné par les réalités empiriques et par les ajustements successifs qu'imposent les relations humaines sur le terrain.

⁶ Béraud (2017).

⁷ Alameddine (2022); Roy (2013).

⁸ Collins (1986); Haraway (1988); Harding (1991); Smith (1974).

⁹ Joël et Tricou (2017).

¹⁰ L'expression *terrain sensible* doit être employée avec prudence, tant elle peut prêter à confusion. Comme le rappellent Bouillon et al. (2005), il ne s'agit pas d'un terrain « dangereux » ou « secret » par essence, mais d'un espace d'enquête marqué par des formes d'exposition particulières – affectives, morales, sociales ou politiques – qui fragilisent la posture de recherche. Dans ce type de contexte, le chercheur se trouve confronté à des interlocuteurs vulnérables, à des enjeux de réputation ou de stigmatisation, et à la nécessité d'ajuster continuellement sa position. Villani et al. (2015) proposent de parler plutôt d'« engagement sensible », pour souligner le travail d'équilibriste qu'imposent ces enquêtes : entre empathie et distance, dévoilement et retenue, compréhension et préservation des personnes impliquées.

Dans mon cas, cette qualification s'applique d'abord à la nature des sujets abordés : la sexualité, la foi et la transgression au sein d'une institution qui condamne officiellement l'homosexualité. Elle tient aussi à la vulnérabilité des interlocuteurs, contraints au secret et exposés à des risques symboliques, voire professionnels, en cas d'identification. Enfin, le caractère sensible de ce terrain tient à la réflexivité qu'il exige de l'enquêteur : ma propre identité homosexuelle, l'intimité des échanges et les dilemmes éthiques liés à la protection des participants ont constamment réactivé la question de la juste distance, rendant le processus d'enquête lui-même indissociable de son contenu.

Accéder à une population « cachée »

L'enquête a d'abord été guidée par une question pratique : comment accéder à des prêtres catholiques s'identifiant comme homosexuels? En mobilisant le concept de « carrière », il m'est apparu nécessaire de concentrer l'étude sur des hommes ayant déjà reconnu leur homosexualité à un cercle restreint de personnes de confiance plutôt que sur des profils de prêtres dits « taupes »¹¹. Cette auto-identification n'impliquait pas un *coming out* public, mais supposait une capacité à nommer cette part de soi dans des contextes sécurisants. Le principal défi tenait à la nature même de la population visée : une population *invisible*¹², prise entre des injonctions contradictoires de silence et de loyauté. Il était inenvisageable de contacter directement des diocèses ou des paroisses pour diffuser un appel à témoignage explicitement centré sur « l'homosexualité de prêtres catholiques ». Au-delà des « réserves des individus à aborder leurs comportements sexuels devant des personnes qui ne leur sont pas familières »¹³, les prêtres rencontrés devaient composer avec une contrainte supplémentaire : leur parole pouvait engager non seulement leur personne, mais aussi l'institution qu'ils représentent. Cette dimension explique la prudence extrême, voire la méfiance, avec laquelle plusieurs ont accueilli ma proposition d'entretien.

Poser des questions aux prêtres sur leur vie sexuelle soulève en effet des interrogations quant à leur engagement envers la règle du célibat ecclésiastique, une règle sur laquelle repose et parfois s'effrite leur vocation. En réalité, l'Église lie le pouvoir à des enjeux de sexualité. L'acquisition et l'exercice légitime de ce pouvoir ne dépendent pas uniquement de compétences professionnelles, mais plutôt de la capacité à maintenir l'abstinence, ou du moins, à donner l'impression de le faire.

Pour contourner ces obstacles, j'ai d'abord eu recours à des informateurs clés¹⁴ (*gatekeepers*), établissant un contact initial avec des prêtres susceptibles d'accepter de témoigner. Ces premiers liens reposaient sur un capital de confiance accumulé lors d'une recherche précédente menée à la paroisse Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, centrée sur les expériences de paroissiens catholiques homosexuels. D'autres contacts provenaient de mon environnement académique : collègues ou amis qui m'ont mis en relation avec des personnes correspondant au profil recherché.

¹¹ « Ce terme désigne a priori le prêtre clairement au placard et rappelant à l'ordre du placard ses pairs – d'où peut-être ce vocable issu de l'espionnage » (Tricou, 2018, p. 135).

¹² Sauvayre (2021).

¹³ Joël et Tricou (2017, p. 17).

¹⁴ Dans le cadre de cette recherche, j'ai pu m'appuyer sur l'aide précieuse de cinq informateurs clés qui ont facilité les premiers contacts avec des membres de leur entourage susceptibles de répondre à mes questions lors d'un ou de plusieurs entretiens. Ces informateurs ont joué un rôle crucial en me permettant d'accéder à un réseau de participants potentiels, dont la collaboration a été essentielle pour le bon déroulement de l'enquête.

L'échantillon s'est ainsi constitué selon la méthode de la boule de neige¹⁵, où chaque participant potentiel renvoie vers un autre. Cette dynamique relationnelle s'est révélée efficace au départ : quatre entretiens ont pu être réalisés grâce à ce réseau. Mais elle a vite montré ses limites. Très vite, les informateurs clés ont eux-mêmes buté sur la peur des prêtres sollicités. Plusieurs hommes ont exprimé la crainte d'être *reconnus, mal compris* ou *caricaturés*. L'enjeu n'était pas seulement celui de la confidentialité, mais de la réputation : parler, c'était risquer d'ébranler l'image de respectabilité nécessaire à la fonction sacerdotale.

Ces résistances s'expliquent en partie par le contexte social et politique autour des enjeux de sexualité et de violences à caractère sexuelles commises par certains membres du clergé catholique. Certains ont mentionné le scandale suscité par la publication du pamphlet grand public *Sodoma* de Frédéric Martel¹⁶, qui explorait les questions de sexualité, notamment l'homosexualité, au sein du clergé catholique au Vatican. La parution de cet ouvrage a été l'objet de controverses, certains prêtres craignant que leurs paroles soient utilisées à des fins polémiques, comme cela s'est produit avec *Sodoma*. Ils exprimaient cette crainte en raison des répercussions observées dans leurs diocèses et paroisses, ainsi que de l'impact sur la perception de l'institution et plus crucial encore, sur l'image des prêtres au sein de leur communauté catholique, à la suite de la parution de l'ouvrage de Martel. Par ailleurs, dans un contexte marqué par les révélations de violences à caractère sexuel perpétrées par des prêtres envers des mineurs ou des religieuses, le désir de ne pas porter davantage préjudice à l'institution catholique prend une importance particulière. Cela est d'autant plus prégnant dans un contexte où ces actes de violences sexuelles, lorsqu'ils impliquent des prêtres et des garçons, sont souvent assimilés à l'homosexualité de certains membres du clergé¹⁷.

Ces réticences n'ont pas seulement ralenti la recherche : elles en ont transformé la nature. La relation d'enquête s'est révélée indissociable d'un travail patient de réassurance. Il ne s'agissait plus simplement d'obtenir un consentement éclairé¹⁸, mais de créer les conditions d'un dialogue sincère dans un espace perçu comme sûr. J'ai donc pris le parti de laisser aux participants la liberté de choisir le lieu de rencontre, souvent leur domicile ou un café discret, afin d'instaurer un climat de familiarité propice à l'expression intime¹⁹.

Malgré ces précautions, la méfiance demeurait palpable. Sur les vingt-six prêtres ou anciens prêtres contactés, neuf ont décliné l'invitation à participer. Les raisons

¹⁵ Combessie (2007).

¹⁶ Martel (2019).

¹⁷ Il est à noter que cette confusion entre homosexualité et pédocriminalité est parfois délibérément entretenue par l'Église elle-même (Bobineau et al., 2017; Lalo et Tricou, 2016; Nadeau, 2020).

¹⁸ Poupart (1997).

¹⁹ Blanchet et Gotman (2006).

invoquées étaient diverses : pour les anciens prêtres, la peur de raviver des souvenirs douloureux ou honteux; pour les prêtres en activité, la crainte d'être trahis, jugés, ou d'exposer indirectement d'autres confrères. Quatorze sur vingt-six ont demandé un entretien téléphonique préliminaire avant de confirmer leur participation. Ce rituel d'échange préalable, qui n'était pas prévu initialement, s'est imposé comme une étape essentielle de la démarche : un espace où se jouait la première épreuve de confiance.

Ces conversations m'ont rapidement appris que mes interlocuteurs n'étaient pas seulement soucieux de comprendre *le contenu* de la recherche, mais aussi *qui* en était l'auteur. Nombre d'entre eux voulaient savoir pourquoi j'avais choisi ce sujet, quelle était ma propre relation à l'Église et à l'homosexualité. L'un d'eux m'a demandé : « Et vous, pourquoi ça vous intéresse autant? » Un autre a ajouté, avec un ton mi-curieux, mi-méfiant : « Vous êtes de la gang? »

Ces questions, d'apparence anodine, ont profondément déstabilisé la posture méthodologique que j'avais initialement adoptée. Formé à la tradition wébérienne de la neutralité axiologique²⁰, j'avais d'abord cherché à « m'effacer » derrière le dispositif, convaincu que ma subjectivité n'avait pas à interférer avec la production du savoir. Or ce sont précisément mes tentatives d'effacement qui suscitaient le plus de distance et d'incertitude. Les refus répétés ont alors agi comme un signal : mon positionnement trop discret empêchait le lien, là où l'objet d'étude même exigeait un rapport de confiance fondé sur la reconnaissance mutuelle.

Ajuster la posture : de la distance à la vulnérabilité

Cette prise de conscience a marqué un tournant. Pour accéder à la parole des prêtres, il m'a fallu accepter de me montrer vulnérable²¹ et de dévoiler certains éléments de mon identité personnelle. Plusieurs prêtres avaient exprimé le souhait d'échanger avec un chercheur capable de « comprendre » leur expérience, de « ressentir » ce qu'ils vivaient. Ils semblaient chercher moins un expert qu'un interlocuteur crédible, susceptible de partager, au moins partiellement, leur expérience de minorisation.

C'est dans ce contexte que j'ai pris la décision de sortir du « placard de l'ethnographe »²² dans lequel je m'étais jusque-là tenu. J'ai commencé à mentionner, dans mes premiers courriels de contact, que je me reconnaissais moi-même comme homosexuel, expliquant en quoi cette dimension personnelle nourrissait mon intérêt scientifique pour les tensions entre sexualité et prêtrise. Cette stratégie, adoptée progressivement et non sans appréhension, a profondément modifié la dynamique d'accès au terrain.

Les réactions furent immédiates. Plusieurs prêtres m'ont écrit qu'ils se sentaient « rassurés », qu'ils pouvaient désormais me parler « sans peur ». Certains ont même

²⁰ Weber (1919/1963).

²¹ Favret-Saada (1977).

²² Chauvin (2016).

exprimé explicitement qu'ils n'auraient pas accepté un entretien avec un chercheur hétérosexuel : « Je n'aurais pas pu parler à un gars *straight* », m'a confié l'abbé William²³. D'autres, comme l'abbé Victor, soulignaient l'importance de cette reconnaissance mutuelle :

C'est pour ça que je te demandais si tu étais gai ou pas : parce que je sais que tu peux comprendre ce que je peux vivre. Pis ça, c'est très, très important. Comme ça, j'ai moins l'impression que tu vas me juger.

En acceptant de dévoiler une part de moi-même, je ne cherchais pas à instaurer une fausse symétrie, mais à reconnaître l'asymétrie constitutive de nos positions. Ce dévoilement partiel²⁴, loin d'abolir la distance analytique, a permis d'ouvrir un espace de parole plus libre où les participants pouvaient se sentir entendus.

Cette nouvelle stratégie d'approche a rapidement porté ses fruits. Outre les relais interpersonnels, j'ai choisi de rendre public un appel à témoignages dans deux médias ciblés : un magazine communautaire gai (*Fugues*) et un média indépendant²⁵ spécialisé en questions religieuses.

Dans ces annonces, j'expliquais le cadre universitaire du projet, les garanties d'anonymat, et précisais que je menais cette recherche en tant qu'homme homosexuel et sociologue du religieux. Les participants potentiels devaient me contacter eux-mêmes, ce qui leur permettait de préserver le contrôle du premier contact. Cette inversion du rapport de sollicitation – ce n'était plus moi qui allais vers eux, mais eux qui décidaient de venir vers moi – a eu un effet décisif.

L'établissement de la confiance s'est alors fait plus rapidement. Certains répondants m'ont confié, après coup, qu'ils avaient franchi le pas précisément parce qu'ils savaient qu'ils s'adresseraient à quelqu'un « de leur monde ». Cette familiarité d'apparence n'a pas effacé les hiérarchies ni les précautions, mais elle a permis de déplacer la méfiance : l'entretien n'était plus perçu comme une menace, mais comme une possibilité de prise de parole.

En tout, j'ai eu l'opportunité de rencontrer 17 hommes. Parmi eux, 9 étaient encore en service au moment des entretiens, 6 avaient quitté la prêtrise et deux étaient

²³ Tous les prénoms des prêtres interviewés ont été remplacés par des pseudonymes, conformément aux exigences d'anonymisation des données, en veillant à préserver le « sens sociologique des noms » (Vuattoux, 2016, p. 94). Par ailleurs, certains éléments biographiques ou sociologiques concernant les répondants, tels que l'âge, les fonctions ou les lieux d'affectation, ont également été omis ou modifiés afin de garantir leur confidentialité. Dans cette même logique de protection des participants, aucun encadré ne résumera la vie et le parcours détaillé de chaque répondant, évitant ainsi toute possibilité d'identification indirecte.

²⁴ Je reviendrai plus en détail dans la deuxième partie sur les conditions et les effets de ce dévoilement, ainsi que sur ses implications réflexives et épistémologiques pour la conduite de l'enquête.

²⁵ Poirier (2022).

d'anciens séminaristes n'étant pas allés jusqu'au bout de l'ordination. Bien que la majorité de ces hommes soient nés et aient exercé au Québec, 2 des 17 répondants rencontrés sont nés en dehors du Québec et ont grandi en contexte francophone minoritaire. Ils ont ensuite rejoint le Québec au cours de leur formation ou de leur ministère sacerdotal. Au moment de l'entretien, les participants à l'enquête étaient âgés de 36 à 85 ans²⁶. Dix d'entre eux sont nés pendant la période pré-Révolution tranquille (1940-1960), marquée par une société québécoise ultra-cléricalisée et conservatrice. Les deux participants nés à l'extérieur du Québec ont vu le jour dans les années 1950 au sein de sociétés rurales et catholiques conservatrices. Trois autres répondants ont vu le jour au tournant des années 1960, durant la période de bouleversements sociaux de la Révolution tranquille. À cette époque, le nombre de prêtres était encore élevé, selon les statistiques ecclésiastiques disponibles. Enfin, deux participants sont nés dans un Québec où le nombre de prêtres chutait et où leur place dans la société devenait de plus en plus marginale.

Méthodologie et défis de l'entretien biographique avec des prêtres homosexuels

Les entretiens ont été conduits selon une approche semi-inductive, centrée sur l'écoute des récits de vie. Il ne s'agissait pas de tester des hypothèses préalables, mais d'explorer la manière dont les répondants construisent leur cohérence entre leur identité sacerdotale, leur orientation sexuelle et leur intimité. Cette démarche, ancrée dans leur expérience, a permis d'aborder des dimensions souvent taboues, difficilement accessibles autrement que par la parole des acteurs eux-mêmes²⁷.

Travailler sur la sexualité des prêtres implique une exposition de soi dont les effets ne sont jamais anodins. Dire l'intime, ici, revient à négocier sa position dans l'institution, à jauger ce qui peut être confié, et à qui. Les entretiens visaient à rendre publics certains aspects de la vie privée des participants, dans une démarche proche de ce que Bourdieu²⁸ et Schlagdenhauffen²⁹ décrivent comme une production de confidences sous contrainte méthodologique. Les échanges préalables – au téléphone ou par courriel – ont donc été cruciaux pour présenter le projet, en expliciter les attendus et préciser les modalités d'anonymisation. Cet amont procédural, loin d'être un simple protocole, a joué un rôle positif : il a instauré une confiance minimale permettant l'entrée en matière et, pour plusieurs, la prise de parole³⁰.

²⁶ Certains participants ont exercé leur ministère dans d'autres provinces canadiennes ou même à l'étranger. Par souci de confidentialité et de respect de leur anonymat, les noms de leurs diocèses d'affiliation ne seront pas divulgués. Cependant, il est important de noter que plusieurs diocèses de la province de Québec sont représentés dans le groupe de répondants à l'enquête.

²⁷ Fortin et Gagnon (2016); Patton (1990).

²⁸ Bourdieu (1993).

²⁹ Schlagdenhauffen (2014).

³⁰ Poupart (1997).

L'objectif était de mener des entretiens avec des prêtres afin de comprendre les stratégies qu'ils mettent en œuvre pour maintenir une cohérence d'identités qui semble a priori difficile à préserver. Cela nécessite une attention particulière à la manière dont les acteurs concernés rendent compte de leur parcours. Ma perspective a donc été diachronique, se penchant sur un processus biographique sur une longue durée, contrairement à la perspective synchronique centrée sur l'analyse de temps biographique court³¹.

La reconstitution des parcours, en particulier avec les répondants plus âgés, a mis au jour les aléas de la mémoire. Comme le rappelle Demazière³², toute biographie racontée est partielle, inachevée, retravaillée dans l'après-coup. Pour contourner ces limites sans les nier, j'ai opté pour plusieurs entretiens par personne (généralement deux ou trois), en moyenne d'environ trois heures chacun. Cette dilatation du temps a permis de relancer des souvenirs, de revenir sur des zones d'ombre, d'approfondir des séquences biographiques et de ménager les participants lorsque l'échange devenait émotionnellement éprouvant.

Défis méthodologiques : gérer les attentes des enquêtés en contexte pandémique

Le choix du lieu a été laissé aux répondants – domicile, salle paroissiale, café discret – afin d'offrir un cadre familial et maîtrisé³³. Le format semi-dirigé s'est imposé comme le plus adéquat : cadre souple et ouvert pour laisser se déployer expériences, croyances et pratiques, et autoriser les retours en arrière, les silences et les reformulations qui font partie intégrante de la mise en sens³⁴. La grille d'entretien a servi d'appui, mais les questions ont été ajustées au fil des rencontres, en fonction du rythme propre à chaque interlocuteur et de la sensibilité des sujets abordés. La collecte s'est déroulée de juillet 2021 à mai 2023; le début du terrain a donc été marqué par la pandémie de COVID-19. Parmi les dix-sept participants, trois seulement ont été rencontrés exclusivement en ligne; pour d'autres, un deuxième ou troisième entretien a, à l'occasion, été réalisé à distance. Cette modalité n'a pas altéré la qualité relationnelle : certains ont même noté qu'ils se sentaient plus à l'aise pour évoquer des éléments très intimes derrière l'écran.

Au départ, je nourrissais des préjugés à l'égard des entretiens à distance : je redoutais qu'ils dégradent la qualité relationnelle et « appauvrissent » les données. Je pensais, à la suite de Beaud³⁵, qu'un « bon entretien » devait rester ethnographique, c'est-à-dire s'ancrer dans une coprésence où la situation (gestes, regards, microrituels)

³¹ Perrin-Joly et Kushtanina (2018).

³² Demazière (2008).

³³ Blanchet et Gotman (2006).

³⁴ Blanchet et Gotman (2006).

³⁵ Beaud (1996).

contribue à la mise en sens. Ce biais « antidistanciel »³⁶ m'a d'abord fait vivre les contraintes de la pandémie comme un empêchement, avec l'appréhension de problèmes techniques, mais surtout la crainte de ne pas nouer un lien de confiance suffisant pour favoriser des révélations intimes.

Or les premiers entretiens en visioconférence – y compris avec des prêtres jamais rencontrés en personne – ont déjoué ces attentes : loin de « dépersonnaliser » l'échange, ils ont parfois facilité l'ouverture, jusqu'à dépasser ce que j'obtenais en face à face. Surtout, ils ont mis au jour une dimension structurelle de ma recherche : la relation d'enquête est traversée par des rapports de pouvoir. Les prêtres occupent un rôle public doté d'un capital symbolique fort; professionnels du discours, ils maîtrisent les codes de la présentation de soi³⁷ et disposent d'un capital culturel élevé³⁸. Ici, la relation enquêteur/enquêté se révèle moins dissymétrique qu'elle ne peut l'être, par exemple, lorsque l'enquête porte sur des fractions populaires peu dotées scolairement³⁹. La distance numérique n'efface pas ces rapports, mais elle reconfigure certains équilibres.

Il serait toutefois naïf de supposer que l'entretien à distance subvertit entièrement les hiérarchies sociales. Les catégories sociales des interlocuteurs transparaissent à l'écran : voix, accent, informations biographiques échangées. Ma propre position située (jeune homme homosexuel, non croyant, d'origine française) restait lisible face à des hommes plus âgés, prêtres, québécois ou issus de minorités francophones. Mais la visioconférence a offert aux enquêtés un contrôle supplémentaire sur l'interaction : cadrage, angle, luminosité, décor. Cette maîtrise a été précieuse auprès des plus réticents : chez eux, dans un environnement configuré par eux, la prise de risque paraît moindre et la sensation d'intrusion moindre qu'en présentiel⁴⁰. Paradoxalement, pour parler du très intime (sexualité, foi, doutes), il a parfois fallu que je sois physiquement absent : l'absence de corps de l'enquêteur atténue certaines angoisses de jugement.

Sur le plan pratique, l'entretien à distance a aussi desserré des contraintes de temps et de mobilité : il a rendu possibles des rendez-vous tôt le matin ou tard le soir, adaptés à des agendas surchargés⁴¹ et à des territoires éloignés. L'absence de déplacement, de « mise en scène » du lieu d'accueil ou de préparation matérielle⁴² a abaissé le seuil d'engagement pour plusieurs prêtres. Cette souplesse a diversifié les profils rencontrés et accéléré certaines négociations d'entretien.

Ces avantages ont néanmoins leurs contreparties. Les inégalités numériques (équipements, connexion, littéracie) ont restreint l'accès à quelques interlocuteurs

³⁶ Novick (2008).

³⁷ Béraud (2007); Goffman (1973).

³⁸ Bourdieu et Passeron (1970).

³⁹ Mauger (1991); Mauger et Pouly (2019).

⁴⁰ Blanchet et Gotman (2006); Demazière (2008).

⁴¹ Béraud (2006, 2007).

⁴² Oliffe et al. (2021).

âgés⁴³. Le vieillissement du clergé (moyenne d'âge élevée) a parfois rendu difficile l'usage de la vidéo; certains répondants potentiels n'ont pas pu participer. Je pense à ce prêtre, recommandé par un *gatekeeper* après la parution de mon appel à témoins dans *Fugues* : résident en région éloignée, sans équipement adéquat, dans l'impossibilité de recevoir en présentiel pendant les restrictions sanitaires, il est décédé avant que nous puissions reprogrammer une rencontre. La visioconférence ouvre, mais elle exclut aussi; elle sélectionne différemment.

Les entretiens à distance se traduisent évidemment par une observation limitée par rapport aux entretiens en face à face. Toutefois, un avantage notable de l'entretien par visioconférence est qu'il a incité les participants à détailler davantage leurs pratiques quotidiennes⁴⁴, permettant un accès plus rapide à leur subjectivité par rapport aux entretiens en personne. L'impossibilité de se montrer encourage et normalise certaines formes de verbalisation qui n'auraient jamais eu lieu dans les interactions en face à face, rendant socialement acceptable la demande de description d'éléments que moi, en tant qu'enquêteur, ne pouvais pas visualiser. L'échange avec l'abbé Xavier l'illustre :

Moi je suis assez efféminé, je fais assez fif, c'est quelque chose qui se remarque assez rapidement [...] je parle beaucoup avec les mains, je suis assez maniéré, tu me verrais en face tu te dirais sûrement que ça paraît que je suis homo (rires). Pis ça, c'est quelque chose que je sais que mes fidèles doivent se dire... c'est sûr que quand je me tiens devant l'autel, en train de faire une homélie, je vais être théâtral, mais comme je le suis dans la vie de tous les jours. Et ça... je pense que mes fidèles ne sont pas dupes, ils doivent bien avoir remarqué cela, j'en suis certain.

Cet échange avec le prêtre suggère que si nous avions eu une rencontre en personne, j'aurais pu évaluer personnellement le type de masculinité qu'il performe. L'incapacité à être vu l'a incité à mieux se décrire, remettant en question sa propre représentation à la lumière des normes masculines hégémoniques.

Enfin, le contexte pandémique a joué un rôle heuristique : l'adoption de la visioconférence, d'abord contrainte, s'est révélée une option méthodologique valide⁴⁵, adaptée à certains publics sensibles. Elle a rendu visibles des témoins qui, autrement, seraient demeurés inaccessibles⁴⁶ parce que peu enclins à recevoir chez eux, inquiétés par la venue d'un chercheur, ou soumis à des dispositifs de discrétion très stricts.

En somme, si la visioconférence ne remplace pas la coprésence et n'abolit ni les asymétries ni les effets de contexte, elle a permis : 1) de réduire l'intrusivité; 2) de mieux partager le contrôle de la situation d'entretien; 3) de renforcer certaines qualités

⁴³ Archibald et al. (2019); Pasquier (2019).

⁴⁴ Lahire (1998).

⁴⁵ Lévy-Guillain et al. (2022); Milon (2022).

⁴⁶ Milon (2022).

narratives (verbalisation fine); 4) d'élargir l'accès à des trajectoires autrement injoignables. À ce titre, elle n'a pas été un pis-aller, mais un levier pour penser, en acte, l'éthique et la politique de la relation d'enquête en terrain sensible.

Rôle attribué à l'enquêteur et à la recherche

Les entretiens n'ont jamais été de simples coprésences : ils ont été investis d'une finalité par les répondants, de sorte que leur sens diffère de celui que j'y attribuais comme chercheur⁴⁷. Pour nombre d'entre eux, l'échange constituait une opportunité stratégique de « faire passer un message » : dire l'expérience d'une vie sacerdotale traversée par l'homosexualité, dénoncer certains décalages entre normes officielles et réalités vécues, et espérer un effet, fût-il modeste, sur les représentations ecclésiales. L'abbé Victor en formulait l'horizon le plus explicite :

C'est pour ça que j'ai accepté de collaborer à ta thèse. Je me permets de croire que ça va être un outil qui, à un moment donné, servira à l'Église pour qu'elle se dise « attends un peu, ça n'a pas de sens ». Elle le sait l'Église que bon nombre de ses prêtres sont homosexuels... elle le sait, mais elle fait comme si elle ne le savait pas.

Dans le même esprit, l'abbé Édouard appelait à désexceptionnaliser la figure du prêtre : « Le prêtre est d'abord un homme incarné, avec des émotions, des besoins, des pulsions. [...] On ne peut pas maintenir le discours que le prêtre n'a pas de sexualité. C'est hypocrite ». Au-delà de ces attentes de visibilisation, douze répondants sur dix-sept souhaitaient que la recherche rende intelligibles les défis pratiques et émotionnels du quotidien sacerdotal, et qu'elle mette au jour ce qu'ils nommaient une « hypocrisie institutionnelle » : l'écart entre la doctrine et la réalité des vies, l'injonction au silence, les arrangements discrets qui permettent pourtant à l'institution de tenir. L'enquête devenait alors une adresse à des publics supposés – évêques, collègues, fidèles –, une demande de reconnaissance et parfois un plaidoyer pour des ajustements (du discours sur le célibat, de la pastorale des personnes LGBTQ+, de la définition de la « cohérence » sacerdotale). Cette adresse prenait aussi la forme d'un devoir moral envers d'autres prêtres, au nom d'une solidarité d'épreuve. L'abbé Étienne en donnait la version la plus réflexive :

À un jeune qui penserait devenir prêtre, je demanderais : « Es-tu conscient de ce que c'est que de t'engager dans le célibat, et pourquoi? » Si son homosexualité entraine en jeu, je travaillerais là-dessus. Un prêtre malheureux, ça n'a pas de sens. Je l'aiderais à regarder sa souffrance, à peser son avenir; il y aura toujours des personnes pour l'aider, pour l'écouter.

Ces dynamiques sont classiques des enquêtes menées auprès de groupes marginalisés : la recherche devient à la fois instrument de légitimation et vecteur

⁴⁷ Mossière (2010).

potentiel de changement⁴⁸. Elles reconfigurent, corrélativement, le rôle assigné à l'enquêteur : plus qu'un collecteur, un rapporteur public censé transmettre fidèlement des expériences et des critiques. Cette assignation s'accompagne d'une responsabilité (garantir l'anonymat, restituer sans trahir, expliciter les limites de la recherche), mais aussi d'un risque : être « pris en otage »⁴⁹ des agendas des enquêtés, quand l'entretien est pensé comme tribune.

Plutôt que de neutraliser ces attentes, ce qui reviendrait à méconnaître la nature adressée des récits, j'ai choisi de les traiter méthodiquement : cadrage clair des finalités scientifiques, distinction entre compréhension et prescription, rappel des règles d'anonymisation et de circulation des extraits, discussion des risques de surexposition symbolique. Reconnaître cette dimension d'adresse n'est pas céder au plaidoyer; c'est situer l'enquêteur dans l'économie morale de la parole recueillie et assumer que la production de connaissances, ici, passe par une écoute engagée, attentive aux espoirs de transformation sans se confondre avec eux.

Le positionnement situé du chercheur

Cette deuxième partie est consacrée à l'exploration de mon positionnement en tant que chercheur, une dimension cruciale dans ce travail de recherche. En m'appuyant sur les apports des démarches épistémologiques queers et féministes, qui mettent en avant l'importance de spécifier le point de vue situé⁵⁰ à partir duquel le chercheur conduit son étude, j'examine ici mon positionnement, en réfléchissant à l'équilibre entre implication personnelle et distance analytique, et discute de l'intégration constructive de ce point de vue situé dans le processus de recherche sociologique.

Proximité, affinité et limites du « partage d'expérience »

Comme évoqué au début de cet article, au fil des refus et des hésitations, j'ai compris que la méfiance des prêtres sollicités tenait autant au sujet de l'enquête qu'à mon positionnement personnel. Beaucoup cherchaient à savoir qui j'étais et d'où je parlais. J'avais d'abord adopté une posture de neutralité distante, persuadé qu'il fallait m'effacer derrière la parole des enquêtés⁵¹. Mais cette stratégie s'est révélée inefficace. Pour établir la confiance, j'ai dû accepter de me rendre vulnérable⁵² et de partager certains aspects de mon identité, notamment mon homosexualité, enjeu central de la recherche. Sortir du « placard de l'ethnographe »⁵³ a transformé le rapport d'enquête : cette authenticité partagée a ouvert des portes, permis des entretiens plus riches et levé le silence d'hommes longtemps restés prudents face à toute démarche de recherche sur leur

⁴⁸ Margier et al. (2014); Roy (2013); Wacquant (2008).

⁴⁹ Mossière (2010, p. 77).

⁵⁰ Harding (1987).

⁵¹ Weber (1919/1963).

⁵² Favret-Saada (1977).

⁵³ Chauvin (2016).

sexualité. Cette approche s'est avérée fructueuse, facilitant l'accès à de nouveaux participants sans nécessiter d'intermédiaires et accélérant l'établissement de la confiance⁵⁴.

Plusieurs prêtres ont souligné que ma propre orientation sexuelle constituait pour eux une garantie de compréhension. L'abbé Victor, par exemple, m'a dit :

C'est pour ça que je te demandais si tu étais gai ou pas, parce que comme ça, je sais que tu peux comprendre ce que je peux vivre. Pis ça, c'est très, très important : j'ai moins l'impression que tu vas me juger.

De son côté, l'abbé Ludovic évoquait une baisse d'anxiété à l'idée d'échanger avec un chercheur homosexuel, tandis que l'abbé William affirmait qu'il n'aurait « pas pu parler à un gars hétéro ». L'idée, partagée par plusieurs répondants, était que ce partage d'une identité commune favorisait une parole plus libre, fondée sur une présomption de compréhension intime, sans qu'il soit nécessaire de tout expliciter.

Au fil des entretiens, cette impression de familiarité se manifestait souvent dans des expressions comme « tu comprends sûrement ce que je veux dire », ou par des allusions à des lieux de socialisation gais, tels les bars du Village à Montréal. Mon homosexualité a donc joué un rôle décisif dans la construction de la confiance : elle instaurait d'emblée une forme de connivence et laissait supposer une expérience partagée de la stigmatisation ou de l'homophobie. Comme l'a montré Eribon⁵⁵, la honte intériorisée et l'expérience du « placard » marquent durablement la trajectoire des hommes homosexuels; cette dimension m'a permis de saisir plus finement certaines nuances du récit de mes interlocuteurs, d'entrer dans la texture affective de leurs souvenirs, et parfois même de m'identifier à eux.

Mais cette familiarité s'est aussi révélée trompeuse. Si je pouvais comprendre certains affects, je ne partageais ni la temporalité historique ni les conditions sociales dans lesquelles s'était forgée leur identité. Être né en France dans les années 1990 n'a rien de commun avec le fait d'avoir découvert son homosexualité au Québec dans les années 1950, alors qu'elle demeurait illégale et que l'Église catholique structurait l'ensemble de la vie sociale. Mon expérience d'homme gai contemporain, socialisé dans une société largement sécularisée et légalement inclusive, ne m'autorisait qu'une compréhension partielle de la peur, de la clandestinité ou du risque policier qui marquaient leurs premiers émois.

Comme le rappelle Bourdieu⁵⁶, le chercheur peut mobiliser une « connaissance par corps » de certaines structures d'expérience, mais elle reste située. L'abbé Damien illustre bien cette différence générationnelle en décrivant ses premières sorties dans les années 1970 :

⁵⁴ Au total, 7 des 17 répondants ont été recrutés grâce à cette nouvelle stratégie d'approche.

⁵⁵ Eribon (1999).

⁵⁶ Bourdieu (1997/2003, p. 26).

C'était au Saint-Louis, un grand club pour *straights*, mais il y avait une autre entrée pour le club gai, en sous-sol. [...] On redoutait que la police débarque. C'était excitant, dangereux, on se sentait libres et menacés à la fois. [...] Avant le Village, [il] fallait faire plusieurs kilomètres pour trouver les bars. Tu pouvais te faire arrêter. [...] Découvrir tout ça, c'était une révolution.

Ce témoignage rappelle que l'expérience homosexuelle n'est jamais homogène : elle se décline selon des régimes historiques de visibilité, de honte et de fierté. Si ma présence a pu faciliter la parole, elle m'a aussi rappelé qu'être un *insider* apparent ne garantit pas une compréhension intégrale. Mon homosexualité n'était pas un passeport pour l'accès à un vécu partagé, mais un point de contact fragile, un levier relationnel qui exigeait, plus encore, de maintenir une posture réflexive face à l'illusion de proximité. Les récits recueillis révèlent combien les trajectoires homosexuelles demeurent traversées par des effets générationnels marqués. Loin d'une expérience gaie uniforme, les contextes historiques, les appartenances sociales et les ressources culturelles fragmentent profondément les manières de se dire et de se vivre comme homme homosexuel. Pour les répondants nés dans les années 1940-1950, la découverte de leur homosexualité s'est faite dans un univers où régnaient la clandestinité, la peur et la honte, bien avant l'apparition du Village gai de Montréal. Leurs premières expériences se déroulaient dans des lieux cachés (parcs, toilettes publiques, bars discrets) où chaque rencontre comportait un risque. L'émergence du Village au début des années 1980 fut alors vécue comme une révolution symbolique : un espace refuge où il devenait enfin possible d'exister sans se cacher, tout en demeurant à la marge. Cette conquête fragile de la visibilité s'accompagnait d'un fort sentiment d'appartenance et d'une solidarité entre pairs : un « bonheur dans le ghetto »⁵⁷, encore empreint de vigilance et de peur.

Cette expérience contraste avec celle des générations plus jeunes – dont je fais partie – pour qui le Village est déjà un espace institutionnalisé, intégré à la cartographie urbaine et culturelle. Le lieu, désormais perçu comme « commercialisé » ou banalisé, n'incarne plus la même charge politique. Les socialisations homosexuelles se déploient ailleurs : sur les applications, dans des cercles d'amis, ou dans des milieux professionnels où l'homosexualité n'est plus perçue comme incompatible avec la respectabilité. Ces transformations rappellent que « vivre gai » ne se réduit pas à une appartenance communautaire stable, mais varie selon les ressources générationnelles et les conditions sociales de possibilité.

Cette différence d'époque et de milieu rejaillit sur la relation d'enquête. En tant qu'homme ouvertement homosexuel, j'étais perçu comme appartenant à une génération « libérée » : celle qui peut vivre son homosexualité sans peur, afficher un partenaire, ou parler publiquement de sa sexualité. Plusieurs prêtres ont projeté sur moi cette image du

⁵⁷ Pollak (1982).

« bon homosexuel », celui qui a réussi à concilier visibilité et authenticité. Un échange en particulier illustre bien cette dynamique. À la fin des entretiens, j'avais l'habitude de poser la question suivante : « Quels conseils offrirais-tu à un prêtre catholique conscient de son homosexualité ou à un jeune séminariste conscient de son homosexualité, mais confronté à des difficultés pour vivre avec cette réalité? » La réponse de l'abbé Henri révèle clairement cette aspiration à une liberté souvent hors de portée pour certains prêtres :

Je dirais le conseil que je ne suis pas capable de faire dans ma vie : être le plus vrai possible, pousser la vérité jusqu'à la limite. [...] Quand je croise des gars dans la rue qui se tiennent par la main, c'est beau. Quand je te vois, beau comme tu es, j' imagine que tu as vécu ça plus facilement que moi ton homosexualité jeune. Et je t'envie, parce que moi, je ne peux pas vivre ça.

Cet extrait illustre à la fois la distance générationnelle et l'asymétrie de position : l'enquête projette sur l'enquêteur le modèle du « bon script sexuel »⁵⁸, celui d'une homosexualité visible, assumée, vécue publiquement. Cette norme de la visibilité, issue du récit téléologique de la libération gaie, devient un horizon impossible pour des prêtres tenus au célibat et contraints au silence. L'envie qu'ils expriment face à ma liberté apparente révèle moins une comparaison personnelle qu'un écart structurel : entre le devoir de discrétion imposé par l'institution et l'injonction contemporaine à la transparence de soi.

Ce décalage n'épargne pas non plus les répondants plus jeunes. Bien qu'ils aient grandi dans un Québec plus tolérant, ils vivent souvent la double contrainte d'un discours ecclésial répressif et d'un idéal communautaire valorisant la sortie du placard. Le *coming out*, devenu un marqueur de réussite morale et identitaire depuis l'inscription de la non-discrimination dans la Charte des droits et libertés du Québec⁵⁹, agit comme un script normatif. Ceux qui choisissent de demeurer dans le secret se voient perçus, y compris par leurs pairs, comme « inachevés » ou « dysfonctionnels »⁶⁰. Pour les prêtres, cette pression s'ajoute à la culpabilité liée à la transgression de la règle du célibat.

Ainsi, l'expérience du placard n'est ni univoque ni universelle. Elle se redéfinit à l'intersection de l'histoire, du contexte institutionnel et des normes contemporaines de la visibilité. Les trajectoires des prêtres rencontrés rappellent qu'entre le silence et la parole, il existe une multitude de formes de dévoilement, souvent partielles, ambivalentes et situées, bref, des manières de « vivre vrai » malgré tout.

Un « outsider complet » dans le champ religieux

En ce qui concerne la relation des répondants à leur foi, à leur découverte vocationnelle, à leur relation avec Dieu, ou à leur fonction de prêtre, je me situe en tant qu'observateur

⁵⁸ Gagnon (1999).

⁵⁹ Gouvernement du Québec (1977).

⁶⁰ Kosofsky Sedgwick (1990); Manalansan (1995).

extérieur. N'ayant pas grandi dans le catholicisme ni pratiqué cette confession, je me situais comme un « outsider complet »⁶¹ vis-à-vis du champ que j'aspirais à comprendre. Je n'étais familier ni des codes liturgiques ni des références scripturales ou culturelles auxquelles mes répondants faisaient parfois allusion. Cette distance se manifestait dans des situations apparemment anodines, comme lors de ce premier entretien où l'abbé Victor, encore prudent, multipliait les allusions bibliques à portée suggestive. Ce n'est qu'en constatant mon absence de réaction à ses sous-entendus qu'il choisit de préciser explicitement sa pensée, évoquant par exemple la relation entre David et Jonathan, souvent interprétée par certains catholiques homosexuels comme un récit d'attachement masculin ambigu⁶². De plus, je ne maîtrise pas les codes spécifiques à la prêtrise, tels que l'humour ecclésiastique, qui, comme l'un des prêtres l'a expliqué lors d'un entretien, est souvent utilisé pour aborder des questions de genre et de sexualité de manière indirecte⁶³.

Bien que je ne sois pas en mesure de pleinement appréhender leur relation intime à la foi, leur connexion avec Dieu et leur vocation sacerdotale, cette différence de position n'a pas été entièrement désavantageuse. Pour réduire cet écart lors des entretiens, j'ai fourni un effort conscient pour me placer autant que possible dans leur perspective, en posant des questions précises sur leur relation intérieure avec la foi et leur rôle de prêtre. J'ai ainsi cherché à appliquer le principe de Bourdieu, selon lequel l'enquêteur doit être capable de se mettre à la place de l'enquêté⁶⁴, en m'appuyant sur les principes d'empathie et d'écoute active qui sont essentiels dans les entretiens qualitatifs⁶⁵.

À plusieurs reprises au cours de mes entretiens, j'ai été confronté à des prêtres adoptant une posture éducative à mon égard, en particulier lorsqu'il était question de leur vie en tant que prêtre. Ils mettaient en avant des aspects de la vie catholique qu'ils estimaient que je ne pouvais pas comprendre en raison de mon statut de non-croyant. Ils utilisaient fréquemment des expressions telles que « puisque tu n'es pas catholique, tu ne comprendras pas, alors je vais t'expliquer » (abbé Damien); « tu ne dois rien comprendre à ce que je dis, permets-moi de t'éclaircir » (père Jules); ou encore « pour vous, cela doit être nouveau ce que je dis, cela doit être inconnu » (abbé Lionel). Ces

⁶¹ Lagrée (2003).

⁶² Sur la réception de ce récit biblique dans les communautés de croyants et croyantes LGBTQ+, lire notamment (Zehnder 2007 ; Harding, 2017).

⁶³ Cet aspect se reflète également dans les travaux de Josselin Tricou (2021), qui partage son point de vue situé en tant qu'ancien religieux à l'essai. Il explique comment sa compréhension de l'humour ecclésial, pratiqué par les prêtres entre eux, a été un élément clé pour mener à bien sa recherche. Ceci met en lumière comment l'humour est utilisé au sein de l'environnement ecclésial pour discuter des questions liées au genre et à la sexualité.

⁶⁴ Bourdieu (1993).

⁶⁵ Blanchet et Gotman (2006); Grunberg et Schweisguth (1996).

remarques étaient souvent accompagnées d'un retour à leur rôle de prêtre, traduisant une sorte de paternalisme moral ou d'autorité inhérente à leur statut⁶⁶, dynamique de retournement de l'asymétrie enquêteur/enquêté qui semble assez commune de la dynamique d'entretien avec des acteurs habitués à des positions dominantes⁶⁷.

Ce phénomène se manifestait particulièrement lorsque j'abordais la question de la vocation. Ma lecture sociologique du sacerdoce comme un « métier »⁶⁸, et non comme un service divin, pouvait heurter les représentations des répondants. L'abbé Xavier, par exemple, a réagi vivement à mon usage du terme *prêtrise* :

Arrêtez avec ce mot : prêtrise, ça fait trahison! [...] La vocation sacerdotale, c'est un appel de Dieu, pas un métier. Dieu agit en nous, il se révèle. Parler de sacerdoce, pas de prêtrise, ce serait dénaturer la grandeur de l'appel.

Ce type de réaction soulignait l'incompatibilité partielle des registres de sens : là où j'entendais trajectoire sociale, ils entendaient appel spirituel. Pourtant, ces moments de résistance ont souvent ouvert des espaces de clarification mutuelle, révélant la force du lien affectif et symbolique qui relie les prêtres à leur vocation. Leurs récits, empreints d'une sincérité parfois bouleversante, mettaient en lumière la densité existentielle de cet engagement :

Je me souviens du prêtre qui a célébré les funérailles de mon grand-abbé. Il m'a expliqué ce qui allait se passer, et ça m'avait beaucoup marqué. [...] L'Église est devenue comme une deuxième famille. Et puis j'ai senti la présence de Dieu. C'était certain : Dieu voulait de moi que je sois son serviteur (abbé Victor).

Ces propos rappellent que, même depuis une position d'*outsider*, le chercheur peut accéder à la texture émotionnelle de l'expérience religieuse, à condition d'accepter que certaines zones de sens lui demeurent inaccessibles. Être un « outsider complet » ne signifie pas être exclu de la compréhension, mais reconnaître la partialité constitutive de tout regard sur l'autre, et la fécondité heuristique de cette distance.

Conclusion

La « connaissance par corps »⁶⁹ de l'*insider* et la prétendue neutralité de l'*outsider* ne peuvent être considérées comme des avantages épistémiques en soi. Même en partageant certaines dispositions avec les enquêtés – le même genre ou la même orientation sexuelle – c'est-à-dire en étant un *insider*, des disparités de pouvoir sont apparues et ont influencé le cours des entretiens ainsi que la construction de la connaissance dans ce processus. Un alignement total entre l'enquêteur et l'enquêté était donc pratiquement impossible sans altérer l'identité des répondants. Au lieu de favoriser d'emblée la similarité comme

⁶⁶ Roy (2010).

⁶⁷ Pinçon et Pinçon-Charlot (1991).

⁶⁸ Béraud (2006).

⁶⁹ Bourdieu (1997, p. 26).

vecteur d'intercompréhension et de considérer la distance comme un avantage, cette tension est abordée dans cette étude comme une composante essentielle de la relation d'enquête, impactant l'interaction et la co-construction de la connaissance produite⁷⁰.

C'est par une réflexion critique permanente sur mon rôle, mon implication et ma relation avec les répondants qu'il a été possible de saisir et de mieux appréhender la dynamique ainsi que la nature changeante des relations établies. Concrètement, ce lien entre le sujet de ma recherche, les participants et moi-même s'est avéré être en constante évolution, influencé en particulier par la sensibilité des thèmes abordés lors des entretiens. Ces réflexions ont souligné à quel point il était crucial d'examiner ce positionnement situé. Ce processus réflexif vise à décrire et à analyser les effets des structures de pouvoir sur la construction de la connaissance, tout en préconisant une approche spécifique pour rectifier ces biais de position au sein même de l'enquête, en vue de promouvoir une objectivité forte (*strong objectivity*), comme le défend Harding⁷¹. Cette approche s'enracine dans le positionnement socialement situé des chercheurs et chercheuses, prenant en compte leur positionnement social. Les théories féministes, pionnières dans cette réflexion sur le point de vue situé du chercheur ou de la chercheuse, soulignent notamment que la connaissance est intrinsèquement et toujours socialement située.

Références

- Alameddine, R. (2022). *Expériences plurielles à l'intersection des scripts sexuels québécois et de la religion musulmane : le vécu sexuel et le vécu de l'orientation sexuelle des personnes musulmanes issues de la diversité sexuelle au Québec* [Mémoire de maîtrise inédit]. Université du Québec à Montréal, Montréal, QC. <https://archipel.uqam.ca/16522/1/M17994.pdf>
- Archibald, M. M., Ambagtsheer, R. C., Casey, M. G., & Lawless, M. (2019). Using Zoom videoconferencing for qualitative data collection: Perceptions and experiences of researchers and participants. *International Journal of Qualitative Methods*, 18, 1-8.
- Bazantay, C. (2016). Les prescriptions sexuelles dans le Catéchisme de l'Église catholique aujourd'hui. *Topique*, 134(1), 37-48.
- Beaud, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales : plaidoyer pour l'« entretien ethnographique ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, (35), 226-257.
- Béraud, C. (2006). *Le métier de prêtre*. Éditions de l'Atelier / Éditions Ouvrières.

⁷⁰ Rhodes (1994).

⁷¹ Harding (2004).

- Béraud, C. (2007). *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*. Presses universitaires de France.
- Béraud, C. (2017). Quand sexualité et religieux se croisent sur le terrain. *Émulations*, (23), 113-117.
- Blanchet, A., & Gotman, A. (2006). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Armand Colin.
- Bobineau, O., Lalo, C., & Merlet, J. (2017). *Le sacré incestueux : les prêtres pédophiles*. Desclée De Brouwer.
- Bouillon, F., Fresia, M., & Tallio, V. (2005). *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Éditions de l'EHESS.
- Bourdieu, P. (Éd.). (1993). *La misère du monde*. Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. (2003). *Méditations pascaliennes*. Éditions du Seuil. (Ouvrage original publié en 1997).
- Bourdieu, P., & Passeron, J.-C. (1970). *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Éditions de Minuit.
- Bozon, M. (1995). Observer l'inobservable : la description et l'analyse de l'activité sexuelle. Dans N. Bajos, M. Bozon, & A. Giami (Éds), *Sexualité et sciences humaines : l'enquête sur les comportements sexuels en France* (pp. 38-54). La Découverte.
- Charmaz, K. (2006). *Constructing grounded theory. A practical guide through qualitative analysis*. Sage Publications.
- Chauvin, S. (2016). Les placards de l'ethnographe. Dans P. Leroux, & E. Neveu (Éds), *En immersion. Approches ethnographiques en journalisme, littérature et sciences sociales* (pp. 163-174). Presses universitaires de Rennes.
- Collins, P. H. (1986). Learning from the outsider within: The sociological significance of black feminist thought. *Social Problems*, 33(6), S14-S32.
- Combessie, J.-C. (2007). *La méthode en sociologie*. La Découverte.
- Demazière, D. (2008). L'entretien biographique comme interaction : négociations, contre-interprétations, ajustements de sens. *Langage et société*, 123(1), 15-35.
- Eribon, D. (1999). *Réflexions sur la question gay*. Fayard.
- Favret-Saada, J. (1977). *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*. Gallimard.
- Fortin, M.-F., & Gagnon, J. (2016). *Fondements et étapes du processus de recherche : méthodes quantitatives et qualitatives* (3^e éd.). Chenelière Éducation.

- Gagnon, J. H. (1999). Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, 73-79.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne (Tome 1). La présentation de soi*. Les Éditions de Minuit.
- Gouvernement du Québec (Éd.). (1977). *Charte des droits et libertés de la personne*, RLRQ, c. C-12. Les Publications du Québec. <https://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/pdf/lc/C-12.pdf>
- Grunberg, G., & Schweisguth, É. (1996). Bourdieu et la misère : une approche réductionniste. *Revue française de science politique*, 46(1), 134-155.
- Haraway, D. J. (1988). Situated knowledges: The science question in feminism and the privilege of partial perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599.
- Harding, J. E. (2017). *The love of David and Jonathan: Ideology, text, reception*. Routledge.
- Harding, S. (1987). Introduction. Is there a feminist method? Dans S. Harding (Éd.), *Feminism and methodology* (pp. 1-14). Indiana University Press.
- Harding, S. (1991). *Whose science? Whose knowledge? Thinking from women's lives*. Cornell University Press.
- Harding, S. (Éd.). (2004). *The feminist standpoint theory reader: Intellectual and political controversies*. Routledge.
- Joël, M., & Tricou, J. (2017). *Sexualité et religion aux risques de l'enquête de terrain*. Presses universitaires de Louvain.
- Kosofsky Sedgwick, E. (1990). *Epistemology of the closet*. University of California Press.
- Lagrée, M. (2003). *Religion et modernité*. Presses universitaires de Rennes. <https://doi.org/10.4000/books.pur.11082>
- Lahire, B. (1998). *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*. Nathan.
- Lalo, C., & Tricou, J. (2016). Crise de la pédophilie dans l'Église catholique : une confrontation de scripts sexuels. *Revue d'éthique et de théologie morale*, 5(292), 11-21.
- Lévy-Guillain, R., Sponton, A., & Wicky, L. (2022). L'intime au bout du fil : enjeux méthodologiques de l'entretien biographique à distance. *Revue française de sociologie*, 63(2), 311-332.
- Manalansan, M. F. (1995). In the shadows of Stonewall: Examining gay transnational politics and the diasporic dilemma. *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 2(4), 425-438.

- Margier, A., Bellot, C., & Morin, R. (2014). L'itinérance en milieu urbain : deux voies de normalisation. *Le Sociographe*, (48), 21-32.
- Martel, F. (2019). *Sodoma : enquête au cœur du Vatican*. Robert Laffont.
- Mauger, G. (1991). Enquêter en milieu populaire. *Genèses*, (6), 125-143.
- Mauger, G., & Pouly, M.-P. (2019). Enquêter en milieu populaire : une étude des échanges symboliques entre classes sociales. *Sociologie*, 10(1), 37-54.
- Milon, C. (2022). Ce(lles) que la visioconférence rend visible(s). *Socio-anthropologie*, (45), 179-195.
- Mossière, G. (2010). *Des femmes converties à l'islam en France et au Québec : religiosités d'un nouveau genre* (Thèse de doctorat inédite). Université de Montréal, QC.
- Nadeau, J.-G. (2020). *Une profonde blessure : les abus sexuels dans l'Église catholique*. Médiaspaul.
- Novick, G. (2008). Is there a bias against telephone interviews in qualitative research? *Research in Nursing and Health*, 31(4), 391-398.
- Oliffe, J. L., Kelly, M. T., Gonzalez Montaner, G., & Yu Ko, W. F. (2021). Zoom interviews: Benefits and concessions. *International Journal of Qualitative Methods*, 20. <https://doi.org/10.1177/16094069211053522>
- Ouattara, F. (2004). Une étrange familiarité : les exigences de l'anthropologie « chez soi ». *Cahiers d'Études africaines*, 44(175), 635-657.
- Pasquier, D. (2019). Le numérique abolit les distances sociales. Dans O. Masclet, S. Misset, & T. Poullaouec (Éds), *La France d'en bas? Idées reçues sur les classes populaires* (pp. 157-162). Le Cavalier Bleu.
- Patton, M. Q. (1990). *Qualitative evaluation and research methods* (2^e éd.). Sage Publications.
- Perrin-Joly, C., & Kushtanina, V. (2018). La composition biographique : quels effets des choix conceptuels pour saisir les temporalités? *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 49(2), 115-134.
- Pinçon, M., & Pinçon-Charlot, M. (1991). Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif. *Genèses*, 3(3), 120-133.
- Poirier, P. J. (2022, 2 septembre). Prêtres homosexuels recherchés — sous le sceau de la confidentialité. *Présence, information religieuse*. <https://presence-info.ca/article/actualite/religion/pretres-homosexuels-recherches-sous-le-sceau-de-la-confidentialite/>

- Pollak, M. (1982). L'homosexualité masculine, ou : le bonheur dans le ghetto? Dans P. Ariès, & A. Béjin (Éds), *Sexualités occidentales : contribution à l'histoire et à la sociologie de la sexualité* (pp. 37-55). Éditions du Seuil.
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Dans J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A. P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 173-209). Gaëtan Morin Éditeur.
- Rhodes, P. J. (1994). Race-of-interviewer effects: A brief comment. *Sociology*, 28(2), 547-558.
- Roy, M.-A. (2010). La sacralisation du pouvoir mâle. *Relations*, (744). <https://cjf.qc.ca/revue-relations/publication/article/la-sacralisation-du-pouvoir-mle/>
- Roy, O. (2013). *Homme immigrant cherche homme : (re)formations de subjectivités ethnosexuelles en contexte post-migratoire au Québec* (Thèse de doctorat inédite). Université de Montréal, QC.
- Sauvayre, R. (2021). La prise de contact. Dans R. Sauvayre (Éd.), *Initiation à l'entretien en sciences sociales* (2^e éd., pp. 61-85). Armand Colin.
- Schlagdenhauffen, R. (2014). Parler de sexualité en entretien : comment rendre publics des propos privés. *Hermès, La Revue*, 69(2), 34-38.
- Smith, D. E. (1974). Women's perspective as a radical critique of sociology. *Sociological Inquiry*, 4(1), 7-13.
- Strauss, A. L., & Corbin, J. (1994). Grounded theory methodology: An overview. Dans N. K. Denzin, & Y. S. Lincoln (Éds), *Handbook of qualitative research* (pp. 273-285). Sage Publications.
- Strauss, A. L., & Corbin, J. (1998). *Basics of qualitative research* (2^e éd.). Sage Publications.
- Suaud, C. (1974). Contribution à une sociologie de la vocation : destin religieux et projet scolaire. *Revue française de sociologie*, 15(1), 75-111.
- Tricou, J. (2018). Refaire des « taupes » : gouverner le silence des prêtres homosexuels à l'heure du mariage gay. *Sociologie*, 9(2), 131-150.
- Tricou, J. (2021). *Des soutanes et des hommes : enquête sur la masculinité des prêtres catholiques*. Presses universitaires de France.
- Villani, M., Pogliani Milet, F., Mellini, L., Sulstarova, B., & Singy, P. (2015). L'engagement (scientifique) sensible : stratégies d'enquête sur les thèmes de la sexualité, la séropositivité et le secret. *Civilisations*, 64(1), 45-56.

- Vuattoux, A. (2016). *Genre et rapports de pouvoir dans l'institution judiciaire : enquête sur le traitement institutionnel des déviations adolescentes par la justice civile et pénale dans la France contemporaine* [Thèse de doctorat inédite]. Sorbonne Paris Nord, France.
- Wacquant, L. (2008). *Urban outcasts: A comparative sociology of advanced marginality*. Polity Press.
- Weber, M. (1963). *Le savant et le politique*. Union générale d'éditions (UGE). (Ouvrage original publié en 1919).
- Zehnder, M. (2007). Observations on the relationship between David and Jonathan and the debate on homosexuality. *Westminster Theological Journal*, 69(1), 127-174.

Loïc Bizeul est chercheur postdoctoral en sociologie à l'Université de Sherbrooke. Il est également coordonnateur de la Chaire de recherche Droit, religion et laïcité. Titulaire d'un doctorat en études du religieux contemporain, sa thèse, intitulée L'impossible gai? Être prêtre catholique et homosexuel au Québec, sous la direction du Pr David Koussens, soutenue le 28 janvier 2025 avec les félicitations du jury, a bénéficié d'une bourse de doctorat en recherche (B2Z) du FRQSC. L'ouvrage issu de cette recherche, intitulé du même nom, paraîtra à l'automne 2026.

Pour joindre l'auteur :
Loic.bizeul@usherbrooke.ca

***Des secrets policiers
aux tensions éthiques des chercheurs :
l'indicible dans les coulisses du travail policier***

Nawal Bensaïd, Docteure en sociologie

Université libre de Bruxelles, Belgique

Kevin Emplit, Doctorant en sociologie

Université libre de Bruxelles, Belgique

Maïté Maskens, Docteure en anthropologie

Université libre de Bruxelles, Belgique

Sarah Van Praet, Docteure en criminologie

Université libre de Bruxelles, Belgique

Résumé

Cet article explore les types de secrets rencontrés lors d'enquêtes ethnographiques menées dans des services de police en Belgique, ainsi que les enjeux méthodologiques et épistémologiques qu'ils soulèvent pour la posture de recherche. Nous analysons les conditions permettant le partage d'un secret dans un univers où la méfiance est la norme, et où policiers et policières incarnent le contrôle et l'ordre. L'objectif est de comprendre ce que ces secrets révèlent du métier policier et de leur rôle dans la production des savoirs sur cette profession. À partir de quatre scènes ethnographiques, nous montrons que le secret reconfigure les interactions professionnelles : il devient une ressource stratégique pour résister à des formes de contrôle jugées illégitimes, un vecteur de cohésion et de solidarité, mais aussi un mécanisme qui perpétue certaines pratiques déviantes, sous-tendu par l'obligation implicite d'en assumer collectivement la responsabilité.

Mots clés

POLICE, MÉTHODE QUALITATIVE, OBSERVATION, POSTURE DE RECHERCHE

From police secrets to researchers' ethical tensions: The unspeakable behind the scenes of police work

Abstract

This article explores the types of secrets encountered in the context of ethnographic surveys conducted within police forces in Belgium, as well as the methodological and epistemological implications they raise for the researcher's positionality. We analyze the conditions under which a secret can be shared in a world where mistrust is the norm and police officers embody control and order. The goal is to understand what these secrets reveal about the police profession and what role they play in the production of knowledge about this profession. Based on four ethnographic scenes, we argue that secrecy reshapes professional interactions: it becomes a strategic resource for resisting forms of control that are deemed illegitimate as well as a vehicle for building cohesion and solidarity, but also a mechanism that perpetuates certain inappropriate practices, underpinned by the implicit obligation to collectively assume responsibility for them.

Keywords

POLICE, QUALITATIVE METHOD, OBSERVATION, RESEARCH POSITIONALITY

Introduction

La réflexion proposée dans ce texte prend appui sur une expérience ethnographique partagée par quatre scientifiques belges à travers trois recherches différentes : l'observation depuis l'intérieur du travail des équipes d'intervention de la police locale en Belgique. Chacun et chacune d'entre nous a ainsi accompagné des policiers et des policières de première ligne en milieu urbain, dans le cadre d'interventions déclenchées à la suite d'appels d'urgence de la population ou sur demande hiérarchique, bien que l'objet de nos recherches diffère. Ces immersions ont donné lieu à des scènes marquantes, parfois dérangeantes. Elles ont suscité en nous des réflexions scientifiques mais aussi humaines : que faire de ces gestes policiers dont nous avons été témoins, porteurs d'une part de secret qui nous mettait mal à l'aise? Devions-nous les dévoiler? Les taire? Nos recherches nous ont placés dans une position délicate : alors que nous travaillions à nous faire accepter et à normaliser notre présence, nous avons été inclus dans des cercles de confiance, exposés à ce qui n'est pas destiné à être partagé. Zempléni rappelle qu'« est secret ce qui est séparé et mis à l'écart par un acte intentionnel de rétention »¹. Or, c'est précisément là que réside toute l'ambiguïté de notre position en tant que chercheuses et chercheurs mobilisant des méthodes anthropologiques : si l'anthropologie est l'art de l'intrusion organisée dans les affaires des autres², notre

¹ Zempléni (1996, p. 23).

² Zempléni (1996).

objectif scientifique est pourtant de rendre publique l'analyse de cette intrusion. Que faisons-nous alors de ce qui, dans nos observations, relève du secret?³

Dans les contextes étudiés, le secret ne se réduit pas à ce qui est dissimulé, il revêt également une dimension performative en ce qu'il produit des démarcations sociales instituant une distinction entre ceux qui savent et ceux qui ne doivent pas savoir. Nous avons été impliqués dans cette dynamique, sans l'avoir explicitement sollicité, et nous avons respecté ces secrets, tantôt par loyauté tacite, tantôt pour préserver l'accès au terrain d'enquête, ou encore sous l'effet de la sidération. Cette position nous a confrontés à une série de dilemmes moraux et méthodologiques que nous nous proposons d'explorer dans cet article.

C'est à partir d'une analyse du rôle du secret dans les pratiques policières d'intervention que nous nous proposons de réfléchir à la manière dont ce secret se prolonge, se transforme ou se rejoue dans la relation entre policiers, policières et chercheurs, chercheuses. Pour ce faire, nous mobilisons les matériaux issus de plusieurs recherches empiriques menées dans différentes zones de police en Belgique⁴. Ces recherches⁵, bien que distinctes, partagent une même méthode d'observation participante et une même sensibilité aux tensions éthiques du terrain. Par ailleurs, nos échanges ont nourri une réflexion partagée sur les effets du secret dans deux mondes professionnels : le monde policier et celui de la recherche en sciences sociales.

Dans cet article, décliné en deux sections, nous proposons d'abord un cadre d'analyse du secret, en articulant ses dimensions au sein de ces deux mondes professionnels. Nous analysons ensuite, à partir de quatre scènes ethnographiques, la manière dont le secret circule, se négocie et se transforme dans la relation entre chercheurs, chercheuses et policiers, policières, et les enjeux qui en émergent.

Approches théoriques

Pour éclairer les scènes que nous analyserons dans la partie suivante, nous proposons ici un cadre théorique centré sur le secret comme relation sociale et professionnelle. À la suite de Deleuze, commentant l'œuvre de Foucault, nous considérons que « le secret n'a pas d'essence, il est opératoire, il n'est pas attribut mais relation »⁶. Le secret ne se réduit donc pas à une information dissimulée : il agit, il structure, il produit des effets dans les relations sociales. Il trace des frontières, reconfigure les appartenances, distingue celles

³ Dans l'appel de textes en vue de ce numéro de la revue, deux notions apparaissent comme centrales : la suspicion et le secret. Dans cette contribution, nous avons fait le choix de concentrer notre analyse sur la gestion du secret telle qu'elle se manifeste dans le travail de terrain des chercheuses et chercheurs.

⁴ Les zones de police sont des entités territoriales regroupant plusieurs communes, dotées d'une autonomie organisationnelle à l'échelle locale, dans l'exercice de la police administrative et judiciaire.

⁵ Bensaïd et al. (2026); Van Praet (2020); Van Praet et al. (sous presse).

⁶ Deleuze (1986, p. 34).

et ceux qui savent de celles et ceux qui ne doivent pas savoir. Il est, en ce sens, une forme de pouvoir.

Dans cette partie théorique, nous proposons d'explorer les fonctions sociales du secret à travers trois angles complémentaires. Nous ouvrons par une section consacrée aux apports de la sociologie des interactions, en particulier autour des travaux de Goffman. Nous poursuivons avec une analyse du secret dans le contexte professionnel spécifique des policiers et policières de l'intervention, en mobilisant notamment la littérature sur le *blue wall of silence*. Enfin, nous élargissons la réflexion à notre propre position de chercheuses et chercheurs, en interrogeant les formes de secret inhérentes à la pratique de terrain. Ces trois volets permettent de situer notre approche dans une perspective à la fois empirique, réflexive et critique.

De Simmel à Goffman : le secret comme partie intégrante des interactions

Si l'on en croit Simmel, précurseur de son étude sociologique au début du XX^e siècle⁷, le secret constitue « l'une des plus grandes conquêtes de l'humanité »⁸. Le philosophe allemand le définit comme « limitation de la connaissance réciproque »⁹. L'envisageant tel un dispositif de la dialectique entre savoir et non-savoir dans les interactions, il considère le secret comme une condition de la communication. L'expression brute de l'ensemble de nos pensées rend en effet leur compréhension difficile pour autrui, en raison de la complexité intrinsèque de notre activité mentale¹⁰. Bien que Simmel ait ouvert la voie à une réflexion sur le rôle du voilement et du dévoilement dans les interactions sociales, ses travaux ont longtemps été relativement ignorés par les sociologues et il faudra attendre les travaux de Goffman¹¹ sur la présentation de soi pour que l'intérêt sur cette question soit relancé¹². Il y indique, en empruntant la métaphore du théâtre, qu'il existe, entre acteur et spectateur, un niveau explicite et implicite, où chacun a la possibilité de dire ou de ne pas dire et d'envoyer des messages faits de silences, de réticences, d'humour et d'allusions plus ou moins voilés, en lien avec la situation¹³.

Cette métaphore de Goffman, en connexion avec l'opposition intérieur/extérieur, s'inscrit, comme d'autres travaux sur le secret, dans l'approche génétique qui interprète nos jeux de voilement/dévoilement comme la modalité symbolique des rapports entre intérieur et extérieur chez les êtres vivants¹⁴. Considérant cela, le secret social (par opposition au secret réflexif, secret détenu par quelqu'un qui ne le communique pas)

⁷ Petitat (1997).

⁸ Simmel (1908/1999, p. 366).

⁹ Simmel (1908/1999, p. 350).

¹⁰ Petitat (1998).

¹¹ Goffman (1959).

¹² Petitat (1997).

¹³ Nizet et Rigaux (2014).

¹⁴ Petitat (1997).

trace une démarcation. Il structure la société selon le principe de l'inclusion et de l'exclusion en dressant des barrières entre ceux qui savent et qui ont accès à un savoir et ceux qui ignorent le secret et pour lesquels de telles informations demeurent inaccessibles¹⁵. Ce secret sous tension génère une double fascination : celle de la conservation et celle de la révélation¹⁶. Et même si son contenu est inexistant (il s'agit alors d'un « secret négatif ») en affirmant simplement son existence, il produit des effets de réalité¹⁷.

Pour que le secret survienne, il faut une opposition entre l'intention de dissimuler et l'intention de dévoiler¹⁸. Les théories générales qui s'intéressent au voilement/dévoilement mettent en lumière la notion d'incertitude au sein des interactions. Celle-ci émane du fait que les langages (verbal et non verbal) peuvent aussi bien convoquer le mensonge que la vérité et cette incertitude appelle nécessairement des mécanismes de sa réduction : l'intériorisation des conventions, les punitions et récompenses, l'intérêt commun à la continuité des échanges, l'impossibilité du mensonge généralisé, le souci de la réputation, l'exigence de plausibilité et enfin la confiance¹⁹.

Le secret dans le monde de l'intervention policière ou l'organisation de l'opacité

Hughes, sociologue de la deuxième École de Chicago, attire l'attention sur les « à-côtés » de toute profession²⁰. Tous les métiers, selon lui, ont leurs « petits secrets », soigneusement gardés des yeux d'un public profane. Ces espaces intermédiaires ou « coulisses »²¹ constituent des lieux où les professionnels peuvent exprimer ou accomplir des actions qui seraient perçues comme moralement inappropriées par des individus non socialisés aux normes du métier²². Ces énoncés ou comportements circulent souvent de manière implicite : à demi-mot, par des sourires entendus, à voix basse ou par des gestes codés, comme celui de refermer la porte d'un bureau, d'un véhicule, d'une salle des professeurs, d'un secrétariat ou d'un autre espace réservé. Comme le souligne Gary Alan Fine, « les illusions sont essentielles pour maintenir une réputation professionnelle »²³ [traduction libre].

Cette logique rejoint celle de Goffman²⁴, qui distingue la « scène » (visible) des « coulisses » (invisibles), où se jouent des pratiques non destinées au public. Ce regard

¹⁵ Kaiser (2004).

¹⁶ Petitat (1998).

¹⁷ Kaiser (2004).

¹⁸ Petitat (1998).

¹⁹ Petitat (1997).

²⁰ Hughes (1996).

²¹ Goffman (1959); Pruvost (2008).

²² Hughes (1996).

²³ « *Illusions are essential to maintain an occupational reputation* » (Fine, 1993, p. 267).

²⁴ Goffman (1973).

est particulièrement pertinent dans l'analyse des scènes de l'intervention policière qui se déroule de manière visible face au public et se distingue de la coulisse, au sein de laquelle les pratiques informelles ou discrétionnaires par exemple ne sont pas destinées à être vues ou entendues de tous. Le secret et la dissimulation jouent donc un rôle clé dans la préservation de la cohérence symbolique de l'autorité policière.

Par ailleurs, si dans l'univers professionnel des forces de l'ordre, le secret peut fonctionner comme un mécanisme d'exclusion vis-à-vis de l'extérieur (qu'il s'agisse du public ou des médias par exemple), il agit également comme un puissant vecteur de cohésion interne. En effet, le recours au secret participe à l'élaboration d'un sentiment d'appartenance à une culture policière, renforce les liens de solidarité entre collègues et contribue à structurer une culture professionnelle fondée sur la loyauté, la confiance mutuelle et la préservation du collectif face aux regards extérieurs²⁵. Si l'institution policière incarne le bras visible de l'État responsable du maintien de l'ordre, son fonctionnement interne reste néanmoins, et à dessein, relativement opaque. Ainsi, le secret dans la police ne se réduit pas à une exigence opérationnelle : il remplit aussi des fonctions sociales qui structurent la culture professionnelle, les modes d'action et la légitimité de l'institution.

Dans *Sur l'État*, Bourdieu²⁶ montre comment l'institution policière participe activement à la mise en œuvre du monopole de la violence légitime, notamment par le contrôle de l'information. Bittner²⁷ approfondit cette perspective : selon lui, ce n'est ni la lutte contre le crime ni le maintien de l'ordre qui définit fondamentalement la police, mais bien sa capacité à recourir, à tout moment, à la force légitime. C'est cette potentialité, plus que ses missions déclarées, qui constitue le cœur de sa fonction. Dans ce contexte, le secret apparaît comme un capital symbolique entre les mains des policiers et policières, un outil qui renforce leur autorité, tout en dissimulant la part informelle, discrétionnaire, voire illicite²⁸, de leur action quotidienne. Cette articulation entre secret et pouvoir est également au cœur de l'analyse d'Ericson²⁹, qui montre comment la police organise stratégiquement la circulation de l'information, entre dissimulation et mise en scène, pour préserver son autorité et maîtriser la perception publique de son action.

Monjardet³⁰ va même plus loin lorsqu'il énonce que l'institution policière ne se contente pas de recourir au secret dans le cadre strict de ses missions sensibles ou

²⁵ Daho et al. (2020).

²⁶ Bourdieu (2012).

²⁷ Bittner (1970).

²⁸ Comme nous le verrons plus loin, certaines pratiques se réalisent en marge de la légalité, par exemple l'utilisation abusive du code d'urgence lors d'un déplacement en voiture ou encore le recours illégitime à la violence physique. Trois des quatre scènes développées plus loin présentent ainsi une forme d'illicéité.

²⁹ Ericson (1989).

³⁰ Monjardet (1996).

confidentielles, mais qu'elle tend à instaurer une opacité systémique, excédant largement les exigences du secret professionnel ou de la discrétion requise par certaines fonctions. Cette inclination ne relève pas seulement de la dissimulation ponctuelle d'informations, mais traduit l'existence d'une véritable culture policière du secret, profondément enracinée dans les pratiques ordinaires. Cette opacité systémique façonne les modes de relation, les procédures internes et les représentations du métier, imprégnant jusqu'aux activités les plus ordinaires, même lorsqu'elles ne présentent aucun enjeu stratégique ou sécuritaire.

À la suite des travaux de Monjardet³¹ et de Skolnick³², Mouhanna³³ montre que le travail policier de terrain (en l'occurrence celui de la gendarmerie) se caractérise par une large autonomie. Cette marge de manœuvre s'exerce notamment à travers un usage discret du secret, que l'on peut analyser comme une modalité du pouvoir discrétionnaire³⁴. Le secret permet ainsi aux policiers et policières de limiter la transparence de leurs actions, de renforcer leur autonomie décisionnelle et d'échapper à certaines formes de traçabilité. Cette discrétion, souvent ancrée dans des pratiques informelles et protégée par une culture de corps, devient une opacité à la fois fonctionnelle et structurelle.

Cette dynamique a été largement décrite dans la littérature anglo-saxonne sous le terme de *blue wall of silence*, désignant le code implicite de non-dénonciation entre policiers et policières. Son observation est l'objet d'une des premières études en sociologie policière par Westley³⁵ qui montre que le secret fonctionne comme un mécanisme de défense face à l'hostilité perçue du public, mais aussi comme un vecteur de solidarité interne. Cette idée sera reprise et développée dans les travaux sur la culture policière, notamment par Chan³⁶, qui identifie parmi ses caractéristiques centrales la solidarité de groupe, la méfiance envers l'extérieur et la valorisation de l'autonomie professionnelle³⁷.

Ce sujet a continué à nourrir la recherche. Plusieurs travaux, dont ceux de Skolnick³⁸ et Chan³⁹, montrent que le silence partagé entre policiers et policières fonctionne comme un rempart collectif face à la hiérarchie, aux médias ou à la justice. Le secret ne les sépare donc pas seulement de la société civile : il s'inscrit aussi dans les rapports de pouvoir internes à l'organisation policière. Il devient un outil de gestion de

³¹ Monjardet (1996).

³² Skolnick (1966).

³³ Mouhanna (2001).

³⁴ Lipsky (1980).

³⁵ Westley (1956).

³⁶ Chan (1997).

³⁷ Reiner (2010); Rowe (2018).

³⁸ Skolnick (2002).

³⁹ Chan (1997).

l'incertitude, mais aussi un levier de résistance dans une institution fortement hiérarchisée. Intégré à la culture professionnelle, ce secret est souvent associé à l'isolement, à la loyauté de groupe et à la discrétion, autant de traits constitutifs de la culture policière, façonnés par les conditions concrètes du métier et renforcés par une socialisation professionnelle marquée⁴⁰.

Les ambivalences du secret dans l'observation ethnographique

Aucune profession ne semble échapper à la production de formes de confidentialité. Avant d'analyser les secrets à l'œuvre dans le monde policier que nous avons pu observer, il nous paraît essentiel de revenir sur ceux qui traversent nos propres pratiques de recherche. En tant que sociologues, anthropologues ou criminologues mobilisant des méthodes qualitatives, nous sommes en effet également pris dans des dynamiques de dissimulation, de dévoilement partiel, de gestion de l'image et de négociation de la confiance.

Dans son article de 1993, Fine avance que « le monde tient grâce au secret »⁴¹ [traduction libre]. Il entreprend de déconstruire les illusions entourant la pratique de l'ethnographie, cette profession de l'intrusion⁴². Fine revient, non sans ironie, sur les vertus morales traditionnellement associées à la figure de l'ethnographe : honnêteté, amabilité, transparence, objectivité, voire chasteté. Il déconstruit ces « mensonges » qui « font tenir » la pratique ethnographique à partir d'exemples concrets, et interroge in fine : les chercheurs seraient-ils plus moraux que d'autres groupes sociaux ? La réponse est, bien entendu, négative.

Ce que Fine met en lumière et qui constitue un secret bien gardé de la discipline, c'est que les intentions qui orientent la recherche ne sont pas toujours aussi nobles qu'on le pense ou le présente dans le champ académique. La quête d'objectivité est davantage un idéal à atteindre qu'une réalité et nos comptes-rendus de recherche sont plutôt de l'ordre de fictions partielles⁴³. La distinction entre ce que l'on sait, ce que l'on énonce et ce que l'on passe sous silence demeure fondamentalement instable. À ce titre, toute entreprise de recherche comporte, d'une manière ou d'une autre, une part de secret.

Cette ambivalence se manifeste aussi dans la posture empathique, souvent présentée comme le moteur de l'observation participante. L'empathie permettrait de se rapprocher cognitivement et émotionnellement des réalités vécues par les personnes rencontrées sur le terrain, de se mettre dans la peau d'un autre. Le primatologue De Waal⁴⁴ rappelle qu'elle est au fondement de la socialité, en ce qu'elle permet de se reconnaître dans l'autre. Mais Bubandt et Willerslev⁴⁵ en proposent une lecture plus

⁴⁰ Loftus (2009); Rowe (2018).

⁴¹ « *The world is secured on secrets* » (Fine, 1993, p. 268).

⁴² Zempléni (1996).

⁴³ Clifford (1986); Geertz (1973).

⁴⁴ De Waal (2008).

⁴⁵ Bubandt et Willerslev (2015).

critique : l'empathie peut aussi être pratiquée à partir d'intentions prédatrices, destructrices ou d'anéantissement. Se mettre à la place de l'autre, se rapprocher de sa perspective, de sa manière de penser pour la capturer, consommer sa proie, la détruire⁴⁶, autant de pratiques qui interrogent la posture éthique du chercheur ou de la chercheuse. Cette face cachée de l'empathie que ces auteurs qualifient de « tactique » se retrouve aussi dans la recherche sous forme de manipulation, d'extractivisme d'information, de capture d'objets. L'empathie constitue donc bien elle aussi un idéal, souvent une belle histoire que la discipline se raconte à elle-même.

À chaque instant d'observation, cette posture est mobilisée, instrumentalisée pour négocier l'accès au terrain et s'y intégrer. Comme le rappelle Favret-Saada⁴⁷, l'observatrice ou l'observateur doit se « déguiser », adopter une apparence qui le rend acceptable aux yeux des personnes observées, qui doivent croire qu'il ou elle est « de leur côté ». Ce « déguisement » ne va pas jusqu'au changement complet d'identité, mais implique souvent une tromperie sur la croyance, une forme de cynisme méthodologique où l'on fait semblant de croire comme les autres⁴⁸. Comme le précisent Beaud et Weber, la chercheuse ou le chercheur doit veiller « à ne pas susciter la défiance : au contraire, il lui faut sans cesse, par de petits gestes, par des attitudes adaptées à la situation, chercher à obtenir des marques de confiance de la part des enquêtés »⁴⁹.

Dans les milieux professionnels comme la police, les chercheuses et chercheurs sont soumis à des formes de secret : confidentialité des données, respect du secret de l'enquête, discrétion sur les identités. Mais au-delà de ces obligations formelles, nous dissimulons aussi une part de nous-mêmes. Comme dans toute interaction sociale⁵⁰, nous modulons ce que nous montrons, ce que nous taisons, ce que nous laissons deviner. Si l'immersion est une réussite, nous devenons presque invisibles, intégrés dans les routines et parfois, sans l'avoir cherché, dans les cercles du secret. Le secret, en tant que pratique sociale, ne se limite pas à la dissimulation d'informations : il participe aussi à la construction des identités et à l'exercice du pouvoir. Garder un secret peut renforcer le sentiment d'appartenance à un groupe, tout en créant des frontières entre initiés et non-initiés. Grey⁵¹ explique dans son analyse du secret organisationnel à Bletchley Park que le secret devient ainsi un outil de contrôle, de distinction et de légitimation. La pratique du secret est ainsi dissociable de l'exercice du pouvoir social. En ce sens, les pratiques de secret sur le terrain affectent à la fois les identités individuelles et collectives, tout en structurant les rapports de force implicites entre les personnes qui mènent l'enquête et celles qui y participent.

⁴⁶ Bubandt et Willerslev (2015).

⁴⁷ Favret-Saada (1990).

⁴⁸ Olivier de Sardan (2008).

⁴⁹ Beaud et Weber (2010, p. 95).

⁵⁰ Goffman (1959).

⁵¹ Grey (2014).

Dans le cadre d'une observation en milieu policier, ces tensions sont exacerbées. D'un côté, l'immersion vise à se rendre invisibles, à « faire partie du groupe »; de l'autre, la participation active est impossible : nous ne portons pas l'uniforme, nous ne sommes pas des collègues. Cette position liminaire nous expose à des dilemmes moraux : que faire lorsque nous sommes témoins d'un geste problématique, voire répréhensible? Jusqu'où aller dans la loyauté au terrain? Comment concilier notre désir de compréhension avec nos valeurs personnelles, notre position morale et l'image de nous-mêmes en tant que chercheuses et chercheurs?

La recherche de terrain implique des signes de loyauté, mais aussi des risques de trahison. Le secret devient alors un enjeu relationnel autant qu'un outil méthodologique : il permet de maintenir l'accès, de préserver les liens, mais aussi de se protéger. Ces tensions rejoignent les réflexions de Jean-Pierre Olivier de Sardan⁵² sur les compromis éthiques du terrain, entre rigueur scientifique, contraintes empiriques et exigences morales.

Ces apports théoriques nous permettront d'éclairer, dans la section suivante, quatre scènes issues de nos terrains où le secret révèle sa dimension performative, tant dans le monde policier que dans la recherche qualitative.

Des secrets des mondes policiers aux secrets de la recherche

Les réflexions théoriques développées dans la première partie nous ont permis de cerner les fonctions sociales, professionnelles et relationnelles du secret dans les mondes policiers et dans celui de la recherche. Le secret y apparaît comme un opérateur de frontières, un outil de cohésion, un levier de pouvoir, mais aussi comme une expérience vécue, parfois ambivalente, souvent silencieuse.

C'est précisément ce silence qui nous a rassemblés. Au fil de conversations informelles, nous avons pris conscience que nous portions tous et toutes des secrets de terrain qui s'étaient imposés à nous et qui avaient tous en commun d'avoir suscité du malaise, de la sidération ou de la terreur autour de certaines scènes, de certaines paroles, de certains gestes observés. Des moments où nous avons vacillé et où nous avons choisi de nous taire. Le choc sur nos terrains respectifs fut plus ou moins grand, mais nous avons toutes et tous pris le parti de ne rien dire. Avec le temps, ce silence est vécu comme problématique, voire insupportable. Écrire ces scènes, les partager, les analyser ici nous est alors apparu comme une opportunité d'interroger à la fois ce qu'elles disent du monde policier et ce qu'elles disent de notre position de chercheuses et chercheurs. C'est aussi, peut-être, contribuer à rompre le cercle de reproduction de certaines pratiques en rendant visibles les mécanismes de confidentialité qui les protègent. Que l'on pense à l'approche geertzienne pour qui la tâche de l'anthropologue consiste à « révéler » une culture ou encore à la sociologie bourdieusienne qui s'inscrit également dans ce paradigme du dévoilement.

⁵² Olivier de Sardan (2008).

Rendons explicites ici quelques ressorts de nos immersions respectives. La négociation de l'accès aux terrains s'est faite dans des zones urbaines habituées à accueillir des stagiaires et à participer à des recherches scientifiques. Si nous n'avons jamais caché nos objectifs de recherche – guidés en cela par les impératifs de transparence propres à la recherche qualitative en sciences sociales –, il nous est arrivé d'euphémiser notre langage, conscients des résistances que certaines thématiques pouvaient provoquer chez nos interlocuteurs.

Nous avons opté pour une immersion de longue durée dans les commissariats, pour une présence prolongée dans le quotidien professionnel des brigades en nous engageant à les suivre dans des « shifts » complets, partageant aussi bien les moments d'activité que d'attente et d'ennui. Nous avons également accepté d'être mis au travail en participant à certaines tâches (traductions, relectures de procès-verbaux [PV], prise de photographies, aide au maintien d'un périmètre de sécurité, etc.). Il nous est arrivé d'apporter des aliments à partager, une manière de remercier nos interlocuteurs et interlocutrices d'avoir accepté de « nous avoir dans les pattes » dans leurs journées souvent chargées et parfois tendues. Ces manières d'être ont contribué avec certaines personnes à créer un climat particulier, une suspension, au moins temporaire, de la suspicion que peut générer une présence étrangère au commissariat.

Afin de réaliser cette analyse collective, chaque autrice ou auteur a d'abord identifié, dans ses carnets de terrain, plusieurs moments marquants. Comme le souligne De Man, « bien que notre positionnement de principe soit la distance émotionnelle, et l'absence de participation active au déroulement des situations observées, nous nous laissons surprendre par nos émotions, jusqu'à être débordé·es par celles-ci »⁵³. Cette implication émotionnelle – le fait d'« être affectés », pour reprendre le lexique de Favret-Saada –, souvent tue dans les récits de recherche est pourtant parfois au cœur de l'expérience ethnographique.

Les scènes retenues ici ne l'ont pas été pour leur représentativité, mais pour leurs capacités à faire apparaître le secret dans sa dimension performative : ce qu'il cache, ce qu'il produit, ce qu'il transforme. Par souci d'anonymat et en raison de la sensibilité des situations décrites, nous avons choisi de ne pas associer explicitement les scènes à leurs recherches originelles respectives. Ce choix vise à protéger les personnes enquêtées et à respecter les engagements de confidentialité pris sur le terrain. Il reflète également notre volonté de déplacer le regard : il ne s'agit pas ici de juger des pratiques, mais de comprendre les logiques sociales et professionnelles qui les rendent possibles et parfois indicibles.

Petites cachotteries à haut risque

C'est un jour de printemps au cours duquel j'accompagne en intervention Mathieu, l'homme fort de la brigade qui dispose d'une longue expérience

⁵³ De Man (2016, p. 11).

professionnelle, et Rudolf, son collègue flamand. Après trois interventions chargées en émotions contrastées et alors que nous sommes sur le chemin pour aller chercher les pizzas pour toute la brigade, l'une de leurs collègues, Emilie, qui ne travaille pas aujourd'hui car elle est malade, appelle Mathieu pour savoir si lui et Rudolf peuvent venir les aider, son mari et elle, à placer leur machine à laver dans leur nouvelle maison en travaux. Après cette courte conversation, Mathieu se retourne vers moi, assise à l'arrière du véhicule, et d'un ton solennel et légèrement embêté, il me dit : « Dis, on va aller aider Emilie avec le placement de sa machine. » Il enclenche ensuite les sirènes et les lumières bleues (correspondant dans le jargon policier au code 3), et se dirige à toute vitesse vers le ring de Bruxelles. Quelques instants plus tard, Fabrice, l'inspecteur principal de la brigade l'appelle. Avant de répondre, Mathieu demande à Rudolf d'éteindre les sirènes et répond à son chef, le plus calmement possible : « Oui, ok, pas de souci, une margherita en plus, mais par contre, on n'arrivera pas avant 20 h avec les pizzas car il y a beaucoup de monde. » Mathieu raccroche et déclare : « Les règles sont faites pour être bafouées ! » Je contient la peur qui se développe dans mon ventre dans cette situation où vitesse et prise de risque s'intensifient (on manque de peu de percuter une voiture dont la conductrice s'était arrêtée sur la bande d'arrêt d'urgence, sans doute apeurée par le son des sirènes). Lorsqu'on arrive sur place, et pour contenir mon malaise d'assister à cette « sortie du cadre », je m'exclame : « En tous les cas, vous êtes de fameux collègues ! Je ne m'imaginais pas demander à mes collègues de l'Université de venir m'aider à placer une machine. » Mathieu me répond, me faisant ainsi entrer en quelque sorte dans leur cercle de solidarité, une manière aussi peut-être d'acheter mon silence : « Mais appelle-nous, n'hésite pas ! », et il m'épelle son numéro de portable. Emilie nous ouvre la porte, elle attendait ses collègues, mais semble quelque peu surprise de me voir. Le très bref vacillement de sa voix trahit une inquiétude par rapport à ce que je pourrais faire de cette observation, mais elle se recompose rapidement sur un ton accueillant et chaleureux et nous détaille les symptômes de sa maladie comme pour justifier son absence au travail. Les machines sont placées en « 2-2 » comme le répète notre hôte en nous félicitant. Je les aide physiquement à placer ces fameuses machines afin de neutraliser la nausée consécutive à la conduite à grande vitesse. On échange quelques banalités avant de reprendre la route pour aller chercher les pizzas cette fois. Lorsqu'on arrive au commissariat, Fabrice me demande : « Alors ça a été ces pizzas ! ? Vous en avez mis du temps ! On a la dalle. » Je ne sais pas quoi répondre. Je sens les regards de Mathieu et Rudolf peser sur moi. Je décide d'acquiescer poliment. Quelques semaines plus tard, je me rends

chez le commissaire pour le remercier de nous avoir octroyé sa confiance et nous avoir accueillie pendant ces quelques semaines d'observations. Lors de cet entretien, il me demande de manière solennelle : « Est-ce qu'il y a quelque chose dans vos observations que je devrais savoir? » Le lourd silence qui s'en est ensuivi et qu'il assumera en intensifiant son regard me fit prendre conscience que sa relative ouverture était également motivée par l'intention de contrôler « ses hommes » : avais-je des « secrets » issus de mes observations à lui transmettre? À nouveau, je fus prise d'une forme de malaise. Que pouvais-je répondre? Que devais-je répondre? Ma première réaction fut de protéger les policiers et policières des conséquences potentielles de la recherche menée et d'ainsi respecter le « pacte » ethnographique qui avait été conclu quelques mois auparavant. Je ne peux pas trahir, ils et elles m'ont donné leur confiance. »

Dans cette scène, l'objet du secret réside dans l'usage du temps de travail rémunéré pour donner un coup de main et répondre positivement à la demande d'aide d'une collègue. Il s'agit donc bien ici d'une manifestation du fameux « esprit de corps ». Que Mathieu me propose de prendre son numéro de portable en m'encourageant à appeler leur brigade lorsque j'aurais besoin d'un coup de main est l'indice que je rentre, d'une certaine manière, dans le cercle des « initiés ». Qu'ils n'aient pas besoin de me dire que cette « intervention » doit rester secrète constitue un second indice. Lorsque l'inspecteur principal puis le commissaire me demandent des comptes, il s'agit alors d'une inversion de la relation d'enquête et c'est l'enquêtrice qui se retrouve en position d'enquêtée « si bien que la tension affecte tout aussi bien l'initié[e] : [elle] ne doit pas divulguer, compromettre, trahir »⁵⁴. À l'instar du « secret rituel », « les secrets ne présupposent pas nécessairement un interdit du savoir mais ils imposent toujours un interdit du dire. Le su doit être tu » analyse Zempléni⁵⁵ dans son enquête chez les Sénoufo. Il s'agit d'un savoir partagé mais non dit, un type de secret collectif comme un des principes qui fonde l'organisation sociale.

Pourquoi ne dis-je rien par la suite? Car je suis aux prises avec ce devoir d'intégration, au cœur de la démarche qualitative, qui implique une forme de mimétisme, de discrétion et de loyauté avec la brigade qui accepte que je les suive. Ils et elles m'ont fait une place, je ne dois pas les décevoir et adopter un comportement idoine, même s'il me semble que le jeu n'en valait pas la chandelle et que la prise de risque sur la route était disproportionnée. Je garde aussi le silence pour ne pas leur faire « perdre la face », selon l'expression goffmanienne consacrée, car cela me ferait perdre la mienne à mon tour. Or les rôles se doivent d'être tenus si l'on ne veut pas tomber en disgrâce dans le jeu social.

⁵⁴ Zempléni (1996, p. 36).

⁵⁵ Zempléni (1996, p. 36).

Des coulisses cyniques comme soupapes

6 h 40. Je rencontre le gradé Lorenzo⁵⁶ pour la première fois. Je me dois, ici, de mentionner qu'il s'agit d'une nouvelle recrue à ce poste et qu'il est fier de me renseigner sur sa ligne de conduite vis-à-vis de ses effectifs. Il insiste ainsi sur la qualité de leur comportement en public : « Toute policière ou tout policier doit être irréprochable en présence de civils », me dit-il.

16 h 47. Alors que nous patrouillons en voiture, Lorenzo est appelé sur le lieu d'un décès suspect. Nous arrivons les premiers sur place et aussitôt Lorenzo se dirige vers un individu faisant des signes de la main et qu'il suppose être l'auteur de l'appel. Ce dernier l'informe que la porte d'un appartement situé sur le même palier que le sien était ouverte et qu'en passant devant, il a aperçu une dame d'une quarantaine d'années figée dans une position insolite. Il explique encore avoir appelé plusieurs fois la dame. Ne voyant aucune réaction de sa part, il a décidé d'aller lui prendre le pouls; son cœur ne battait pas. Lorenzo décide alors de pénétrer dans l'immeuble pour se rendre compte par lui-même de la situation. Quelques instants plus tard, il ressort de l'immeuble et m'informe que ses observations, faites depuis le pas de la porte de l'appartement, confortent le récit du témoin, qu'il a fait appel à la police scientifique et qu'en attendant rien ne peut être touché ni déplacé.

L'instant d'après, arrive en courant une jeune femme d'une petite vingtaine d'années qui s'apprête à s'engouffrer dans l'immeuble, mais qui est arrêtée d'un geste de la main par Lorenzo qui lui fait part de la situation. Affolée, elle mentionne alors qu'il s'agit probablement de sa maman, suppliant Lorenzo d'aller vérifier par lui-même. Ce dernier explique qu'il ne peut pas pénétrer dans l'appartement, mais il propose à la jeune femme de lui montrer une photo qu'il prendra depuis le pas de la porte. Sur ces entrefaites arrivent le frère de la jeune femme et une dame d'environ cinquante ans. Lorenzo ressort, smartphone à la main et, à sa vue, la jeune femme se met à dire frénétiquement : « Je ne peux pas regarder. » La dame propose alors au gradé de s'acquitter de cette difficile tâche. Après l'avoir fixée quelques secondes, elle se tourne d'un air grave vers le frère et la sœur qui fondent en larmes, cette dernière s'asseyant à même le trottoir.

Simultanément, la patrouille dite « de sécurisation » arrive. Il s'agit de deux jeunes policières qui viennent aussitôt saluer Lorenzo. Après leur avoir

⁵⁶ Il officie en tant que superviseur de toutes les équipes d'intervention d'une zone de police d'une grande ville.

rendu la pareille, ce dernier leur explique la situation et leur annonce que pour sécuriser le périmètre en attendant les services compétents, l'une va devoir garder l'entrée de l'immeuble tandis que l'autre devra rester devant la porte de l'appartement. Lorenzo leur laisse décider qui se postera où. En réponse, les policières se placent sciemment dos aux enfants de la défunte qui pleurent à cinq mètres de distance. Elles nous font alors face à Lorenzo et à moi, et, dans un sourire complice, agitent leurs mains droites fermées en chantant à voix basse : « Pierre, papier, ciseaux. » Je suis à cet instant témoin de la mise sur pied d'une coulisse fabriquée sur mesure par la disposition spatiale des trois policiers. Aucun civil, si ce n'est moi, ne peut voir cette scène stupéfiante. Et bien que je ne porte pas d'uniforme, les policières ne montrent aucun signe de méfiance à mon égard. Peut-être est-ce dû au fait que j'accompagne leur superviseur et qu'elles en déduisent donc que je suis digne de confiance. À cette présupposition d'entente et de confidentialité dont elles m'affublent possiblement se joint la relation que j'ai développée avec Lorenzo et qui implique de ne pas l'embarrasser en public en lui faisant remarquer le comportement – pouvant être qualifié d'irrespectueux – de ses collègues. De ce fait, je reste impassible, ce qui constitue un réel défi considérant que j'ai dans mon champ de vision direct l'image attristante des enfants effondrés dans les bras de l'amie de leur mère.

Une fois leur jeu terminé, les policières rejoignent leur poste et Lorenzo me dit : « Le périmètre est sécurisé, nous pouvons y aller. »

Cette coulisse mise en scène par les deux policières peut s'appréhender à la lumière des concepts d'*emotional labor* (travail émotionnel) et de *feeling rules* (règle de sentiments) développés par la sociologue Hochschild⁵⁷. Le concept sociologique d'*emotional labor* indique que les acteurs peuvent adopter des stratégies visant à réguler leurs émotions afin de répondre aux attentes professionnelles. Ces dernières s'accompagnent de *feeling rules*, autrement dit des normes socialement partagées qui influencent sensiblement les émotions jugées acceptables dans une situation donnée. En l'occurrence, le métier de policier implique la potentialité d'une confrontation quotidienne à la violence et à la mort et par là même, la nécessité de sang-froid et de retenue. Il serait donc pertinent de penser que, dans le cas présent, les policières peuvent avoir choisi de feindre l'indifférence devant leur superviseur plutôt que d'exprimer des émotions qui pourraient être professionnellement désapprouvées. Leur jeu de pierre-papier-ciseaux peut donc être perçu comme une stratégie mise en œuvre pour gérer une situation génératrice de malaise.

⁵⁷ Hochschild (1979).

Pour ma part, je pense aussi que cette scène interroge le secret en tant que signe de loyauté ou marque de trahison dans le cadre de la recherche scientifique. En effet, que devons-nous aux personnes qui acceptent d'être notre sujet d'étude? Que pouvons-nous nous autoriser à leur donner et à quoi nous exposons-nous si nous ne le faisons pas? Lors de l'observation de cette interaction, j'ai choisi la discrétion plutôt que de m'exposer à une possible rupture de communication avec Lorenzo en dénonçant le comportement inadéquat de ses collègues. J'avais encore à l'esprit ses paroles prononcées quelques heures plus tôt à propos du comportement en public de ses effectifs qu'il souhaitait irréprochable. Cette volonté d'exemplarité – fondamentale le concernant – s'est heurtée au comportement de ses collègues. Devant cette collision, il a pourtant délibérément choisi l'inaction et je l'ai deviné un peu reconnaissant envers moi d'en avoir fait de même.

En prenant ce parti de la loyauté, j'ai donc accepté de mettre sous silence mon embarras et ma désapprobation pour garder secrète cette interaction aux yeux des personnes présentes. Or, ce qui, pour Lorenzo et les policières, a pu passer pour un signe de loyauté de ma part n'en est pas moins une trahison vis-à-vis de ma propre intégrité. J'ai donc cherché à réduire la dissonance cognitive en justifiant mon attitude. En l'occurrence, j'éprouvais de la reconnaissance envers Lorenzo et son accueil chaleureux et, en outre, je me devais de maintenir une relation cordiale afin que ma recherche continue à se dérouler de façon optimale.

Les arcanes de la gestion des indésirables

Ce matin-là, je suis en patrouille dans les rues de Bruxelles avec Julien, un inspecteur chevronné et Ophélie, une jeune recrue. Après une intervention rapide auprès d'un chauffeur de bus insulté par un voyageur, nous sillonnons les rues en voiture. Julien en profite pour me raconter qu'un peu plus tôt dans la matinée (j'étais alors en patrouille avec une autre équipe), Ophélie et lui avaient reçu un appel du *dispatching* les informant qu'un sans-abri importunait des passants sur une des places de leur secteur. Lorsqu'ils étaient arrivés sur les lieux, Julien avait demandé au sans-abri de partir. Celui-ci avait alors ramassé son sac à dos posé au sol et ne s'était déplacé que de quelques mètres seulement. Julien avait perçu ce geste comme une provocation et, excédé par ce qu'il interprétait comme un manque de respect, avait décidé de le « neutraliser ». Il l'avait embarqué dans la voiture de police et conduit en dehors de la ville, à une quinzaine de kilomètres, pour l'y laisser. Selon lui, sans moyen de transport ni ressources, le sans-abri ne pouvait plus déranger personne. Cette pratique controversée, comme nous l'a expliqué un chef de corps, a existé sans être pour autant légitimée. Aujourd'hui, elle n'est plus acceptable dans les pratiques policières.

Je ne laisse rien transparaître des sentiments qui m'animent en écoutant ce récit. Cette méthode, si éloignée des principes de la dignité humaine, me choque profondément mais je décide de garder le silence. Nous continuons à patrouiller. Ironie du sort, nous repassons justement sur la place en question, et là, surprise : l'homme est de retour. Julien passe rapidement de la stupeur à la colère. Toujours dans la voiture, tandis que nous tournons autour de la place, il répète en boucle que le sans-abri le défie et que cela le rend « fou ».

Quelques instants s'écoulent pendant lesquels un plan semble se dessiner dans son esprit. Subitement, il oblique dans une rue adjacente. À l'arrière du véhicule, je m'interroge sur ses intentions, mais avant que j'aie eu l'occasion de formuler ma question, il s'adresse à moi et m'annonce qu'il me ramène au commissariat. Comme il semble furieux, je n'ose pas me manifester et attends son explication. Elle viendra rapidement : « Je vais y retourner, je vais le choper. Mais je ne veux pas que tu voies ça, je te ramène. » Il ne détaille pas ce qu'il a prévu de mettre en œuvre, mais je crains d'avoir compris. En effet, il ne s'est pas caché d'avoir eu fréquemment recours à la violence physique dans certaines situations avec des « clients », comme il les nomme. Plusieurs fois dans son discours j'ai perçu sa fierté à avoir fait parler la force quand bien même celle-ci s'exerçait au mépris de la loi. Je comprends donc qu'il s'apprête à récidiver et me voilà de retour au commissariat, porteuse de ce lourd secret.

Dans ma tête les émotions se bousculent : si je signalais l'événement à son inspecteur principal ou à son commissaire, je mettais fin à mon travail de recherche dans ce commissariat et rompais le lien de confiance qui me liait aux équipes que j'accompagnais dans leur travail quotidien. Si je gardais le silence, j'assumais une forme de complicité. Dans cette tension entre dévoiler et me taire, j'ai choisi de ne rien dire, mon rôle de chercheuse prenant le dessus sur mes convictions personnelles.

J'ai appris plus tard que, retourné sur place, Julien n'avait pas retrouvé le sans-abri qui avait disparu. Si cela a légèrement apaisé ma culpabilité, le sentiment de malaise, lui, demeure.

Dans cette scène où s'apprête à se déployer, dans le secret, une violence sur un indésirable, un parallèle peut être établi avec la pensée de Simmel concernant les sociétés secrètes institutionnalisées⁵⁸. Si la police n'est pas une société secrète au sens strict dans la mesure où elle est une institution officielle, publique et légitime dans un État de droit, certains aspects de son fonctionnement en empruntent néanmoins les caractéristiques. Ainsi, par exemple, son accès y est limité et soumis à des règles d'adhésion, il y règne

⁵⁸ Simmel (1998).

une forte cohésion interne et le secret y est utilisé de façon stratégique, une grande partie de ses missions reposant en effet sur la discrétion. Dans le cas relaté ici, où Julien planifie une violence illégitime, il use stratégiquement du secret, créant, toujours selon la lecture de Simmel, une tension avec l'exigence de transparence et le devoir d'irréprochabilité qu'en tant que représentant d'une institution publique comme la police il est pourtant tenu de respecter. Par ailleurs, ma présence dans la voiture et le message qu'il m'adresse soulèvent deux enjeux. D'une part, il m'inclut dans l'usage stratégique (et problématique) du secret qu'il opère. D'autre part, le secret structurant l'interaction sociale, créant une frontière entre ceux qui en ont connaissance et les autres, je me vois assimilée à ceux qui savent, ce qui implique de facto une forme de solidarité avec l'événement à venir.

La culpabilité du silence

Il est presque 6 h 30. Le *shift* de 19 h-7 h se termine calmement. Soudain, le *dispatching* appelle : une équipe de la zone voisine a intercepté un jeune homme volant des papiers de bord dans une voiture. L'interception a eu lieu sur notre territoire : la brigade doit reprendre l'affaire.

À contrecœur, pas convaincus que la reprise nous incombe vraiment, nous nous rendons sur place. Nous récupérons les papiers saisis, puis retournons au commissariat. Les policiers, fatigués, espèrent encore éviter la rédaction du procès-verbal. Leur chef contacte l'officier montant, dans l'espoir d'une autre décision. Et en effet, celui-ci propose à la patrouille de se rendre au commissariat de l'autre zone pour tenter de négocier une reprise. Nous partons à quatre.

Le bâtiment est vaste, animé. Une opération de grande ampleur est en cours : plusieurs dizaines de personnes sans titre de séjour ont été arrêtées. La cellule collective est pleine. Je reste avec un policier et le jeune homme intercepté, pendant que l'autre monte chercher l'officier. Après quelques instants, des policiers arrivent, contrariés : notre véhicule bloque l'accès au souterrain. Le jeune homme et moi restons seuls. Nous observons l'activité. Je doute que quiconque sache vraiment qui je suis. Soudain, deux policiers sortent un homme de la cellule. Il crie, il résiste. Ils le plaquent contre un mur, à trois mètres de nous, sous une caméra et le rouent de coups. Je ne comprends pas ce qu'ils lui disent. Le jeune homme et moi restons figés. Personne ne réagit. Les policiers le traînent à nouveau vers sa cellule et tout reprend comme si rien ne s'était produit. Les deux policiers reviennent presque au même moment. L'officier refuse de garder le jeune homme. Il est 8 h passé, nous repartons. Après ce que j'ai vu, je suis soulagée pour lui qu'il ne doive pas rester là. Il n'a rien dit. Moi non plus. Ni aux policiers, ni au chef de brigade. Je n'en ai jamais parlé.

Je repense souvent à cette scène. Elle me hante. Elle s'est déroulée dans un angle mort du commissariat, sous une caméra, mais hors de son champ. Un couloir, un mur, un geste. Rien n'a été filmé, mais tout a été vu. Et pourtant, personne n'a semblé troublé. Le secret ici ne concerne ni les règles ni la discipline, mais des comportements manifestement illégitimes qui n'étaient pas dissimulés : ils étaient intégrés, absorbés dans le fonctionnement ordinaire du lieu. Un savoir tacite, collectif, presque banal, ce que la littérature sur la culture policière⁵⁹ identifie comme une de ses propriétés fondamentales.

Ce qui me trouble aujourd'hui, plus encore que l'acte lui-même, c'est le silence qui l'a entouré. Un silence partagé, routinisé, qui englobe aussi le mien. Je n'ai rien dit. Ni à la patrouille, ni au chef de brigade. Je ne me sentais pas légitime : je n'étais pas annoncée comme observatrice externe et je ne voulais pas trahir la confiance de « ma » patrouille, qui n'avait rien vu. Comme le rappelle Zempléni⁶⁰, le secret rituel n'interdit pas de savoir, mais de dire. J'ai su, mais je n'ai pas dit.

Ce silence me confronte à un dilemme moral que je n'ai jamais vraiment résolu. Mahieu et Scheer⁶¹ montrent que les chercheuses et chercheurs apprennent à « montrer patte blanche » en modulant ce qu'ils révèlent ou taisent de leur identité. Évoquer spontanément une scène de violence non perçue par les policiers eux-mêmes pourrait être compris comme une trahison, rompant l'équilibre fragile de la négociation permanente entre chercheur et terrain. De Man⁶², revenant sur la mise en place d'une observation de l'activité policière, rappelle aussi que ses agents évaluent constamment la distance sociale et symbolique qui les sépare de l'observateur ou l'observatrice afin de calibrer leur confiance.

Dans cette scène, j'ai choisi de me taire pour préserver l'accès à mon terrain et pour ne pas rompre l'équilibre fragile de la relation avec la zone de police, même si les violences proviennent de policiers d'une autre zone de police – que la brigade tout comme moi aurions dû prévenir de mon statut. Cet accès renvoie potentiellement également plus largement à un enjeu collectif et structurel : le risque de fermeture, voire de prohibition, de l'accès à ce type d'institution pour les chercheurs et chercheuses à venir, à la suite d'une expérience vécue probablement comme « déloyale » si je décide de dénoncer ces faits.

Malgré les justifications méthodologiques et ma technique de neutralisation prétendant que mon choix du silence vise aussi la préservation des conditions futures de possibilité de la recherche sur des terrains comparables, une forme de honte demeure. Je m'estime moins courageuse, moins fidèle à mes principes moraux que je ne l'aurais

⁵⁹ Chan (1997); Reiner (2010); Rowe (2018).

⁶⁰ Zempléni (1996).

⁶¹ Mahieu et Scheer (2017).

⁶² De Man (2016).

souhaité. Le carnet de terrain devient alors un refuge silencieux, un espace de parole différée. Comme le souligne Fine⁶³, la chercheuse ou le chercheur ethnographe n'est pas toujours « candide » : nous naviguons entre, d'une part, les exigences personnelles liées à la manière dont nous apparaîtrons aux yeux des autres – et à nos propres yeux – et, d'autre part, ce que nous estimons devoir faire « au nom de la science ». Dans cette tension, la frontière entre courage, prudence et silence demeure inévitablement trouble.

Conclusion

Comme l'a montré Monjardet⁶⁴, l'opacité qui caractérise l'institution policière est une réaction à la condition policière. Cette dernière, comparable à la condition ouvrière, désigne l'expérience d'un « destin social imposé », marqué par deux dimensions : d'une part, le fait de représenter l'ordre expose les policiers et policières à l'hostilité et à l'« intention de nuire »⁶⁵; d'autre part, le soupçon permanent qui pèse sur « le serviteur de la loi » est vécu comme une épreuve insupportable. Toute tentative de contrôle externe est ainsi perçue comme une « défiance compulsive »⁶⁶, voire comme une entrave délibérée à leur mission. Ce n'est donc pas seulement de secrets ponctuels qu'il s'agit, mais bien d'une culture du secret qui imprègne l'ensemble des pratiques policières, jusqu'aux plus triviales.

Pour Monjardet, il n'y a donc pas juste des secrets policiers, comme on en trouve dans l'ensemble des plis du social, mais bien une « culture policière du secret qui imprègne toute la profession et le fonctionnement policier jusqu'aux activités les plus anodines et les plus triviales »⁶⁷. Il nous semble en effet, à partir des éléments empiriques déployés dans ces pages, avoir pu montrer qu'aujourd'hui encore, le secret se loge dans une multitude d'actions et d'interventions policières.

Les quatre scènes que nous avons partagées illustrent cette pluralité de fonctions. Dans la première, le secret prend la forme d'un arrangement discret entre collègues, hors cadre, mais intégré à une logique de solidarité. Dans la deuxième, il s'incarne dans une coulisse émotionnelle, un espace de relâchement codé, invisible aux yeux du public. La troisième scène révèle un secret plus lourd, celui d'une violence potentielle, tue mais suggérée, où la chercheuse est tenue à distance tout en étant incluse. Enfin, la quatrième met en lumière un secret ordinaire, presque routinisé, où la violence n'est ni cachée ni commentée, mais absorbée dans le fonctionnement du commissariat.

Ces scènes montrent que le secret n'est pas toujours nommé comme tel. Il est souvent implicite, diffus, performatif. Comme le suggérait déjà Westley en 1956, le *blue*

⁶³ Fine (1993).

⁶⁴ Monjardet (1996).

⁶⁵ Monjardet (1996, p. 187).

⁶⁶ Monjardet (1996, p. 189).

⁶⁷ Monjardet (1996, p. 190).

wall of silence ne repose pas sur une injonction explicite à se taire, mais sur une norme intériorisée de non-dénonciation.

Nous avons été, à notre tour, pris dans ces logiques, non pas parce qu'on nous a demandé de nous taire, mais parce que nous avons appris à nous taire. Comme l'écrit Favret-Saada, nous avons été « pris » dans les effets du terrain, dans ses codes implicites, dans ses cercles de confiance. Car comme l'explique Kaiser, le secret est un des liens essentiels de la vie commune, une fonction qu'il partage avec sa sœur jumelle : la confiance⁶⁸. Celle-ci peut être définie comme un état d'ouverture affective et cognitive au jeu des échanges⁶⁹. En nous laissant accéder à ces scènes, les policiers et policières nous ont accordé une forme de confiance, fragile, réversible, conditionnelle. Cette confiance, comme l'a montré Luhmann⁷⁰, permet de réduire la complexité des interactions sociales. Mais elle repose sur une part de non-savoir, d'acceptation tacite, de suspension du jugement. Là où il y a transparence totale, il n'y a plus de place pour la confiance⁷¹. Le secret devient alors un opérateur de lien, mais aussi de pouvoir : il trace des frontières entre ceux qui savent et ceux qui ne doivent pas savoir⁷².

Ces frontières, nous les avons franchies, parfois sans le vouloir, parfois à contrecœur. Nous avons été inclus dans des cercles sans toujours en connaître les règles. Nous avons gardé des secrets que nous n'avions pas cherchés. Et nous avons utilisé ces secrets pour mener nos recherches. Cela soulève des questions éthiques profondes sur notre posture, notre loyauté, notre responsabilité. Comme le rappelle Fine⁷³, les chercheurs et chercheuses, comme tout un chacun, disposent d'une capacité illimitée à justifier leurs choix par des discours moraux. Nous ne faisons pas exception.

En définitive, le secret apparaît ici comme une condition de possibilité de l'enquête, mais aussi comme une limite. Il assemble, il protège, il inclut, il exclut. Il permet d'accéder, mais aussi d'oublier. Il nous oblige à penser nos propres silences, nos propres zones d'ombre. Et peut-être, à reconnaître que la recherche en milieu policier ne se contente pas d'observer le secret : elle le vit, le négocie, et parfois, le reproduit.

⁶⁸ Kaiser (2004).

⁶⁹ Petitat (1997).

⁷⁰ Luhmann (1968/2006).

⁷¹ Quéré (2001).

⁷² Kaiser (2004).

⁷³ Fine (1993).

Références

- Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain* (4^e éd.). La Découverte.
- Bensaïd, N., Maskens, M., De Kimpe, S., & Debbaut, S., (2026). *La diversité dans la police : l'épreuve de la démocratie* [Rapport de recherche]. Université Libre de Bruxelles et Vrije Universiteit Brussel, 2022-2025, Innoviris Prospective Research.
- Bittner, E. (1970). *The functions of the police in modern society*. National Institute of Mental Health.
- Bourdieu, P. (2012). *Sur l'État. Cours au Collège de France 1989-1992*. Seuil et Raisons d'agir.
- Bubandt, N., & Willerslev, R. (2015). The dark side of empathy: Mimesis, deception, and the magic of alterity. *Comparative Studies in Society and History*, 57(1), 5-35.
- Chan, J. B. L. (1997). *Changing police culture*. Cambridge University Press.
- Clifford, J. (1986). Introduction: Partial truths. Dans J. Clifford, & G. Marcus (Éds), *Writing culture: The poetics and politics of ethnography* (pp. 1-26). University of California Press.
- Daho, G., Guittet, P.-E., & Pomarède, J. (2020). Les territoires du secret : confidentialité et enquête dans les mondes pluriels de la sécurité. *Cultures & Conflits*, (118), 7-17. <https://doi.org/10.4000/conflits.21827>
- Deleuze, G. (1986). *Foucault*. Les Éditions de Minuit.
- De Man, C. (2016). Une analyse criminologique à l'épreuve des émotions : comment le chercheur peut-il jouer de sa corde sensible? *Strathèse*, (4). <https://www.ouvroir.fr/strathese/index.php?id=313>
- De Waal, F. (2008). Putting the altruism back into altruism: The evolution of empathy. *Annual Review of Psychology*, 59, 279-300. <https://doi.org/10.1146/annurev.psych.59.103006.093625>
- Ericson, R. V. (1989). Patrolling the facts: Secrecy and publicity in police work. *The British Journal of Sociology*, 40(2), 205-226.
- Favret-Saada, J. (1990). Être affecté. *Gradhiva*, (8), 3-9. <https://doi.org/10.3406/gradh.1990.1340>
- Fine, G. A. (1993). Ten lies of ethnography. *Journal of Contemporary Ethnography*, 22(3), 267-294.
- Geertz, C. (1973). *The interpretation of cultures*. Basic Books.
- Goffman, E. (1959). *The presentation of self in everyday life*. Doubleday.
- Goffman, E. (1973). *La présentation de soi. La mise en scène de la vie quotidienne*. Les Éditions de Minuit.

- Grey, C. (2014). An organizational culture of secrecy: The case of Bletchley Park. *Management and Organizational History*, 9(1), 107-122.
- Hochschild, A. R. (1979). Emotion work, feeling rules, and social structure. *American Journal of Sociology*, 85(3), 551-575.
- Hughes, E. C. (1996). *Le regard sociologique*. EHESS.
- Kaiser, W. (2004). Pratiques du secret. *Rives nord-méditerranéennes*, (17). <https://doi.org/10.4000/rives.535>
- Lipsky, M. (1980). *Street-level bureaucracy*. Russell Sage Foundation.
- Loftus, B. (2009). *Police culture in a changing world*. Oxford University Press.
- Luhmann, N. (2006). *La confiance : un mécanisme de réduction de la complexité sociale* (Ouvrage original publié en 1968). Economica.
- Mahieu, V., & Scheer, D. (2017). Faire du terrain : les places du chercheur en action. Dans C. De Man, A. Jaspard, A. Jonckheere, C. Rossi, V. Strimelle, & F. Vanhamme (Éds), *Justice! Chercheurs en zone trouble* (pp. 54-73). Érudit.
- Monjardet, D. (1996). *Ce que fait la police. Sociologie de la force publique*. La Découverte.
- Mouhanna, C. (2001). Faire le gendarme : de la souplesse informelle à la rigueur bureaucratique. *Revue française de sociologie*, 42(1), 31-55.
- Nizet, J., & Rigaux, N. (2014). La métaphore théâtrale. Dans J. Nizet, & N. Rigaux (Éds), *La sociologie de Erving Goffman* (pp. 19-34). La Découverte.
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif*. Academia-Bruylant.
- Petit, A. (1997). Secret et morphogenèse sociale. Dans G. Simmel (Éd.), *Secret et sociétés secrètes* (pp. 139-160). Circé.
- Petit, A. (1998). Secret et formes sociales : Simmel et Goffman. Dans A. Petit (Éd.), *Secret et formes sociales* (pp. 149-177). Presses universitaires de France.
- Pruvost, G. (2008). Ordre et désordre dans les coulisses d'une profession : l'exemple de la police nationale. *Sociétés contemporaines*, 72(4), 81-101.
- Quéré, L. (2001). La structure cognitive et normative de la confiance. *Réseaux*, 108(4), 125-152.
- Reiner, R. (2010). *The politics of the police* (4^e éd.). Oxford University Press.
- Rowe, M. (2018). *Introduction to policing* (3^e éd.). Sage Publications.
- Simmel, G. (1998). *Secret et sociétés secrètes*. Circé Poche.
- Simmel, G. (1999). *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*. Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1908).
- Skolnick, J. H. (1966). *Justice without a trial*. John Wiley & Sons.

- Skolnick, J. H. (2002). Corruption and the blue code of silence. *Police Practice and Research*, 3(1), 7–19. <https://doi.org/10.1080/15614260290011309>
- Van Praet, S. (2020). Recherche-action sur les pratiques et/ou mécanismes problématiques de sélectivité policière au sein de la zone de police Schaerbeek-Evere-St-Josse (PolBruNo) [Rapport de recherche; promoteur : C. Tange]. Institut National de Criminalistique et de Criminologie & Unia.
- Van Praet, S., Emplit, K., Maskens, M., & Bensaïd, N. (sous presse). *Digitalizing the police: Internal and external challenges for the police organization in an inclusive society* [Rapport de recherche]. Institut National de Criminalistique et de Criminologie, Université Libre de Bruxelles et Vrije Universiteit Brussel, 2022-2026, Belspo.
- Westley, W. A. (1956). Secrecy and the police. *Social Forces*, 34(3), 254-257.
- Zempléni, A. (1996). Savoir taire : du secret et de l'intrusion ethnologique dans la vie des autres. *Gradhiva*, (20), 23-42.

Nawal Bensaïd est docteure en sociologie, membre du Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains (LAMC) et chercheuse à l'Université libre de Bruxelles. Elle s'intéresse actuellement à l'institution policière et y explore les pratiques et les représentations mobilisées dans la gestion de la diversité ethnique.

Kevin Emplit est détenteur d'un master en criminologie et doctorant en sociologie. Il est membre du Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains (LAMC) et du Centre de recherches pénalité, sécurité et déviances (CRPSD). Il s'intéresse actuellement à l'institution policière et y explore l'utilisation de différents outils technologiques et leur impact sur les conditions de travail de ses membres.

Maïté Maskens est docteure en anthropologie, membre du Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains (LAMC), professeure à l'Université libre de Bruxelles, et directrice de l'Institut de sociologie et du centre de recherche Transfo (Research Center for Social Change). Ses recherches portent sur l'étude des mobilités, de la bureaucratie et des forces de l'ordre. Elle s'intéresse également aux écritures alternatives en sciences sociales.

Sarah Van Praet est docteure en criminologie, chercheuse au Département de criminologie de l'Institut national de criminalistique et de criminologie, maîtresse de conférences et membre du Centre d'histoire du droit et d'anthropologie juridique à la Faculté de droit et de criminologie de l'Université libre de Bruxelles, et maîtresse-assistante au sein du Master en ingénierie et action sociale à la Haute École Louvain en Hainaut. Ses recherches explorent divers sujets autour des liens entre police/justice et populations à travers des méthodes qualitatives (observations, entretiens, méthodes participatives).

Pour joindre les personnes autrices :

Nawal.Bensaid@ulb.be

Kevin.Emplit@ulb.be

Maite.Maskens@ulb.be

Sarah.Van.Praet@ulb.be

Composer avec la peur dans l'enquête en zone de conflit armé : une expérience in situ à l'Extrême-Nord du Cameroun

Yvan Hyannick Obah, Docteur en sciences sociales

Université Catholique d'Afrique Centrale (UCAC), Cameroun

Résumé

Le moteur de ce texte c'est la peur, la mienne et celle des collègues engagés en zone de conflit armé. Il résulte des années d'expérience dans la région de l'Extrême-Nord du Cameroun, une zone marquée par des violences rémanentes, en partie liées à la présence de la secte islamiste Boko Haram. Concilier les affects à la recherche en sciences sociales peut sembler inapproprié si l'on s'en tient à la résistance à en faire état chez les chercheurs en demande d'objectivité. Mais, dès lors qu'on s'intéresse aux interactions sociales, la question de l'investissement émotionnel du chercheur devient incontournable. L'entrée par la peur permet ainsi de montrer comment celle-ci influence les recherches en (ré)orientant les choix méthodologiques et les résultats.

Mots clés

ÉMOTIONS, OBJECTIVITÉ, SUBJECTIVITÉ, CONFLIT ARMÉ, ENQUÊTE ETHNOGRAPHIQUE

Coping with fear when conducting surveys in armed conflict zones: An in situ experiment in the Far North Region of Cameroon

Abstract

The driving force behind this article is fear, my own and that of colleagues working in areas of armed conflict. It is the result of years of experience in the Far North Region of Cameroon, an area marked by persistent violence in part linked to the presence of the Islamist sect Boko Haram. Reconciling affects with social science research may seem inappropriate if we consider the researchers' reluctance to address them out of a concern for objectivity. However, as soon as we shift our focus to social interactions, the question of the researcher's emotional investment becomes inescapable. Taking fear as the starting point makes it possible to show how it influences research by (re)orienting methodological choices and results.

Keywords

EMOTIONS, OBJECTIVITY, SUBJECTIVITY, ARMED CONFLICT, ETHNOGRAPHIC SURVEY

Note de l'auteur : Pour les (re)lectures attentives et les conseils, merci à Jean-Pierre Olivier De Sardan, Thomas Sazpinar, Alice Leclercq et tous les lecteurs anonymes.

RECHERCHES QUALITATIVES – MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE – Vol. 45(2), pp. 153-175.

LES SOURCES DE LA SUSPICION. LA PRATIQUE DU TERRAIN À L'ÉPREUVE DU SECRET À L'ÈRE DE LA POST-CONFIANCE

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

Introduction

Le 2 mars 2025 à Mbalda¹, Frédéric Mounsi et Bienvenue Bello, deux chercheurs camerounais, et Oumarou Kalabay, leur guide, perdent la vie. Des témoignages révèlent qu'ils auraient été assimilés aux islamistes de Boko Haram par des agents du comité de vigilance du village qui les ont livrés à la vindicte populaire². Ayant été informé de cette actualité – qui a suscité une vague d'indignation au sein de l'opinion nationale et internationale –, j'ai tenté de décrire à un collègue enseignant les émotions qui m'habitaient : tristesse, angoisse, colère et peur. C'est sur cette dernière émotion que porte la présente réflexion.

La question de la subjectivité du chercheur (qui inclura ensuite les émotions) a été introduite d'une part par la psychologie³ et d'autre part par les études post-modernes⁴, et développée par les injonctions à la réflexivité, autrement dit, à décrire les relations du chercheur avec les sujets de son étude, sa « positionnalité ». Depuis lors, l'importance des émotions (comme objets d'étude) dans les recherches en sciences humaines et sociales n'a cessé de croître⁵. Cependant, les réflexions sont restées peu ou pas assez attentives aux contextes d'intervention des chercheurs. Or, loin d'être un facteur purement personnel réductible à la subjectivité, l'émotion est aussi intimement liée au contexte (d'insécurité par exemple) dans lequel le chercheur se déploie et où il est souvent amené à se positionner⁶.

L'ouvrage *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* de Georges Devereux⁷ a suscité un vif intérêt pour les émotions spécifiques dans la recherche. Ce basculement tient en partie de la rétroaction des contextes étudiés sur les chercheurs. L'on ne saurait donc uniquement les analyser de façon générale si l'on envisage d'en saisir les nuances et les contours. Néanmoins, il reste que l'articulation des émotions aux impératifs de la recherche (rigueur, réfutabilité, etc.) s'avère complexe. C'est pourquoi, dans des contextes où persiste la tradition positiviste⁸, leur apport reste

¹ Mbalda est un village de la commune de Soulédé-Roua, située dans la région de l'Extrême-Nord du Cameroun, dans le département du Mayo-Tsanaga.

² Journal du Cameroun (2025).

³ Devereux (1967/1980).

⁴ Clifford (1983); Geertz (1996); Malinowski (1967/1985); Mead (1977/1980).

⁵ Champagne et Clennett-Sirois (2016); Holland (2007).

⁶ Olivier De Sardan (2000).

⁷ Devereux (1967/1980).

⁸ Le positivisme a été introduit dans les sciences sociales par Auguste Comte. Jean-Pierre Olivier De Sardan en parle comme étant une « forme de religion scientiste où triompherait l'objectivité de savants ne traitant que des faits et proférant des lois » (2025, p. 201). Bien que ce courant philosophique ait considérablement cédé la place au constructivisme réaliste porté par Alfred Schutz et ses disciples Peter Berger et Thomas Luckmann, des résistances subsistent.

insuffisamment pris en compte dans les analyses et dans les résultats des travaux de recherche.

De récents travaux prolongent la réflexion sur les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales⁹. L'ouvrage dirigé par Stéphane Héas et Omar Zanna¹⁰ est cité en référence dans la littérature francophone. Les émotions y sont diversement abordées. Plus spécifiquement, la peur de l'ethnographe y est mise en lien avec un sport de combat, le tai-chi¹¹.

En marge de ce collectif, des travaux portant sur des terrains plus ou moins similaires aux zones de guerre s'appesantissent sur la vulnérabilité dans des espaces perçus comme risqués, dangereux ou marginalisés¹². La réflexion de Marwan Mohammed¹³ se range dans ce sillage. La violence y ressort comme le principal facteur structurant la peur de l'ethnographe. Il importe néanmoins de souligner que la peur peut avoir d'autres ressorts en lien avec l'expérience de l'enquêteur, sa maîtrise ou non du terrain, ses relations avec les enquêtés, etc. Les études relatives à la gestion émotionnelle des dangers et des risques par les chercheurs engagés sur des terrains divers le démontrent¹⁴. Toutefois, s'il est vrai que le rôle des émotions en sciences humaines et sociales est particulièrement documenté aujourd'hui, on note tout de même un nombre limité de réflexions à ce sujet dans certains contextes.

En parcourant la littérature sur les émotions dans la recherche, le déficit d'études réalisées sur ou à partir des terrains africains est remarquable. Plusieurs chercheurs en Afrique sont pourtant engagés sur des terrains où le travail d'enquête recèle un « travail émotionnel »¹⁵, un travail affectif omniprésent et marqué de spécificités importantes pour l'analyse. Le texte de la géographe Pauline Guinard¹⁶ rédigé à partir de son expérience en Afrique du Sud – à Johannesburg – compte parmi les rares monographies consacrées à cette question sur le continent. Elle appréhende la peur de l'ethnographe selon le prisme de la « géographie des émotions »¹⁷, en montrant comment la peur s'incarne dans des temporalités, des corporalités et des localités. La peur de l'ethnographe est ainsi perçue et présentée comme étant le produit des conditions objectives. Une posture à laquelle j'adhère partiellement. En effet, autant la réalité des terrains de guerre peut avoir des effets structurants sur les émotions de l'ethnographe,

⁹ Voir le numéro 39(2) de la revue *Recherches qualitatives* (Rochedy & Bonnet, 2020).

¹⁰ Héas et Zanna (2021).

¹¹ Kurashima (2021).

¹² Lennox (2024); Pollard (2009); Taylor (2019); Wake et al. (2020).

¹³ Mohammed (2022).

¹⁴ Voir à ce sujet Baumann (2022); Olivier De Sardan (2009); Pandeli et Alcadipani (2021); Senica (2024); Weber et Beaud (2010).

¹⁵ Hochschild (1979).

¹⁶ Guinard (2015).

¹⁷ Guinard et Tratnjek (2016).

autant ses expériences antérieures sont à même de les orienter¹⁸. Il y a donc lieu de considérer simultanément les conditions objectives et subjectives de production des émotions dans la « relation d'enquête »¹⁹.

Cette contribution vise à documenter les analyses sur la peur de l'ethnographe en zone de conflit armé en Afrique, en scrutant simultanément les conditions objectives et subjectives de sa production. Je m'appuie sur des travaux (ouvrages et articles scientifiques) centrés sur les émotions dans la recherche, mais également sur des années d'expérience (dix ans) dans la région de l'Extrême-Nord du Cameroun. Je propose un récit de recherche plus qu'une présentation théorique qui désincarnerait l'expérience. Par le biais de la réflexivité, je retrace mes enquêtes en partageant la peur ressentie, les contraintes rencontrées et les choix méthodologiques. La mise en récit des temps vécus et des replis engendrés par ces expériences vise à nourrir des pistes nouvelles, par-delà les risques réels, les fantasmes et les peurs des zones de conflit armé.

La singularité de l'expérience partagée dans ce texte invite à considérer que les chercheurs engagés en zone de conflit armé n'éprouvent pas nécessairement les mêmes émotions. Ils vivent encore moins les situations de manière similaire. L'engagement émotionnel du chercheur est lié à divers facteurs relevant de sa biographie, de son expérience de l'objet de recherche, de ses relations avec les enquêtés ou encore de son rapport au contexte dans lequel il enquête. Dès lors, comment capitaliser l'expérience de la peur comme ressource empirique pour saisir la complexité des enjeux et des interactions en zone de conflit armé? Quelle est l'influence de cette émotion dans l'orientation des choix méthodologiques du chercheur? Sous quelles conditions une telle émotion est-elle objectivable?

Ma méthodologie a reposé, pour l'essentiel, sur une approche qualitative. Les expériences partagées émanent de diverses descentes de terrain et d'allées et venues dans le cadre de la rédaction de ma thèse de doctorat²⁰, de réflexions menées sur des thématiques spécifiques²¹ et d'un projet de recherche auquel j'ai pris part avec une collègue en qualité d'enquêteurs²². Au cours de ces enquêtes, j'ai souvent privilégié les entretiens semi-directifs, les entretiens de groupes (*focus group*) et les observations directes comme techniques de recueil des données. Ces dernières m'ont permis de connaître la nature du climat sécuritaire dans les zones d'étude, d'accéder aux dynamiques sous-jacentes à l'insurrection menée par Boko Haram, d'être informé sur les perceptions et le vécu du conflit par les populations, d'appréhender les logiques

¹⁸ Favret-Saada (1990).

¹⁹ Tcholakova (2020).

²⁰ Obah (2026).

²¹ Voir Obah (2024b, 2025a, 2025b).

²² Ce projet, conduit par l'Observatoire Pharos et mené en 2022, avait pour thème : « Comprendre les recompositions identitaires au Cameroun ».

d'engagement et d'action des individus associés à cette secte et celles des forces de sécurité. La littérature sur les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales a été capitale pour opérer des croisements en vue de faire ressortir des similitudes et des différences dans les expériences, selon les contextes.

La peur est comprise, dans ce texte, au sens de Pierre Mannoni, c'est-à-dire comme une émotion universelle qui se développe en présence ou à la pensée d'un danger suscitant toutes sortes de représentations mentales²³. L'accent est mis sur la peur de l'ethnographe²⁴. Deux axes structurent mon propos. Le premier évoque mon expérience de la peur dans la région de l'Extrême-Nord en soulignant les stratégies déployées pour m'insérer dans ce terrain. Le second montre comment la peur peut constituer une donnée dont on peut tirer parti pour éclairer les réalités souvent invisibilisées des terrains de guerre.

Expérience du danger, expérience de la peur

Cette section présente, dans un premier temps, la région de l'Extrême-Nord du Cameroun comme une zone d'observation et d'expérimentation de la peur depuis l'arrivée de Boko Haram. Deuxièmement, elle analyse les représentations du danger chez le chercheur comme produits de la violence armée dans cette région. Enfin, j'aborde mon expérience de la peur à partir d'une des anecdotes les plus marquantes de mes enquêtes, à savoir ma rencontre avec les ex-combattants/ex-associés de Boko Haram.

L'Extrême-Nord du Cameroun : un laboratoire de la peur

De nombreux paramètres font de la région de l'Extrême-Nord un lieu d'expérimentation de la peur. Géographiquement, elle est voisine de l'État nigérian du Borno, le lieu de naissance de Boko Haram. Depuis 2013, cette région est pénétrée par les combattants de la secte Boko Haram provenant du nord-est du Nigéria²⁵. De son vrai nom Jama'atu Ahlis Sunna Lidda'awati Wal Jihad (les Compagnons du prophète pour la propagation de la tradition sunnite et la guerre sainte), la secte fondée par Mohamed Yusuf est née dans le nord-est du Nigéria. Les raids de l'armée nigériane et l'exécution extra-légale de Mohammed Yusuf en 2009 ont plongé la secte dans la clandestinité²⁶. Des combattants fuyant la répression des forces de sécurité se sont réfugiés dans les villages camerounais proches du Nigéria.

Initialement prise comme base de repli par les islamistes²⁷, la région de l'Extrême-Nord est devenue un théâtre de la radicalisation et de l'extrémisme violent. Les départements du Mayo-Tsanaga, du Mayo-Sava, du Logone-et-Chari et du Diamaré ont été visés par des attaques revendiquées par Boko Haram. Les enlèvements d'étrangers

²³ Mannoni (1982).

²⁴ Duvoux (2014).

²⁵ International Crisis Group (2016).

²⁶ Pérouse De Montclos (2012); Thurston (2018).

²⁷ Seignobos (2018).

et de locaux, les attentats suicides, le vol et le pillage, et les abus des forces de sécurité suscitent angoisse et peur dans cette partie du pays. En outre, l'arrivée de Boko Haram a ravivé les tensions intercommunautaires, en particulier dans le département du Logone-et-Chari. Ces tensions occasionnent des affrontements violents opposant les Arabes Choa aux Kotoko puis aux Mousgoum/Massa. Les Kotoko, présents dans le Logone-et-Chari, sont accusés par les autres groupes de connivence avec Boko Haram en raison de leur proximité avec les Kanuri, l'ethnie dont est issue Abubakar Shekau, l'ex-leader de Boko Haram. La recrudescence de la criminalité organisée dans cette région est également liée au contexte d'émergence de Boko Haram.

La peur ressentie à l'Extrême-Nord est associée à l'idée de perdre la vie, d'être atteint dans son intégrité physique ou mentale par la violence des acteurs au conflit. Elle est omniprésente sur le terrain. Des soldats camerounais affectés dans les zones d'affrontements m'ont confié avoir peur d'être capturés par les combattants islamistes à cause du traitement que ces derniers infligent aux soldats en captivité. La peur est corollairement vécue par les ex-combattants de Boko Haram qui redoutent de subir les foudres de leurs ex-opposants. Quatre d'entre eux, rencontrés à Mora, m'ont fait part de leur crainte d'être embarqués par les soldats du Bataillon d'intervention rapide (BIR) lors de leurs visites inopinées dans le site qui les abritait. Leurs inquiétudes concernent encore leur rejet par les populations qui endurent la violence de Boko Haram et la violence potentielle qui peut en surgir. Les comités de vigilance et les populations sont également habitées par la peur des attaques et des affrontements armés. Ils sont souvent pris entre deux feux : la violence et les représailles de Boko Haram; la violence et les arrestations arbitraires des forces de sécurité. J'ai moi-même ressenti la peur d'être victime de la violence de ces différents acteurs quand je suis allé à leur rencontre dans les zones sensibles.

Les déplacements dans les localités sensibles sont l'un des segments du quotidien où l'expérience de la peur est particulièrement aiguë. La violence est présente sur les routes. Je me souviens de ce jeune homme, dont l'erreur avait été d'oublier sa pièce d'identité lors d'un de mes déplacements à Mora. Des gendarmes armés, postés à un barrage, ont exigé, sur un ton martial, que nous descendions du véhicule avec nos pièces d'identité en main. Le jeune homme s'était empressé de leur dire qu'il avait omis de la prendre avec lui. Cette information a suscité une réaction violente des soldats qui le rouèrent de coups de matraque, le soupçonnant d'être associé à Boko Haram. Cet affleurement de violence m'a fait peur.

Cependant, bien que condamnable, cette attitude des soldats peut s'expliquer par leur perception des islamistes : lorsqu'ils s'expriment à ce sujet, ils confient la crainte qu'ils ont vis-à-vis des combattants de Boko Haram en raison des gris-gris et des amulettes que ces derniers utiliseraient pour se protéger des balles et parfois disparaître en cas d'embuscade. Le plus important à souligner ici, c'est le climat général de peur qui participe à produire un terrain où les nerfs sont toujours à vif et où la violence peut

éclater à n'importe quel moment chez n'importe quel acteur engagé dans la zone. Cette situation impacte nécessairement les observations que j'effectue vu que j'y suis moi-même engagé.

Mon inscription dans ce contexte, que je connaissais par les récits qui me parvenaient de la zone, s'est faite à partir de ces réalités. Connaître ces réalités m'a permis d'opérer une sélection des aspects pertinents. Cette sélection s'est faite à partir d'informations recoupées dans des rapports d'organisations inter et non gouvernementales, des monographies réalisées par des chercheurs, des informations diffusées par les médias et des communications diverses. Cette étape m'a permis de prendre conscience des défis et des contraintes à affronter pour une approche lucide du terrain.

Les contextes où prospère la violence armée exigent en effet une vigilance accrue. Le chercheur doit pouvoir évaluer la dangerosité d'une situation et se tenir prêt en restant toujours informé du contexte immédiat²⁸. L'anticipation des risques et des dangers reste prioritaire. J'ai procédé, durant mes enquêtes, à l'identification des risques dans les zones où j'avais prévu de me rendre : affrontements armés, enlèvements, violences des forces de sécurité, attentats kamikazes, engins explosifs improvisés, violences de la population. M'inspirant du système de classement du risque utilisé par les Nations unies²⁹, j'ai classé ces menaces en fonction de leur dangerosité (très faible, faible, moyen, élevé, très élevé). Les risques d'affrontements armés, d'enlèvements, de mines antipersonnel, de violences des forces de sécurité et de violences de la population se sont avérés très élevés en zone frontalière tandis que le risque d'attentat kamikaze était élevé dans les villes principales. Ainsi, la peur a organisé ma pratique de recherche dès avant l'entrée sur le terrain. Si les chercheurs étaient réellement en mesure d'aborder leur terrain sur le mode de la neutralité émotionnelle, en quoi mes résultats auraient été différents? Qu'est-ce que l'entrée par la peur m'a permis de découvrir de spécifique?

Des autorisations m'ont été accordées par le ministère de la Défense, la Délégation générale à la sûreté nationale (DGSN) et le gouverneur de la région de l'Extrême-Nord. Au Cameroun, la navigation entre les zones d'insécurité requiert des cachets attestant la connaissance du projet de recherche par la hiérarchie militaire afin d'éviter des soupçons là où les positions avancées de l'armée sont localisées³⁰. Ces autorisations offrent également un contact plus ou moins sécurisé au terrain dans le cas d'une approche embarquée³¹. Néanmoins, le chercheur est tenu d'éviter tout propos susceptible de ternir l'image des forces de sécurité. Ceci engage, bien évidemment, l'autonomie de la recherche et du chercheur.

²⁸ Voir Baczko et al. (2021); Romani (2007).

²⁹ En guise de référence, voir : Global Interagency Security Forum (2024).

³⁰ Obah (2024a).

³¹ Bourrier (2010).

Au-delà des autorisations, j'ai travaillé à construire un réseau local avec des jeunes de certaines localités et certains journalistes du quotidien local *L'œil du Sahel* pour avoir des informations à jour. Dans ces contextes, la diversification des intermédiaires localement ancrés et légitimes sur le terrain peut faciliter l'accès. Le partage d'expériences avec certains collègues m'a également permis de mieux me situer dans ce contexte hostile. Enquêter dans un tel contexte, c'est investir son corps et ses affects. J'y ai découvert la profondeur des peurs intériorisées par les populations de la région de l'Extrême-Nord : peur des combattants islamistes, peur et méfiance vis-à-vis des Kanouri, crainte des forces de sécurité. Ces peurs ne résultent pas uniquement des attaques de Boko Haram. Elles sont aussi façonnées par une construction sociale du soupçon et de la méfiance. L'autre est perçu comme potentiellement hostile et dangereux.

La phase de la restitution des résultats a constitué, pour moi, un enjeu de taille : j'ai choisi de présenter les données comme étant le produit de mes expériences. Cela m'a valu quelques critiques, en raison de la parole donnée aux ex-combattants de Boko Haram dans un contexte où ces derniers ne méritent, selon les autorités et la population camerounaise, aucune audience. C'est donc aussi dans la présentation des résultats, en aval de la recherche, que se joue la peur : engager une objectivité totale n'est pas possible dans le contexte systémique d'où je parle; comment produire un savoir qui soit rigoureux malgré tout? C'est précisément en faisant du lieu où je me situe un paramètre que je prends en compte et que j'énonce. Ce faisant, j'ajoute un surcroît d'objectivité à mon travail, car je donne toutes les clés nécessaires pour qu'on puisse me situer.

Construction d'une représentation du danger

Les représentations du danger à l'Extrême-Nord du Cameroun sont source de peur chez ceux qui y évoluent. Elles se nourrissent des situations réelles, des images, des rumeurs, des fausses alertes et des discours populaires. Jacques Natanson définit la peur comme étant « une émotion ressentie généralement en présence ou dans la perspective d'un danger, c'est-à-dire d'une situation comportant la possibilité d'un inconvénient ou d'un mal qui nous affecterait »³². La peur est donc produite dans l'esprit, rempli d'émotions, de sensations et s'accompagnant du sentiment d'un danger réel ou appréhendé³³. Il n'existe pas, à l'Extrême-Nord du Cameroun, de lieu précis où s'actualise le danger, pas plus qu'il n'existe de moment ou de durée spécifique. C'est précisément cette imprévisibilité du danger qui fait peur. L'idée qu'à tout moment, à n'importe quel endroit, la situation peut dégénérer.

Boko Haram se considère comme étant un groupe djihadiste. Le djihadisme est associé au radicalisme religieux, ou au fondamentalisme religieux. Il représente une doctrine et une disposition spirituelle visant à préserver la totalité du système de pensée

³² Natanson (2008, p. 161).

³³ Laplante (2001).

et de la religion islamique. Le phénomène est associé aux scènes de violence impliquant des massacres, des corps mutilés, décapités et ensanglantés, des tueries de masse, des enlèvements et toute autre forme de violence. L'attentat suicide est l'une des techniques les plus utilisées par les groupes djihadistes en raison de l'impact psychologique qu'il produit. Le djihadisme combine ainsi violence et terreur dans une association parfaite³⁴. Les représentations du danger dans les zones marquées par le djihadisme émanent d'une connaissance des réalités qui y sont associées. Le djihadisme constitue une « technologie de l'imaginaire » pour reprendre les termes de Pierre Mannoni³⁵. Cette « technologie » repose sur la science du spectacle, dans la mesure où elle répond à un souci de mise en scène avec des visées psychologiques. Tout est mis en œuvre pour produire l'effroi des publics visés par le caractère atroce des blessures infligées aux victimes. La résonance de ces pratiques est rendue possible par les médias dont le discours débouche sur un partage social des émotions³⁶. La surenchère du nombre de morts par les islamistes, les dirigeants politiques et les médias suscite la terreur.

En plus de nourrir l'idée d'être potentiellement victime de violence, je craignais d'être associé à Boko Haram par les populations ou les agents des forces de sécurité. L'assassinat des deux chercheurs camerounais et leur guide le 2 mars 2025 à Mbalda témoigne à suffisance d'une présence des logiques de méfiance et de suspicion radicale qui imprègnent des pans entiers des contextes de violence armée. Le corps du chercheur est en jeu dans le processus de recherche, car il participe dans sa chair au processus général de terreur, qu'il aborde intimement³⁷. La moindre action et le moindre discours mal compris peuvent le mettre en danger. Il doit pouvoir créer une proximité avec ses enquêtés, mais, surtout, construire une image de lui qui soit favorable à son immersion.

À ce stade, les logiques de présentation de soi dont parle Erving Goffman³⁸ acquièrent une valeur essentielle. Je parlais déjà avec le léger avantage d'être très noir de peau et élancé (un mètre quatre-vingt-dix), comme le sont la plupart des hommes rencontrés dans les régions du nord du Cameroun (Adamaoua, Nord et Extrême-Nord). Ainsi, j'ai parfois été assimilé à un natif de la région de l'Extrême-Nord, bien que natif de la région du Sud Cameroun et ayant une connaissance très limitée du *fulfuldé*, le dialecte le plus répandu dans cette zone. La perception que j'avais de moi-même en tant qu'étranger, dans un espace polarisé, qui en plus m'était culturellement distant, a fortement contribué à alimenter la peur qui m'habitait durant les descentes de terrain.

Me présenter en tant qu'étudiant affilié à une université localisée à Yaoundé a souvent été l'une de mes approches. Cela me permettait de justifier ma présence par des

³⁴ Dorna (2008).

³⁵ Mannoni (2008).

³⁶ Rimé (2009).

³⁷ Voir à ce sujet Le Breton (2021).

³⁸ Goffman (1973).

raisons académiques. J’occupais, à cette période, un poste d’assistant au sein de mon institution de rattachement. Je ne pouvais me présenter comme tel devant mes interlocuteurs au risque de susciter des attentes et/ou des craintes. Lors des descentes de terrain, je privilégiais des accoutrements simples donnant l’impression d’être étranger et donc ignorant de la zone. Cette stratégie qui m’a valu le surnom de *gadamayo* (étranger en langue peule) suscitait tantôt de la curiosité, tantôt de l’empathie chez certains de mes interlocuteurs. Mais, elle aurait pu me mettre en danger dans un contexte où les enlèvements d’étrangers par Boko Haram sont récurrents dans certaines localités.

La peur s’avère donc être une émotion inévitable et toujours structurante en zone de conflit armé. Elle est présente en amont de la recherche, pendant et après la recherche. Sur un tel terrain, éviter de prendre les émotions pour objet revient à s’interdire de rendre compte convenablement des trajectoires sociales et biographiques des enquêtés. Cette peur est en effet partagée, elle touche le chercheur comme ceux auprès de qui il enquête. Cet état de fait met en doute l’ambition positiviste affichée de mon contexte universitaire, et partant, des contextes universitaires africains, au regard de l’absence visible de réflexions sur les émotions dans la recherche. Fort de mes observations, il est, aujourd’hui, impossible de faire l’économie d’une réflexion de cet ordre.

Le dire invite à nuancer l’idée souvent répandue de l’objectivité associée aux traditions structuralistes et interprétativistes comme marque exclusive de rigueur scientifique. Au-delà des modèles de compréhension du monde adossés sur ces traditions, il est tout à fait possible et recevable de définir ou concevoir des visions de la réalité à partir d’une approche expérientielle – et donc aussi émotionnelle –, pour autant qu’elle repose sur une méthodologie clairement formulée et identifiable³⁹. On peut donc s’accorder avec la sociologue Albena Tcholakova lorsqu’elle affirme que

les émotions ne jouent sans doute pas un rôle aussi important sur tous les terrains, et il est difficile de contester que sur un terrain marqué par la prégnance des expériences négatives, ne pas prêter attention aux émotions qui sont associées à ces expériences ne peut que porter préjudice à l’enquête⁴⁰.

Ma rencontre avec les ex-combattants/ex-associés de Boko Haram

L’un des épisodes marquants de mon expérience de terrain fut les entretiens de groupe menés avec les ex-combattants/ex-associés de Boko Haram dans la ville de Mora. Tout est parti d’une étude à laquelle je participais en qualité d’enquêteur. J’avais été retenu par l’Observatoire Pharos pour enquêter dans la région de l’Extrême-Nord avec une

³⁹ Voir les travaux de Fabian (2001); Goulet (2011); Wikan (1991).

⁴⁰ Tcholakova (2020, p. 174).

collègue peule, originaire de la zone⁴¹. Nous devions collecter des données sur les recompositions identitaires au Cameroun. Après avoir atteint le quota d'entretiens exigé, nous avions prévu, en marge de l'enquête, de nous rendre à Mora pour rencontrer les ex-combattants/ex-associés de Boko Haram. Le but était de compléter les données de nos travaux respectifs.

Mora abritait, à cette période, l'un des sites des ex-combattants/ex-associés de Boko Haram. Ce site était construit sur un espace de cinq cents mètres carrés environ, délimité par une clôture. En face du site se trouvait un poste de gendarmerie. Nous avons trouvé normal de nous y arrêter pour nous informer des formalités à remplir pour entrer dans le site. À ma surprise, le seul gendarme présent dans ce poste nous annonça qu'aucune procédure n'était exigée. Il nous invita d'ailleurs à y entrer pour demander à rencontrer le responsable. Mais à qui fallait-il s'adresser? Sans doute à l'une des nombreuses personnes que je voyais assises hors du site, certaines sous les arbres et d'autres arpentant la clôture. Ces personnes n'étaient autres que des ex-combattants/ex-associés de Boko Haram. Le site n'était soumis à aucun dispositif rigide de contrôle. Ni militaire ni gardien. Juste un poste de gendarmerie en face, et un seul gendarme. Les ex-combattants/ex-associés étaient autorisés à sortir du camp. J'ai trouvé cela anormal, considérant qu'ils suivaient un programme de déradicalisation et qu'ils étaient à la merci des populations à qui ils avaient auparavant causé du tort.

Ma collègue et moi franchîmes la clôture, sous les regards perçants des ex-combattants/ex-associés qui s'interrogeaient certainement sur notre identité. Le traducteur du site vint à notre rencontre. Après lui avoir fait part du motif de notre présence, il nous conduisit vers le responsable du site. Nous devions disposer d'une autorisation du responsable du site pour y mener des entretiens. Ce ne fut pas le plus difficile, dans la mesure où le concerné avait autrefois fait ses classes au sein de notre institution universitaire de rattachement. Ce fut d'ailleurs une heureuse surprise de rencontrer un *alumni* dans l'« arrière-pays ».

Une fois la sollicitation acceptée, le responsable du site nous suggéra de mener des entretiens collectifs simultanément avec les ex-combattants/ex-associés. À la question de savoir pourquoi le site n'était pas surveillé, il avança que l'idée était d'éviter de pervertir l'appel à déposer les armes lancé par le gouvernement camerounais. Cet appel ne devait pas être perçu par les combattants comme un piège tendu. La réponse confirmait bien l'absence d'un dispositif strict de contrôle dans ce site. Des questions me sont venues à l'esprit au moment de rencontrer les ex-combattants de Boko Haram :

⁴¹ Il convient d'indiquer que c'est l'unique fois où j'effectuais une descente de terrain avec cette collègue. Nous avons été associés (en binôme) par les coordonnateurs du projet pour deux raisons : 1) elle était peule, native la région de l'Extrême-Nord du Cameroun et maîtrisait parfaitement le *fulfuldé* (dialecte le plus parlé dans cette zone); 2) tous deux travaillions sur le phénomène Boko Haram : elle avec une approche beaucoup plus genrée, et moi, davantage intéressé par les dynamiques sociopolitiques du conflit.

sont-ils encore radicalisés, sont-ils hostiles, comment peuvent-ils réagir en cas de questions embarrassantes? Cette situation était anxiogène. Quoi qu'il en soit, nous devions avant tout construire un climat de confiance favorable à un échange décomplexé. Cela ne fut pas si évident puisqu'une courte scène nous rappela très vite que nous étions en présence de personnes dont la vision des rapports sociaux de genre n'était pas la nôtre.

Ma première interview de groupe s'est déroulée avec les ex-combattants/ex-associés dans la salle de réunion du site. [...] Au moment des civilités, ma collègue – dont la présence semblait ne pas être appréciée dans cette salle – a naturellement croisé ses jambes pour se détendre. À ma surprise, cela a suscité un sentiment d'indignation repérable sur les visages des enquêtés. Un silence s'est installé et à l'instant je craignais une réaction violente des enquêtés dont les visages colériques étaient rivés sur ma collègue qui en plus arborait un voile. Comment a-t-elle eu l'idée de croiser ses jambes en pareille circonstance? Cette question m'est spontanément venue à l'esprit, tout comme m'est venue à l'esprit l'idée de détendre rapidement l'atmosphère en introduisant une question sur la danse chez les Kanouri. [...] Je me suis également empressé de demander discrètement à ma collègue de décroiser ses jambes pour éviter que ces personnes, sans doute encore au tout début du processus de déradicalisation, ne se sentent gênées tout au long de l'entretien⁴².

Cette scène n'est pas anodine. Selon une représentation de nombreux djihadistes, la femme est un être inférieur⁴³. Cette représentation de la femme est particulièrement présente dans la région de l'Extrême-Nord du Cameroun⁴⁴. Dans de nombreuses cultures en Afrique, certaines postures usuelles traduisent, en situation sociale, un signe de mépris. Cela s'applique uniquement aux parties du corps que la conception culturelle tient pour significatives. Le fait pour une femme de croiser les jambes devant les hommes en fait partie. Le corps participe, ici, d'une hiérarchisation prononcée des rapports sociaux de genre. La scène vécue m'a donc informé sur la difficulté pour les femmes d'enquêter en contexte de conflit armé à cause des stéréotypes de genre qui y subsistent⁴⁵. Il m'a fallu, dans ce contexte, intimer discrètement à ma collègue – visiblement apeurée et embarrassée – d'adopter une posture adéquate, sans quoi la qualité de l'échange serait mise en péril.

L'établissement de la confiance avec ces ex-combattants passait par de petites blagues pour détendre l'atmosphère. J'ai accédé aux histoires intimes de la vie de ces combattants et à la manière dont ils s'étaient retrouvés dans les rangs de Boko Haram.

⁴² Extrait de carnet de terrain de l'auteur, 2022.

⁴³ Lahoud (2014); Mengue et Obah (2024).

⁴⁴ Amoudou Amal (2017).

⁴⁵ Klob (2017); Sharabi (2022).

L'un d'eux avait été enrôlé de force après avoir été enlevé par des combattants. Un autre s'est engagé dans la secte après le décès de son épouse dont il soupçonnait qu'elle avait été assassinée par les forces de défense. Le plus âgé et le plus jeune des enquêtés avaient rejoint le mouvement, convaincus que le combat mené servait la justice des plus faibles. Chacun d'eux était porteur d'un combat. Des combats motivés, soit par le désir de vengeance et d'honneur, soit par l'idée de rendre justice, soit par la quête de reconnaissance. Au-delà des causes liées aux parcours individuels, des causes plus générales de l'adhésion des individus à Boko Haram peuvent être relevées : pauvreté, exclusion, chômage, gouvernance patrimonialisée des États, référence à un passé, etc.

Les récits de vie de ces ex-combattants ont orienté la manière dont j'ai choisi de nommer ces acteurs dans le rendu des résultats. L'appellation *combattants djihadistes* devenait plus convenable, tel qu'ils se percevaient. Le mot *terrorisme* n'était utilisé que pour référer aux actions initiées par les dirigeants politiques pour « contrer la menace ». Néanmoins, j'étais conscient que la sincérité des réponses données par ces personnes était relative à cause du lieu dans lequel ils se trouvaient et qui leur imposait une certaine retenue.

La peur, dans cet épisode, joue à plein. C'est mon horizon d'attente, façonné par les représentations construites autour de la figure du combattant djihadiste, qui est déjoué par le caractère paisible du lieu. L'absence de gardes armés autour du camp me place dans une situation où je me sens vulnérable, car je n'ai jamais projeté sur mes interlocuteurs l'idée qu'ils puissent être paisibles. À ceci s'ajoute la découverte que ma collègue ne maîtrise pas les codes sociaux qui permettent d'échanger en bonne intelligence avec eux. Sa méconnaissance me force donc à un surcroît de vigilance vis-à-vis d'elle. Comment, dans ces conditions, être pleinement ouvert aux signes que me transmet mon environnement durant cet épisode? Comment la peur modifie-t-elle la nature des données que je recueille à ce moment-là? Comment intégrer ce paramètre dans mon travail?

Faire avec la peur dans la recherche

Composer avec la peur présente des avantages notables pour les chercheurs, dans l'approche des terrains marqués par la violence armée. Cette émotion permet d'effectuer un retour sur soi favorable à un récit fidèle des situations, des relations sociales, des sentiments et des expériences hors de portée d'une simple observation distante. L'exploitation de la peur permet également de saisir les non-dits que recèle le langage affectif des autres. Par ailleurs, comme toute émotion, la peur aide à porter une attention singulière à certains détails susceptibles d'affiner la connaissance des contextes de conflits armés.

Une modalité de perception contextualisée de la réalité

La peur offre une connaissance fine des détails souvent négligés des terrains de guerre. Le chercheur peut ainsi faire l'expérience des situations de l'environnement qui l'entoure, comprendre ses propres interprétations du contexte, tout en attribuant une

signification aux interprétations des personnes qu'il rencontre. Tout ceci implique, cependant, aussi bien une reconnaissance du poids de ses émotions qu'un investissement affectif durant la phase de collecte des informations. Cela suppose aussi de considérer chaque expérience comme étant potentiellement capitalisable dans la compréhension de la réalité étudiée.

J'ai le souvenir d'un soir en août 2021, à l'entrée de la ville de Maroua. Je rentrais du camp des réfugiés de Minawao en moto avec un jeune ami. Au milieu du chemin, alors qu'il faisait nuit, la moto est tombée en panne. Heureusement, un motocycliste passait par là et nous a proposé de remorquer la moto jusqu'à l'entrée de la ville (Gaklé) où nous pouvions trouver un technicien pour la dépanner. Lorsque nous sommes arrivés au carrefour Gaklé vers 23 heures, tout était fermé. Le motocycliste qui nous remorquait s'est empressé de s'en aller. Quelques minutes après, trois hommes se sont dirigés vers nous, nous demandant de nous identifier. Deux d'entre eux – vêtus comme des Touaregs – étaient armés de machettes et l'autre portait sur lui un arc et des flèches. Qui étaient-ils donc? Des bandits? Peut-être des djihadistes au regard de leur accoutrement. Ce sont les questions et les hypothèses rapides qui me venaient à l'esprit. Nous étions pris de panique autant que l'étaient les trois étrangers rencontrés. Sans doute nous avaient-ils pris pour des Boko Haram quand on sait que ces derniers se déplacent généralement en moto et opèrent surtout à la tombée de la nuit. La situation aurait pu dégénérer si un véhicule de patrouille de la gendarmerie n'était pas passé. Ces personnes armées d'outils artisanaux étaient apparemment bien connues des gendarmes. C'était des membres d'un comité de vigilance⁴⁶.

Cette scène souligne à quel point la peur parvient à biaiser le raisonnement du chercheur. Elle peut conduire le chercheur à se fier aux préjugés. Les récits populaires circulant dans ce contexte figent dans les esprits une image exclusive des islamistes : barbares, fous, criminels, assassins, etc. Ces assignations guident les conduites des populations face à toute personne perçue comme associée à Boko Haram. La peur se révèle donc également être un biais pour l'enquête. Elle est susceptible de mettre en danger le chercheur. Cette scène m'a tout de même informé sur les rapports d'altérité dans cette zone, entre méfiance et soupçon radical de l'autre. Des situations similaires ont conduit au décès d'innocents à l'Extrême-Nord.

Ne pas tenir compte de ses émotions – de sa peur – supposerait que le chercheur se détache de sa subjectivité et ignore celle des autres qu'il prétend vouloir comprendre. Or aborder la peur comme une modalité ayant favorisé ma connexion au terrain et aux autres m'a permis d'explorer les dimensions affectives, sensibles et émotionnelles de la

⁴⁶ Extrait de carnet de terrain de l'auteur, 2021.

violence armée. La peur m'a notamment permis de voir comment cette violence travaille les lieux, les corps et les imaginaires, modifiant les interactions et les attitudes.

Un moyen d'immersion dans l'univers sensible des enquêtés

L'enquête ethnographique n'épargne pas le chercheur des biais émotionnels. La perception des souffrances qui meublent le quotidien des sujets de l'enquête ne laisse pas le chercheur indifférent. Son immersion prolongée sur le terrain lui donne d'expérimenter les situations auxquelles sont confrontés les sujets de l'enquête. Cela lui permet de vivre et ressentir les peurs de ceux qui les vivent et les ressentent, puisqu'il devient lui-même sujet de l'enquête, capable de décrire et de nommer la réalité qu'il étudie. Laurence Gavarini révèle qu'en sciences sociales,

dès lors que nous sommes en présence, face aux autres, et que nous les considérons comme des sujets et non comme des objets, quelle que soit la disparité sociale de la situation qui nous rassemble, la question de la subjectivité est incontournable⁴⁷.

La peur que ressentent les populations des localités où je me suis rendu m'a souvent été transmise par le biais des interactions. Elle a constitué un élément de compréhension de mon rapport au terrain et du terrain lui-même. Le chercheur dans son rapport au terrain de conflit armé (ré)apprend qu'il est avant tout une subjectivité, un être émotionnel, un « sujet-cherchant »⁴⁸, un corps engagé dans un univers hostile. Ce qui se joue c'est avant tout son rapport aux autres avec qui il développe des relations sans lesquelles le terrain ne saurait précisément exister. Comme l'ont indiqué Éric Perera et Yann Beldame : « partager le quotidien des enquêtés, s'approcher des situations réelles qui s'opèrent dans le temps, c'est vivre des émotions – parfois fortes [...] »⁴⁹. J'ai encore en mémoire le récit d'une attaque kamikaze vécue par un jeune homme rencontré dans le site des personnes déplacées internes de Zamay (département du Mayo-Tsanaga).

J'étais assis avec des frères du village, près de la maison du chef. Une femme au visage pâle, vêtue d'un voile et portant sur sa tête un plateau de banane, s'est empressée d'entrer dans la maison du chef du village. Le village s'appelle Leymarie, dans la localité de Fotokol. Quelques secondes après, elle a hurlé *Alahu Akbar* et ensuite l'explosion [...] Je ne comprenais pas encore ce qui venait de se passer. J'étais immobile, complètement perdu. Une fois que la poussière s'est dissipée, je voyais des gens courir. Et puis, près de moi, des corps, ceux des frères avec qui j'étais assis, du sang partout. Je n'avais pas encore réalisé que j'avais perdu ma jambe. La douleur ne tarda pas à me le faire savoir. Des personnes se dirigeaient vers moi. Je me suis mis à hurler de douleur, une douleur que je n'avais jamais

⁴⁷ Gavarini (2007).

⁴⁸ Volvey et al. (2012).

⁴⁹ Perera et Beldame (2021, p. 142).

ressentie. Quelque temps après, je me suis réveillé dans un hôpital après avoir été dans un coma de deux heures environ. J'ai appris quelque temps après que la maison du chef avait été complètement détruite. J'ai reçu des photos montrant des têtes et des jambes détachées des corps, les organes des membres de la famille du chef tués dans l'attaque. Le ventre de la kamikaze était complètement ouvert avec des organes baignant dans le sang. C'était horrible à voir⁵⁰.

Ce récit m'a permis de saisir les subtilités du vécu émotionnel de l'attentat kamikaze. D'ailleurs, j'ai vite observé des traductions corporelles associées à la peur chez le jeune homme. Le ton et le rythme changeant de la voix, les gestes très rapides des mains et l'expression du visage. Comme le montre Pauline Guinard, la peur a en effet des traductions corporelles qui peuvent renseigner sur la nature du contexte⁵¹. La relation d'enquête qui s'institue à partir du transfert émotionnel généré par le récit des situations traumatiques que vivent les enquêtés ne laisse pas le chercheur indifférent. J'étais pris de stress, la gorge serrée et le rythme cardiaque très rapide, comme si l'événement allait se reproduire à l'instant. Ces sensations étaient d'autant plus inscrites dans mon corps et mon esprit que c'est précisément ces deux entités qui sont affectées dans le cas d'un attentat suicide. J'ai dû prier mon interlocuteur de passer les détails relatifs à l'état des corps des victimes. D'une part, je devais lui éviter un retour au trauma qu'il avait vécu durant cette attaque, d'autre part, je devais me protéger des incidences mentales que peuvent avoir de tels récits.

Ce récit m'a fourni des indices pour saisir la nature de la violence des attentats suicides. Une violence aussi bien physique que psychologique. De même, les émotions transmises à travers ce récit (l'empathie et la peur) m'ont permis de voir comment la violence est vécue et comprise par les populations et comment elle s'actualise selon les lieux et les temporalités. On est ici dans la logique du *knowing by feeling* (connaître par le senti) dont parle le philosophe Stanley Cavell qui affirme :

« Connaître par le senti » n'est pas « connaître en touchant »; c'est-à-dire que ce n'est pas un cas où l'on fournit la base d'une prétention à connaître. Mais on pourrait dire que le sentir a la fonction d'une pierre de touche : la marque laissée sur la pierre échappe à la vue des autres, mais il en résulte une connaissance, ou bien le résultat a la forme d'une connaissance – il est dirigé vers un objet, l'objet a été testé, le résultat est une conviction. [...] la connaissance non partagée est un fardeau – non pas, peut-être, de la façon dont un secret peut être un fardeau, ou peut être mal compris; cela ressemble

⁵⁰ Entretien du 11 août 2023 avec un déplacé interne rencontré dans la localité de Zamay.

⁵¹ Guinard (2015).

peut-être à la façon dont ne pas être cru ou ne pas être digne de la confiance de quelqu'un peut être un fardeau⁵².

Cet accès sensible à la réalité du terrain m'a obligé à modifier mes hypothèses de départ. Et cette connaissance fine du terrain m'a placé dans une situation où il est devenu particulièrement difficile de construire un récit qui soit à la fois fidèle à celui du gouvernement camerounais, lui qui m'offrait l'accès au terrain en attendant de moi que je produise un soubassement académique à son récit politique du conflit à l'Extrême-Nord, et fidèle en même temps à une problématique beaucoup plus humaniste : le besoin de transmettre cette expérience sensible de la peur que j'ai découverte à tous les niveaux sur le terrain, qui s'est progressivement imposé comme le cœur de mon travail de recherche et qui éclaire ce conflit d'un jour neuf.

Une ouverture aux aspects singuliers de la réalité

Mettre en perspective la peur en tant qu'élément de production des significations de la réalité des terrains de guerre revient à tenir compte de la variété des techniques d'accès aux données mobilisées. L'observation a été ma technique la plus mobilisée. Non pas qu'il s'agissait d'un choix méthodologique de départ, mais parce que le contexte me l'a en quelque sorte imposé. La peur découlant de mes observations m'a conduit à renégocier mon rapport aux acteurs du terrain en faisant preuve de méfiance, parfois d'empathie. La notion de « *threat wisdom* » (sagesse de la menace) illustre, dans ce cas, comment l'expérience de la peur peut transformer la relation au terrain et enrichir la compréhension des dynamiques sociales⁵³.

Au fil des séjours à l'Extrême-Nord, je suis parvenu – malgré moi – à développer une « observation réflexe » manifestée par une attention singulière aux faits et gestes des personnes qui m'entouraient. J'ai parfois été un peu obsédé par l'idée de tout voir et tout savoir. L'installation tous azimuts des caméras de surveillance, les passages réguliers des convois militaires, la forte présence militaire dans les rues et la manière de se mouvoir – la mienne et celle des collègues que je rencontrais sur le terrain – m'ont renseigné sur la dangerosité du contexte. Mais cette hyper attention à certains faits a quelquefois constitué un biais dans mes enquêtes.

En plus de l'observation au sens classique, l'attention à l'ambiance sonore a été déterminante dans l'actualisation de la peur que je tentais de dissimuler. L'appel à mes sens a donc permis de mieux comprendre le contexte dans lequel je me trouvais. L'anthropologie des sens de David Le Breton a suffisamment mis en lumière la contribution des sens dans la compréhension du monde⁵⁴. À différents moments, le bruit des sirènes des véhicules de l'armée, des hélicoptères militaires et des avions de chasse, le crépitement des balles et le bruit assourdissant des grenades dans certains villages

⁵² Cavell (2002, p. 192).

⁵³ Dumond (2024).

⁵⁴ Le Breton (2006).

frontaliers entre le Cameroun et le Nigéria ont renforcé la représentation que j'avais déjà de ces lieux au travers des images. L'attention à ma peur durant la démarche d'enquête m'a amené à construire une approche du terrain intégrant les contraintes, les hésitations, les mises en scène et les stratégies déployées.

Parallèlement, la peur en zone de conflit armé donne au chercheur l'occasion d'inventer de nouvelles façons d'approcher et de dire le terrain de recherche. Ces innovations s'énoncent en termes de bricolages et d'improvisations appelant à des ajustements permanents⁵⁵. Elles touchent aux techniques de collecte des données en intégrant une dimension multisensorielle (la vue, l'ouïe, etc.), à la traduction narrative des données (que m'est-il permis de dire?), à l'accès à certaines zones (jusqu'où suis-je permis d'aller?) et au calendrier du terrain, fortement dépendant du contexte sécuritaire. S'attarder sur des émotions spécifiques en contexte de conflit armé permet de saisir plus finement la réalité des individus qui y vivent. Inversement, privilégier une démarche positiviste et prétendre à l'objectivité dans un tel contexte présenterait des limites dans la perspective de production d'un discours rigoureux.

Conclusion

À partir de mon expérience, j'ai voulu montrer comment la peur oriente les méthodes, les postures et les représentations du chercheur dans les zones de conflit armé, et comment ces dernières le mettent en situation d'observer, de (res)sentir, de partager et de vivre la souffrance des acteurs du monde de la guerre. Ce sont des lieux d'expérimentation de la peur qui structurent avec une certaine brutalité l'*ethos* et le *pathos* du chercheur. Cette peur – qui résonne comme instinct de survie, – modère l'enthousiasme du chercheur dans sa rencontre avec les lieux et les personnes, lui imposant une approche du terrain qui minimise les risques. En outre, la peur des terrains de guerre investit le chercheur au-delà de ces espaces. Elle contraint ce dernier à opérer une sélection minutieuse des données. Toutefois, l'implication de la peur dans le rapport aux zones de crise, loin de traduire un obstacle épistémologique, participe – par le biais de la réflexivité – à la compréhension et à la mise en visibilité des propriétés les moins visibles de la réalité. La production du sens par l'intermédiaire de la peur présuppose un travail méthodique d'extériorisation des conditions de l'enquête et des interactions développées sur le terrain. Ainsi, comme toute autre émotion, la peur est aussi une ressource, une donnée empirique participant à l'immersion du chercheur dans l'univers sensible des sujets de l'enquête. Elle est donc incontournable pour une connaissance fine des vérités les moins accessibles. Toutefois, la mise en ressource de la peur dans le travail de recherche nécessite que le chercheur prenne conscience des biais susceptibles d'altérer son jugement.

⁵⁵ Bourdieu (2022).

Références

- Amoudou Amal, D. (2017). *Munyal : les larmes de la patience*. Proximité.
- Baczko, A., Dorronsoro, G., & Quesnay, A. (2021). Le privilège épistémologique du terrain. Une enquête collective dans la Syrie en guerre. *Bulletin de Méthodologie Sociologique/Bulletin of Sociological Methodology*, 151(1), 96-116.
- Baumann, J. (2022). The ethnographers' fear to feel: Manoeuvring through an affective community of no-feeling within the academe. *Emotions and society*, 4(3), 375-394.
- Bourdieu, P. (2022). *Retour sur la réflexivité*. Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Bourrier, M. (2010). Pour une sociologie embarquée des univers à risque? *Revue de la société suisse d'ethnologie*, (15), 28-37.
- Cavell, S. (2002). *Must we mean what we say?* Cambridge University Press.
- Champagne, A., & Clennett-Sirois, L. (2016). Les émotions en recherche : pourraient-elles nous permettre de mieux comprendre le monde social. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (20), 83-99. <https://www.erudit.org/fr/livres/collection-hors-serie-les-actes-de-la-revue-recherches-qualitatives/prudence-empirique-et-risque-interpretatif/4904co.pdf>
- Clifford, J. (1983). De l'autorité en ethnographie. *L'Ethnographie*, (2), 87-118.
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* (trad. H. Sinaceur). Flammarion. (Ouvrage original publié en 1967).
- Dorna, A. (2008). Le syndrome du couple violence et terreur. *Le journal des psychologues*, 4(257), 24-27.
- Dumond, G. (2024). "Under threat": Handling threats during ethnographic fieldwork. *Qualitative Research*, 24(4), 1086-1094.
- Duvoux, N. (2014). Fear of the ethnographer: Thoughts from a study of urban poverty in Boston. *Genèses*, 97(4), 126-139.
- Fabian, J. (2001). *Anthropology with an attitude: Critical essays*. Stanford University Press.
- Favret-Saada, J. (1990). Être affecté. *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, (8), 3-10.
- Gavarini, L. (2007, août). Le contre-transfert comme rapport de places. Revisiter la question de l'implication du chercheur [Présentation]. Congrès de l'AREF (Actualité de la Recherche en Éducation et Formation), Université Marc Bloch, Strasbourg.
- Geertz, C. (1996). Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur (trad. D. Lemoine). Éditions Métailié.

- Global Interagency Security Forum. (2024). *Outil d'évaluation des risques*. <https://gisf.ngo/wp-content/uploads/2024/09/Guide-Outil-devaluation-des-risques.pdf>
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne (Tome 1). La présentation de soi*. Éditions de Minuit.
- Goulet, J.-G. (2011). Trois manières d'être sur le terrain : une brève histoire des conceptions de l'intersubjectivité. *Anthropologie et sociétés*, 35(3), 107-125.
- Guinard, P. (2015). De la peur et du géographe à Johannesburg (Afrique du Sud) : retour sur des expériences de terrain et propositions pour une géographie des émotions. *Géographie et cultures*, (93-94), 277-301.
- Guinard, P., & Tratnjek, B. (2016). Géographies, géographes et émotions : retour sur une amnésie... passagère? *Carnets de géographes*, (9). <https://doi.org/10.4000/cdg.605>
- Héas, S., & Zanna, O. (Éds). (2021). *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales : épreuves du terrain*. Presses universitaires de Rennes.
- Hochschild, A. (1979). Emotion work, feeling rules, and social structure. *American Journal of Sociology*, 85(3), 551-575.
- Holland, J. (2007). Emotion and research. *International Journal of Social Research Methodology*, 10(3), 195-209.
- International Crisis Group. (2016). *Cameroun : faire face à Boko Haram* [Rapport Afrique, n° 241]. International Crisis Group. <https://www.crisisgroup.org/sites/default/files/241-cameroon-confronting-boko-haram-fr.pdf>
- Journal du Cameroun (2025, 6 mars). *Cameroun-Extrême-Nord : deux universitaires tués et calcinés*. <https://fr.journalducameroun.com/cameroun-extreme-nord-deux-universitaires-tuees-et-calcines/>
- Kloß, S. T. (2017). Sexual(ized) harassment and ethnographic fieldwork: A silenced aspect of social research. *Ethnography*, 18(3), 396-414.
- Kurashima, A. (2021). L'articulation de la peur dans l'ethnographie du tai chi. Dans S. Héas, & O. Zanna (Éds), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales : épreuves du terrain* (pp. 223-248). Presses universitaires de Rennes.
- Lahoud, N. (2014). The neglected sex: The Jihadis' exclusion of women from Jihad. *Terrorism and political violence*, 26(5), 780-802.
- Laplanche, J. (2001). *La violence, la peur et le crime*. Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Le Breton, D. (2006). *La saveur du monde : une anthropologie des sens*. Éditions Métailié.

- Le Breton, D. (2021). Au corps de la recherche : anthropologie des émotions. Dans S. Héas, & O. Zanna (Éds), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales : épreuves du terrain* (pp. 17-29). Presses universitaires de Rennes.
- Lennox, R. (2024). Beyond fear of crime: Toward a reconceptualization of emotional responses to threat in urban public places. *Socius: Sociological Research for a Dynamic World*, (10). <https://doi.org/10.1177/23780231241302242>
- Malinowski, B. (1985). *Journal d'ethnographie* (trad. T. Jolas). Édition du Seuil. (Ouvrage original publié en 1967).
- Mannoni, P. (1982). *La peur*. Presses universitaires de France.
- Mannoni, P. (2008). Le terrorisme comme arme psychologique ou les triomphes du paradoxe. *Journal des psychologues*, 257(4), 28-32.
- Mead, M. (1980). *Écrits sur le vif. Lettres (1925-1975)*. Denoël/Gonthier. (Ouvrage original publié en 1977).
- Mengue, M. T., & Obah, Y. H. (2024). L'esclavage sexuel des femmes et des jeunes filles dans les nouveaux conflits armés en Afrique : l'exemple de la guerre contre Boko Haram. Dans K. F. Owona Nfegue, & A. D. Olinga (Éds), *Droit international et la lutte contre la traite des êtres humains en Afrique* (pp. 149-194). L'Harmattan.
- Mohammed, M. (2022). Peur de la violence et enquête de terrain : appréhender les risques de la violence dans une recherche sur la criminalité organisée. *Genèses*, 4(129), 47-65.
- Natanson, J. (2008). La peur et l'angoisse. *Imaginaire & inconscient*, 22(2), 161-173.
- Obah, Y. H. (2024a). Les défis et les contraintes de l'enquête en contexte d'extrémisme violent en Afrique : cas de la région de l'Extrême-nord du Cameroun. *Les cahiers du CCRAG*, (5), 12-43.
- Obah, Y. H. (2024b). Le vigilantisme transnational : à propos de la coopération transfrontalière entre comités de vigilance dans la lutte contre Boko Haram (Cameroun/Nigéria). Dans Centre national d'études stratégique – Burkina Faso (CNES-BF). (Éds), *La politique étrangère des États d'Afrique à l'aune des reconfigurations géopolitiques. Actes du 2^e Forum de la Recherche stratégique* (pp. 87-102). CNES, Burkina Faso.
- Obah, Y. H. (2025a). L'endogénéisation de l'aide humanitaire : savoirs, pratiques et mobilisation de l'ONG Aldepa au soutien des victimes de Boko Haram à l'Extrême-Nord du Cameroun. *Global Africa*, (12), 224-242. <https://doi.org/10.57832/43nz-b168>

- Obah, Y. H. (2025b). Vulnérabilités socioprofessionnelles, conjoncture sécuritaire et attrition des enseignants dans l'Extrême-Nord du Cameroun. *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, (24), 191-209. <https://doi.org/10.4000/1540k>
- Obah, Y. H. (2026). *Terrorisme et sécurité en mutation : les dynamiques de Boko Haram et la transformation de l'État au Cameroun*. l'Harmattan.
- Olivier De Sardan, J.-P. (2000). Le “je” méthodologique : implication et explicitation dans l'enquête de terrain. *Revue française de sociologie*, 41(3), 417-445.
- Olivier De Sardan, J.-P. (2009). *La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l'interprétation socioanthropologique*. Academia-Bruylant.
- Olivier De Sardan, J.-P. (2025). Les études décoloniales face à la raison empirique. *L'Homme*, 3-4(255-256), 191-238.
- Pandeli, J., & Alcadipani, R. (2021). Removing the rose-tinted glasses: Fear, risk and being uncomfortable in ethnographic fieldwork. Dans J. Pandeli, N. Sutherland, & H. Gaggiotti (Éds), *Organizational ethnography. An experiential and practical guide* (pp. 50-65). Routledge.
- Perera, E., & Beldame, Y. (2021). Le Je des émotions *in situ* : chuter en handiski et rendre visible l'ordre social. Dans S. Héas, & O. Zanna (Éds), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales : épreuves du terrain* (pp. 141-155). Presses universitaires de Rennes.
- Pérouse De Montclos, M.-A. (2012). Boko Haram et le terrorisme islamiste au Nigéria : insurrection religieuse, contestation politique ou protestation sociale? *Questions de recherche/Research Questions*, Centre d'études et de recherches internationales (CERI-Sciences Po/CNRS). <http://dx.doi.org/10.2139/ssrn.2282542>
- Pollard, A. (2009). Field of screams: Difficulty and ethnographic fieldwork. *Anthropology Matters*, 11(2). <https://doi.org/10.22582/am.v11i2.10>
- Rimé, B. (2009). *Le partage social des émotions*. Presses universitaires de France.
- Rochedy, A., & Bonnet, T. (Éds). (2020). Enquêter sur les affects : quels enjeux, quelles méthodes? *Recherches qualitatives*, 39(2). <https://www.erudit.org/fr/revues/rechqual/2020-v39-n2-rechqual05669/>
- Romani, V. (2007). Enquêter dans le territoire palestinien : comprendre un quotidien au-delà de la violence immédiate. *Revue française de science politique*, 57(1), 27-45.
- Seignobos, C. (2018). Chronique d'un siège (2) : Boko Haram dans ses sanctuaires des monts Mandara et du Lac Tchad (2017). *Afrique contemporaine*, 1(265), 99-115.
- Senica, K. (2024). “Missed opportunity”: Mental health and ethnographic fieldwork in Japan during the Covid-19 pandemic. *Asian Anthropology*, 23(4), 248-260.

- Sharabi, A. (2022). A male ethnographer's perspective on sexual harassment in fieldwork: A research note. *Qualitative Research*, 22(2), 328-334.
- Taylor, S. (2019). The long shadows cast by the field: Violence, trauma and the ethnographic researcher. *Fennia*, 197(2), 183-199.
- Tcholakova, A. (2020). Composer avec les émotions : réfugiés et chercheuse dans la relation d'enquête. *Recherches qualitatives*, 39(2), 171-192. <https://doi.org/10.7202/1073514ar>
- Thurston, A. (2018). *Boko Haram: The history of an African Jihadist Movement*. Princeton University Press.
- Volvey, A., Calbérac, Y., & Houssay-Holzschuch, M. (2012). Terrains de je. (Du) sujet (au) géographe. *Annales de géographie*, 687-688(5), 441-461.
- Wake, S., Wormwood, J., & Satpute, A. B. (2020). The influence of fear on risk taking: A meta-analysis. *Cognition and Emotion*, 34(6), 1143-1159. <https://doi.org/10.1080/02699931.2020.1731428>
- Weber, F., & Beaud, S. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. La Découverte.
- Wikan, U. (1991). Toward an experience-near anthropology. *Cultural Anthropology*, 6(3), 285-305.

Yvan Hyannick Obah est docteur en sciences sociales (sociologie politique), chargé de cours à l'Université catholique d'Afrique centrale (UCAC)/Institut catholique de Yaoundé et chercheur permanent à l'Institut des politiques et initiatives sociales (IPIS). Ses travaux portent sur les questions de sécurité, les politiques sociales et la méthodologie de la recherche qualitative.

Pour joindre l'auteur :
obahyvan@gmail.com

***La place des méthodologies qualitatives
dans les articles publiés en sciences de l'éducation
au Québec, en France et aux États-Unis
au cours des 50 dernières années***

Frédéric Deschenaux, Ph. D. en sciences de l'éducation

Université du Québec à Rimouski, Québec, Canada

Jessy Marin, Ph. D. en psychopédagogie

Université du Québec à Rimouski, Québec, Canada

**Audrey Sylvain, B.A. en éducation préscolaire et en enseignement
primaire**

Université du Québec à Rimouski, Québec, Canada

Résumé

Cet article porte sur l'évolution des méthodologies de recherche en sciences de l'éducation entre 1975 et 2024 au Québec en France et aux États-Unis à travers trois revues : la *Revue des sciences de l'éducation* (RSÉ), la *Revue française de pédagogie* (RFP) et l'*American Educational Research Journal* (AERJ). L'étude, basée sur 4350 articles, montre notamment que l'AERJ demeure dominée par les méthodes quantitatives (70,1 %), tandis que les revues francophones accordent une place importante aux articles de synthèse (33,3 % RSÉ, 51,2 % RFP). Depuis les années 1990, on observe une montée progressive des méthodes qualitatives, particulièrement marquée dans la RSÉ et la RFP, où elles deviennent majoritaires dans les années 2010. Ce basculement reflète une transformation de l'habitus scientifique qui permet d'enrichir l'enseignement et la pratique de la recherche en éducation.

Mots clés

MÉTHODOLOGIES QUALITATIVES, SCIENCES DE L'ÉDUCATION, ARTICLES SCIENTIFIQUES,
SOCIOLOGIE DE LA SCIENCE

The importance of qualitative methodologies in articles published in the field of education in the last 50 years in Quebec, France and the United States

Abstract

This article examines the evolution of research methodologies in education between 1975 and 2024 in Quebec, France and the United States, by focusing on three journals: the *Revue des sciences de l'éducation* (RSÉ), the *Revue française de pédagogie* (RFP), and the *American Educational Research Journal* (AERJ). The study, based on 4 350 articles, shows in particular that quantitative methods were prevalent in the AERJ (70.1 %), while review articles held a prominent place in the French-language journals (33.3 % RSÉ, 51.2 % RFP). Since the 1990s, there has been a gradual rise in the use of qualitative methods, particularly noticeable in the RSÉ and the RFP, in which they came to represent the majority in the 2010s. This reversal reflects a shift in the scientific habitus, which contributes to enriching both the teaching and practice of educational research.

Keywords

QUALITATIVE METHODOLOGIES, EDUCATION, SCIENTIFIC ARTICLES, SOCIOLOGY OF SCIENCE

Introduction

Ce texte s'inscrit dans la poursuite des travaux d'analyse sociologique des méthodes de recherche en usage dans le champ des sciences de l'éducation¹. En effet, le 50^e de la *Revue des sciences de l'éducation* a fourni une occasion de brosser le portrait contemporain des usages méthodologiques dans le champ des sciences de l'éducation en examinant les publications de cette revue québécoise. En complément de nos travaux antérieurs, dont l'analyse s'arrêtait en 2011, il apparaissait pertinent d'actualiser aussi le portrait d'autres contextes nationaux déjà analysés, soit en se basant sur une revue française, la *Revue française de pédagogie*, et une revue états-unienne, l'*American Educational Research Journal*.

L'objectif de cette démarche consiste à détenir une information factuelle afin de réfléchir aux pratiques méthodologiques dans le champ des sciences de l'éducation. Cette connaissance actualisée fournit des pistes de réflexion épistémologiques, certes, mais également du matériel qui nous semble pertinent pour l'enseignement des méthodes qualitatives, en éducation, évidemment, mais possiblement dans d'autres champs disciplinaires qui s'y apparentent.

D'ailleurs, on associe les méthodes qualitatives à la sociologie et à l'anthropologie qui ont codifié ces méthodes depuis les années 1960², adoptées depuis par plusieurs disciplines dont l'éducation. Au Québec, l'Association pour la recherche qualitative (ARQ), fondée il y a 40 ans, en 1985, avait pour objectif la promotion des méthodes qualitatives. Plusieurs chercheurs en éducation ont activement contribué à sa fondation

¹ Deschenaux et Laflamme (2007); Deschenaux et al. (2011); Deschenaux et al. (2024).

² Denzin et Lincoln (2018); Paillé et Muchielli (2021).

parce que confrontés à l'hégémonie du modèle expérimental dans les recherches en éducation à cette époque³. Voulant se doter d'un instrument de publication des résultats de recherche et des réflexions entourant les méthodes qualitatives, la revue *Recherches qualitatives* est fondée en 1989 pour créer un espace de diffusion et de discussion autour des méthodes qualitatives. Il est possible de remarquer la création de plusieurs revues anglophones de ce type à la même période, comme l'*International Journal of Qualitative Studies in Education* en 1988 et la *Qualitative Inquiry* en 1994.

Cet article aborde d'abord la constitution du champ des sciences de l'éducation pour ensuite traiter de sa structuration autour du dualisme méthodologique entre le qualitatif et le quantitatif qui pourrait perdurer en raison de son côté pratique pour l'enseignement des méthodes. Ensuite, une section présente la posture théorique qui sous-tend ce texte, soit la réflexivité chez Bourdieu. Après la présentation de la méthode mobilisée pour répondre à l'objectif de recherche, une section expose les résultats de la recherche pour terminer par une discussion sur différents enjeux soulevés par les résultats.

Le champ des sciences de l'éducation

Tout d'abord, cette section aborde la constitution du champ des sciences de l'éducation, que Mialaret⁴ situe au tournant des années 1960. Au Québec, la création de l'Université du Québec après le Rapport Parent en 1965 a mis en œuvre le transfert de la formation des maîtres des écoles normales à l'université⁵, ce qui permet d'affirmer que les sciences de l'éducation forment un champ relativement récent à l'université. Tardif⁶ situe autour de la fin des années 1960 la constitution du champ de la recherche en éducation avec la création de programmes de cycles supérieurs axés sur la recherche. Le nouveau corps professoral en éducation doit alors composer avec l'obligation de faire de la recherche dans la tâche professorale. D'ailleurs, Fournier, Gingras et Mathurin⁷ exposent une étude de cas qui fait état de tensions à propos de la définition légitime de la recherche dans un département de sciences de l'éducation nouvellement créé dans une université québécoise. À l'aide des critères d'existence d'une discipline scientifique énoncés par Bourdieu, on peut évaluer le champ des sciences de l'éducation :

La discipline est un champ relativement stable et délimité, donc relativement facile à identifier : elle a un nom reconnu scolairement et socialement [...]; elle est inscrite dans des institutions, des revues, des

³ Archambault et al. (1995).

⁴ Mialaret (2016).

⁵ LeBrun et Lemieux (2024).

⁶ Tardif (2013).

⁷ Fournier et al. (1988).

instances nationales et internationales, des procédures de certification des compétences, des systèmes de rétributions, des prix⁸.

Après 65 ans d'existence, les sciences de l'éducation répondent à tous ces critères, car la formation des maîtres à l'université constitue la normalité. De plus, il existe des dizaines de revues scientifiques en éducation, des associations nationales et internationales, tant sur le vaste champ de l'éducation que pour des sous-champs, comme l'éducation préscolaire, ou des associations disciplinaires, comme l'enseignement du français ou des mathématiques. Les universités décernent des diplômes en éducation et il existe plusieurs prix décernés par les universités ou des associations.

Autant au Québec qu'en France et aux États-Unis, les écrits scientifiques en éducation nous apprennent que de manière habituelle, on distingue deux traditions épistémologiques dans le champ de la recherche en éducation, à l'instar du reste des sciences sociales. Une première que l'on pourrait nommer le paradigme explicatif, souvent associé aux méthodes quantitatives, et une seconde, le paradigme interprétatif, souvent associé aux méthodes qualitatives.

À la base de ces traditions épistémologiques se trouve le concept de paradigme. En s'inspirant de Kuhn⁹ et de Laflamme,¹⁰ on peut définir un paradigme comme un ensemble de postulats philosophiques, de croyances, de valeurs, de découvertes scientifiques universellement reconnus qui, pendant une certaine période, fournissent à un groupe de chercheurs qui s'identifient à ces présupposés des problèmes, des méthodologies et des solutions types. Dans le paradigme explicatif, issu des sciences de la nature, la scientificité et l'objectif de la science doivent être définis en énonçant les critères d'élimination de l'inobservable et la façon d'étudier des relations entre des observables. Ainsi, en sociologie, les *Règles de la méthode sociologique* d'Émile Durkheim¹¹ constituent un recueil d'articles qui vient conférer un objet spécifique et une méthode à la sociologie, permettant à cette discipline « de quitter les limbes de la simple induction pour entrer dans l'univers majeur des sciences hypothéticodéductives »¹². C'est la deuxième règle qui devient alors l'emblème du positivisme autant en sociologie que dans le reste des sciences sociales. Durkheim y affirme que les faits sociaux doivent être vus et considérés comme des choses. Gartrell et Gartrell ajoutent que « la logique est prédominante dans cette tradition, les énoncés théoriques sont alors formulés dans un "langage de premier ordre", soit les mathématiques »¹³. Cette prise de position vient ainsi donner le haut du pavé aux méthodes quantitatives dans le paradigme explicatif.

⁸ Bourdieu (2001, p. 128).

⁹ Kuhn (1962).

¹⁰ Laflamme (1993).

¹¹ Durkheim (2013).

¹² Cuin (1997, p. 8).

¹³ Gartrell et Gartrell (1996, p. 148).

Comme l'hégémonie du paradigme explicatif est critiquée dans les sciences sociales en général, un autre paradigme, interprétatif, s'installe sous l'influence notamment du philosophe et sociologue Max Weber, qui a été un des ardents pionniers de la sociologie compréhensive. Les deux paradigmes présentés ont connu aussi un écho dans le champ de la recherche en sciences de l'éducation. Selon un historique de ce champ, réalisé par Anadòn¹⁴, une orientation déterministe du comportement humain a caractérisé tout un pan de la recherche en sciences de l'éducation, dans une sorte de mimétisme méthodologique de ce nouveau champ par rapport aux disciplines qui y étaient contributives, comme la sociologie ou la psychologie. Nos travaux antérieurs sur les publications en sciences de l'éducation¹⁵ montrent une nette progression des méthodes qualitatives associées au paradigme interprétatif.

Dans cet esprit, il convient de s'interroger sur l'usage contemporain des méthodes. Chaque domaine de recherche représente un champ, au sens sociologique du terme, car il est composé d'acteurs sociaux qui s'organisent autour d'enjeux propres au champ dans lequel ils évoluent. Dans cette perspective, l'usage légitime des méthodes de recherche constitue un enjeu. Les acteurs du champ possèdent diverses ressources (les capitaux économiques comme les subventions ou symboliques comme la reconnaissance des pairs) qui sont inégalement réparties dans le champ, faisant en sorte que certains réussissent mieux que d'autres à imposer leur vision de l'enjeu¹⁶. Ainsi, quelles méthodes de recherche sont considérées comme légitimes ou acceptables pour publier dans une revue scientifique en éducation? Quelle place occupent les méthodes qualitatives par rapport aux méthodes quantitatives, souvent considérées comme plus scientifiques à travers les cinq dernières décennies de l'existence du champ? Pour répondre à ces questions, ce texte présente une analyse de l'utilisation des méthodes de recherche en éducation par la description des pratiques méthodologiques recensées dans les articles publiés dans trois revues, soit la *Revue des sciences de l'éducation*, la *Revue française de pédagogie* et l'*American Educational Research Journal*, au cours du dernier demi-siècle.

Le dualisme méthodologique comme structure du champ des sciences de l'éducation

Les pratiques scientifiques s'inscrivent dans un champ que Bourdieu¹⁷ définit comme un espace qui met en scène une lutte pour un enjeu entre des agents qui occupent diverses positions sociales structurées par la distribution inégale de capitaux symboliques valorisés dans ce champ entre les agents qui y évoluent. On y trouve, en conséquence, des agents qui influencent le fonctionnement du champ à leur avantage et d'autres qui

¹⁴ Anadòn (2004).

¹⁵ Deschenaux et Laflamme (2007); Deschenaux et al. (2011).

¹⁶ Bourdieu (2001, 2021).

¹⁷ Bourdieu (2021).

tendent d'imposer leur vision de l'enjeu qui traverse ce champ. Dans le cas qui nous occupe, l'enjeu serait la publication d'articles dans une revue scientifique qui procure de la reconnaissance aux auteurs puisque la revue est reconnue comme conforme aux standards de rigueur valorisés dans le champ. Notre postulat est qu'un article publié constitue le reflet de ce qui est scientifiquement accepté par les pairs dans un champ donné, ici l'éducation, et à un moment donné de l'histoire de ce champ. L'intention de recherche fondatrice de notre démarche s'inscrit dans ce que Bourdieu et Wacquant appelaient une socioanalyse du champ

[...] qui ferait apparaître chaque état successif de la structure examinée comme étant à la fois le produit des luttes précédentes pour maintenir et transformer cette structure [...] à travers les contradictions, les tensions et les rapports de force qui la constituent¹⁸.

Ainsi, depuis au moins les 30 dernières années¹⁹, de nouvelles pratiques sont mises de l'avant dans le champ de la recherche en éducation. Ces dernières, impliquant davantage les méthodes qualitatives, vont à l'encontre des pratiques dominantes, de la *doxa* du champ, dirait Bourdieu²⁰. On observe même depuis les années 1990 que plusieurs textes publiés à propos de l'historique de ce champ en arrivent à des conclusions similaires : il faut dépasser la querelle des méthodes²¹. En fait, Morrisette et Demazière²² parlent du qualitatif et du quantitatif comme d'un couple catégoriel qui accompagne le développement des sciences humaines et sociales dont les sciences de l'éducation font partie. Ce couple catégoriel prend des configurations spécifiques selon les périodes dans l'histoire d'une discipline, ce que cet article vise à explorer.

Goertz et Mahoney²³ défendent que le qualitatif et le quantitatif constituent des cultures différentes, chacune étant cohérente en elle-même, mais marquée par des normes, des pratiques et des outils contrastés. Ils identifient et analysent des différences majeures entre ces deux traditions qui touchent, selon eux, presque tous les aspects de la recherche en sciences sociales, y compris la conception, les objectifs, les effets et modèles causaux, les concepts et la mesure, l'analyse des données, ainsi que la sélection des cas.

Malgré une meilleure connaissance des tenants et aboutissants des paradigmes explicatifs et interprétatifs et toutes les déclinaisons méthodologiques qui peuvent en découler, nous constatons que l'opposition entre les méthodes qualitatives et

¹⁸ Bourdieu et Wacquant (1992, p. 68).

¹⁹ Anadon (2019); Deschenaux et al. (2011).

²⁰ Bourdieu (2016).

²¹ Anadon (2006); Charlot (2001); Eisner (1993); Ercikan et Roth (2006); Hostetler (2005); Johnson et Onwuegbuzie (2004); Maxwell (2004).

²² Morrisette et Demazière (2019).

²³ Goertz et Mahoney (2012).

quantitatives continue d'être en usage dans plusieurs champs scientifiques, dont les sciences de l'éducation. L'enseignement des méthodes pourrait y contribuer.

L'enseignement des méthodes de recherche

Pour Bourdieu et Wacquant²⁴, le projet de constituer deux paradigmes méthodologiques posés comme incommensurables tient à une fixation sur la méthodologie qui est prise en elle-même indépendamment des questions posées et de l'objet à connaître. Ils y voient une mobilisation d'oppositions simples, utiles dans le travail pédagogique, mais nuisibles au travail de recherche. Cette façon d'enseigner les méthodes de recherche renforce, selon eux, les dispositions au conformisme en perpétuant les oppositions plus ou moins fictives entre des auteurs, des méthodes et des concepts. Ainsi, cette opposition entre le qualitatif et le quantitatif fait partie du langage commun quand on enseigne les méthodes de recherche, et conséquemment, l'usage de ce couple catégoriel se perpétue depuis plusieurs générations.

Ainsi, ces dualismes perdurent parce que, d'un point de vue pratique et dans l'enseignement des méthodes, « ils servent de point de ralliement à des camps dans des champs qui s'organisent autour de divisions antagonistes »²⁵. Autrement dit, le dualisme méthodologique permettrait de créer des « familles » d'appartenance, les quantitatifs et les qualitatifs, et cette opposition constitue une bonne manière d'enseigner les méthodes de recherche, car on peut en montrer les fondements, les ressemblances et les différences. En même temps, ces oppositions servent l'évolution du champ, car l'histoire intellectuelle montre qu'une science qui ouvre la porte aux discussions, qui compte en son champ des affrontements d'idées, est plus avancée qu'une science trop consensuelle²⁶.

Il n'en demeure pas moins que certaines pratiques méthodologiques caractérisent un champ et constituent le reflet de ce qui est considéré comme acceptable dans le champ, ce que Bourdieu et Wacquant appellent l'habitus scientifique, qui pousse les occupants d'un champ à adopter les conduites valorisées dans le champ²⁷.

Dans cette logique, à certaines époques en éducation, faire de la recherche signifiait la mobilisation d'une méthode quantitative, dans la foulée des disciplines constitutives du champ, notamment la psychologie. Avec le temps, on continue, bien entendu, à faire de la recherche quantitative, mais les méthodes qualitatives sont devenues plus acceptées et même enseignées dans tous les programmes de cycles supérieurs. Donc, l'habitus scientifique du champ s'est transformé avec les années.

Ainsi, le défi de toute formation à la recherche est double. Elle doit à la fois transmettre les concepts, les techniques, les méthodes de recherche propre à réaliser des

²⁴ Bourdieu et Wacquant (1992).

²⁵ Bourdieu et Wacquant (1992, p. 157).

²⁶ Bourdieu et Wacquant (1992).

²⁷ Bourdieu et Wacquant (1992).

recherches acceptées dans le champ, mais également des outils permettant une disposition critique servant à mettre en question ces pratiques. La constitution de cet habitus scientifique passe inévitablement par la réflexivité.

La réflexivité comme outil de réflexion sur les pratiques de recherche

Selon Gingras²⁸, l'usage du concept de réflexivité chez Bourdieu remonte à la vigilance épistémologique, centrale dans *Le métier de sociologue*²⁹. Déjà à cette époque, avant que le concept de réflexivité ne s'impose dans les années 1990, Bourdieu visait à élargir le regard individuel que le chercheur pose sur sa pratique de recherche pour exposer plus largement les conditions sociales de la production des connaissances scientifiques.

Dans un court texte, Bourdieu³⁰ appelle les chercheurs, ici les sociologues, mais les préceptes demeurent pertinents dans toutes les sciences humaines et sociales, à analyser les conditions sociales desquelles sont issus les discours analysés. Il mentionne que « le sociologue digne de ce nom ne peut ignorer que le propre de son point de vue est d'être un point de vue sur un point de vue »³¹. Afin de contourner cet écueil, ou du moins en prendre conscience, il met de l'avant la réflexivité. Dans ses derniers textes sur le sujet, publiés à titre posthume, Bourdieu³² mentionne que faire la sociologie des conditions sociales de production des savoirs scientifiques est une condition fondamentale du progrès de la connaissance scientifique. Il ajoute que la réflexion épistémologique doit tenir compte du contexte social de chaque époque pour bien comprendre les enjeux et les obstacles à la production de connaissance. En ce sens, porter un regard sur les publications des 50 dernières années dans trois revues en éducation en découpant les constats par décennies permet de garder en tête que la publication des articles à ce moment s'inscrit dans une certaine situation sociale propre à chaque époque.

La prudence est cependant de mise lorsqu'il s'agit de faire la sociologie d'un champ scientifique, puisque nous en faisons activement partie. « Autrement dit, il s'agit de faire de la sociologie comme on en fait toujours, mais sur l'univers des sciences sociales, sur notre propre monde, notre propre champ »³³.

Ainsi, la réflexivité correspond à ce travail par lequel la science sociale, « se prenant elle-même pour objet, se sert de ses propres armes pour se comprendre et se contrôler »³⁴. En effet, comme membres actifs du champ des sciences de l'éducation, nous sommes porteurs de valeurs, de pratiques, de préjugés et de présupposés qui composent notre habitus scientifique. En observant empiriquement l'usage des méthodes de recherche selon les époques et dans divers contextes nationaux, il devient alors

²⁸ Gingras (2020).

²⁹ Bourdieu et al. (1968).

³⁰ Bourdieu (1991).

³¹ Bourdieu (1991, p. 5).

³² Bourdieu (2021).

³³ Bourdieu (2021, p. 67).

³⁴ Bourdieu (2001, pp. 173-174).

possible d'adopter un point de vue d'ensemble, plus fiable que nos intuitions ou notre vécu dans ce champ.

Bourdieu³⁵ nomme cet exercice « objectivation participante ». En effet, l'objectivation met en scène des chercheurs qui désirent prendre conscience des catégorisations et des classifications auxquelles sont sujettes leurs pensées ou leur façon de voir le champ. Pour Hamel³⁶, ce travail doit idéalement se réaliser collectivement, sous l'égide de ce que Bourdieu appelle l'« intellectuel collectif ». Ainsi,

chaque membre de ce forum qu'est l'intellectuel collectif devient passible de cette vigilance sur son propre domaine et se répercute, à la manière d'un jeu de miroir, de l'un sur l'autre et, par conséquent, tend à former l'objectivation dans ce cadre sous le mode de la réflexivité³⁷.

Autrement dit, en portant comme chercheurs un regard sur le travail des autres chercheurs du champ et en soumettant ce regard à l'évaluation d'autres membres du champ dans le processus d'évaluation par les pairs, on arrive à multiplier les points de vue et à diminuer les biais de chacun et, ce faisant, à tendre vers ce qu'on pourrait appeler, avec toute la réserve qui s'impose, une forme d'objectivité.

Couturier³⁸ traite aussi de l'objectivation participante dans une perspective de réflexivité. Pour lui, la multiplication des points de vue devient une objectivation de l'objectivation. Il fait ainsi écho à la formule de Bourdieu sur la véritable objectivité :

Cette réverbération, cette réflexivité n'est pas réductible à la réflexion sur soi d'un je pense (*cogito*) pensant un objet (*cogitatum*) qui ne serait autre que lui-même. C'est l'image qui est renvoyée à un sujet connaissant par d'autres sujets connaissants [...] ³⁹.

L'objectif de la recherche

Cet article invite ainsi le lectorat à participer comme intellectuel collectif à cet exercice de prise de distance face aux méthodologies employées dans des revues en éducation. Avec toutes les limites qu'impose un tel exercice, notre recherche propose une prise de distance par rapport à ses pratiques quotidiennes en recherche pour les situer dans le portrait d'ensemble. En effet, on sait que les méthodes qualitatives sont mieux acceptées, mais comment cette légitimité méthodologique se traduit-elle dans les revues avec comités de pairs? Les travaux antérieurs sur la question⁴⁰ ont permis de tracer un portrait jusqu'au tournant des années 2010, mais comment la situation a-t-elle évolué depuis une quinzaine d'années?

³⁵ Bourdieu (2001).

³⁶ Hamel (2008).

³⁷ Bourdieu (2001, p. 16).

³⁸ Couturier (2013).

³⁹ Bourdieu (2001, p. 15).

⁴⁰ Deschenaux et Laflamme (2007); Deschenaux et al. (2011).

Afin de faire le bilan des pratiques méthodologiques en usage dans les trois revues en sciences de l'éducation, cet article présente une analyse descriptive de l'évolution des méthodes mobilisées dans les articles publiés dans la *Revue des sciences de l'éducation* (RSÉ), la *Revue française de pédagogie* (RFP) et l'*American Educational Research Journal* (AERJ), entre 1975 et 2024. À partir d'une posture interprétative, cette analyse vise à soulever des questionnements sur la reconnaissance des méthodes qualitatives et des conséquences qui en découlent dans le champ des sciences de l'éducation, certes, mais aussi dans d'autres champs des sciences humaines et sociales. Pour ce faire, nous soulevons en discussion quelques pistes d'explication des résultats dans une visée heuristique, sans pouvoir trancher empiriquement à partir de nos données.

La méthode

Type de recherche choisie et données étudiées

Afin d'atteindre l'objectif de la recherche, le choix s'est arrêté sur une analyse quantitative et descriptive du contenu des trois revues à l'étude. Ainsi, tous les articles publiés entre 1975 et 2024 ont été retenus à l'exception des introductions de numéros et des recensions d'ouvrage ou d'autres articles non évalués par les pairs, comme les *In memoriam*.

Pour la *Revue des sciences de l'éducation*, on compte 1144 articles, alors qu'on en dénombre 1431 pour la *Revue française de pédagogie* et 1775 pour l'*American Educational Research Journal*.

Stratégie de codification et d'analyse des données

Une première phase de codification de ce corpus s'est déroulée en bibliothèque pour les numéros publiés entre 1975 et 2007, car cette phase a été réalisée avant que l'intégralité de la collection des revues soit publiée en ligne. Pour les articles en bibliothèque, les assistantes de recherche ont manipulé tous les articles de l'ensemble des numéros. La totalité des tables des matières a été photocopiée afin de numéroter chaque article de manière à pouvoir les retracer en cas de besoin. Pour la seconde phase, qui visait les numéros publiés après 2008, l'exercice s'est déroulé en ligne, sur les différentes plateformes de diffusion qui archivent les trois revues. Un tableur Excel a été élaboré pour y inclure un lien DOI vers chaque article numéroté. Dans la première et la seconde phase, l'exercice visait à recenser le type de méthodologie utilisée et le type de numéro, à savoir un numéro thématique ou régulier.

Pour ce qui est du type de méthodologie utilisée, les articles ont été classés dans quatre catégories.

- 1) Les méthodes qualitatives : étaient classés dans cette catégorie les articles qui présentaient un traitement qualitatif des données, peu importe l'approche (phénoménologique, ethnographique, ethnométhodologique, théorisation ancrée ou autres) ou la technique de collecte de données utilisée (entrevue, observation participante ou autres). Tout traitement chiffré de données qualitatives était exclu de la catégorie qualitative.

- 2) Les méthodes quantitatives : étaient classés dans cette catégorie les articles qui présentaient une collecte de données et un traitement quantitatif.
- 3) Les méthodes mixtes : les articles qui exposaient explicitement une méthodologie mixte avec des références s'y rapportant y étaient classés.
- 4) Les articles de synthèse ou recherches spéculatives⁴¹ : ces articles présentaient une réflexion originale sur un thème, sans pour autant s'inspirer de résultats de recherche. Ils pouvaient aussi présenter une synthèse de travaux sur un thème.

Ces classements en un nombre réduit de catégories provoquent invariablement des « dommages collatéraux » résultant du manque de nuance. En raison du très grand nombre d'articles à traiter, la précision de la codification peut en avoir souffert. C'est un choix réfléchi et assumé afin de tracer, certes à gros traits, un portrait de la situation.

La codification des articles a été confiée aux assistantes de recherche. En cas de doute sur l'une ou l'autre des catégories de la grille, les articles étaient soumis aux chercheurs principaux qui rendaient une décision finale. Une vérification aléatoire du travail a été faite par les chercheurs principaux, sans qu'un coefficient d'accord interjuge ne soit calculé. Assez souvent, autant pour les assistantes que pour les chercheurs principaux, le résumé de l'article suffisait pour remplir la grille de codification. Dans le cas contraire, le chapitre méthodologique et la section des résultats ont été examinés. Pour quelques rares cas, des discussions d'équipe ont eu lieu pour lever les ambiguïtés et statuer sur le codage à attribuer.

Enfin, la saisie a été réalisée par les auxiliaires de recherche. L'analyse descriptive des données a été effectuée à l'aide du logiciel SPSS, version 29⁴².

Les résultats

Par mesure de concision, les revues sont dorénavant désignées par leur acronyme. La présente section expose les résultats de manière descriptive. Une discussion ultérieure mobilise certains éléments du cadre conceptuel afin d'éclairer les constats dégagés.

Le Tableau 1 montre la distribution des articles dans les trois revues. La première et la dernière décennie du tableau ne sont pas complètes, puisque les revues ont commencé à publier au milieu des années 1970, mais on constate, en somme, une répartition assez semblable et on remarque que l'AERJ publie plus de textes que les autres.

Le Tableau 2 montre la distribution des articles selon la méthodologie préconisée. On constate que l'AERJ a publié majoritairement des articles empiriques préconisant une méthode quantitative (70,1 %) et très peu d'articles de synthèse (4,7 %), au contraire des revues francophones. Dans la RFP, c'est environ un article sur deux qui présente une synthèse (51,2 %), alors que cette proportion est d'un article sur trois (33,3 %) dans la RSÉ. Pour les articles empiriques, on constate presque la parité entre le qualitatif et le

⁴¹ Van der Maren (1995).

⁴² IBM Corporation (2023).

Tableau 1*Distribution des articles des trois revues selon la décennie de parution (%)*

Décennie	RSÉ	RFP	AERJ
1975-1979	6,9	4,4	8,6
1980-1989	18,4	17,7	21,1
1990-1999	22,0	23,0	17,1
2000-2009	24,8	26,4	16,5
2010-2019	17,9	19,7	24,6
2020-2024	10,0	8,8	12,1
Total	100 (N = 1144)	100 (N = 1431)	100 (N = 1775)

Tableau 2*Distribution des articles des trois revues selon la méthodologie préconisée (%)*

Méthodologie	RSÉ	RFP	AERJ
Qualitative	30,7	22,0	22,8
Quantitative	31,2	26,0	70,1
Mixte	4,8	0,8	2,4
Synthèse	33,3	51,2	4,7
Total	100 (N=1144)	100 (N=1431)	100 (N=1775)

quantitatif dans la RSÉ, alors qu'on observe un léger avantage pour le quantitatif dans la RFP. La RSÉ se démarque pour les articles qui utilisent une méthode mixte à 4,8 % des articles.

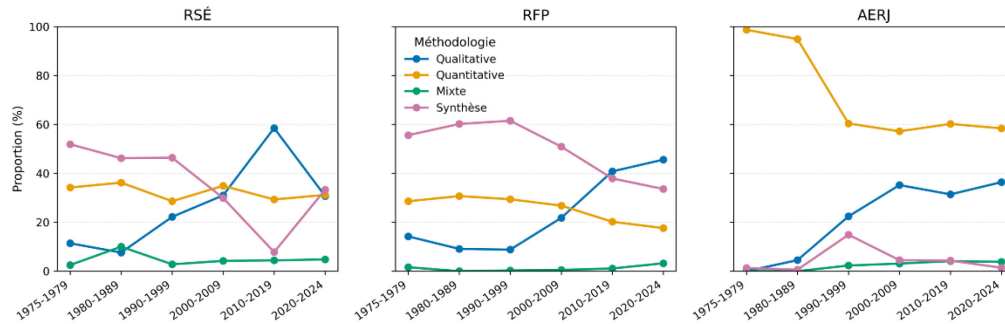
Afin d'analyser des pratiques au cours des cinq dernières décennies avec un tel jeu de données, nous avons opté pour la production de figures permettant de synthétiser des tableaux autrement difficiles à interpréter. Une fois les tableaux compilés, nous avons eu recours à l'outil d'intelligence artificielle Copilot (Microsoft) afin de générer deux figures illustrant les tendances à mettre en évidence. Les Tableaux 3 et 4 permettant de générer ces figures se trouvent néanmoins dans l'Appendice A.

Ainsi, la Figure 1 montre la distribution des articles selon la méthodologie préconisée et par décennie de publication, ce qui laisse voir l'évolution dans le temps. On peut constater un portrait relativement similaire pour les années 1975 à 1979 et 1980 à 1989. En effet, dans les revues francophones, on trouve une majorité d'articles de synthèse et dans l'AERJ, la presque totalité des articles publiés mobilise une méthodologie quantitative. En fait, on voit apparaître le qualitatif dans l'AERJ seulement dans la décennie 1980-1989. Dans cette même décennie, la RSÉ se démarque avec 10 % des articles qui mobilisent une méthodologie mixte.

Lors de la décennie 1990-1999, on observe que la majorité des articles publiés dans la RSÉ et la RFP sont des articles de synthèse, comme dans les décennies précédentes. Toutefois, la décennie 1990-1999 marque un tournant pour les articles

Figure 1

Évolution des proportions d'articles selon la méthodologie (qualitative, quantitative, mixte et de synthèse) dans les revues RSÉ, RFP et AERJ, par décennie



qualitatifs, qui passent d'un pourcentage assez marginal pour atteindre un peu plus d'un article sur cinq dans la RSÉ et dans l'AERJ. Dans les deux cas, l'augmentation des articles qualitatifs s'accompagne d'une diminution des articles quantitatifs. On n'observe pas cette tendance dans la RFP pour cette décennie.

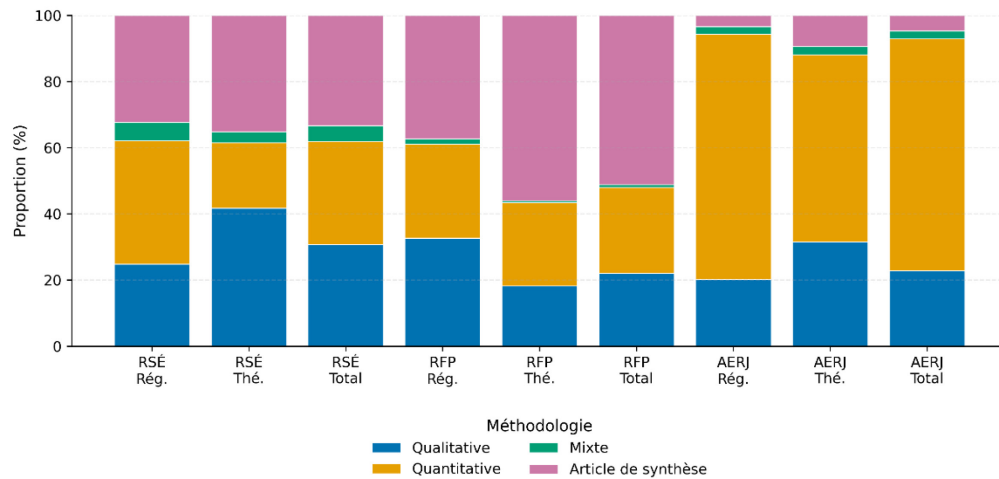
La décennie 2000-2009 voit la RFP rattraper le tournant qualitatif observé dans la décennie précédente dans la RSÉ et dans l'AERJ avec un article sur cinq qui expose des résultats de recherches qualitatives. La progression du qualitatif continue dans les revues nord-américaines pour atteindre près d'un article sur trois. Pour la première fois de son histoire, la RSÉ publie moins d'articles de synthèse que d'articles empiriques au cours de cette décennie, avec 34,9 % d'articles quantitatifs et 31 % d'articles qualitatifs.

Dans la dernière décennie complète de la distribution, soit 2010-2019, on observe pour la première fois dans la RSÉ et dans la RFP une domination des articles qualitatifs avec plus de la moitié (58,5 %) des articles publiés dans la RSÉ et quatre articles sur dix dans la RFP. Du côté de l'AERJ, 31,4 % des articles publiés présentent une analyse qualitative par rapport à 60,2 % pour les articles quantitatifs.

Finalement, pour les années 2020-2024, la progression des articles qualitatifs se poursuit pour la RFP et l'AERJ, mais on observe un recul dans la RSÉ après le sommet historique atteint dans la décennie précédente. Comme dans les années 1970 ou 1980, la RSÉ publie en majorité des articles de synthèse au cours des cinq années compilées.

Concernant les articles mixtes, on constate une certaine marginalité de cette méthodologie à travers les décennies avec généralement moins de 5 % des articles publiés, à l'exception de 10 % des articles dans la RSÉ au cours de la décennie 1980-1989.

La Figure 2 montre la distribution des articles selon la méthodologie préconisée et le type de numéro. On observe que pour la RSÉ, les articles qualitatifs paraissent surtout dans les numéros thématiques (41,7 % c. 24,8 %), comme dans l'AERJ. En effet,

Figure 2*Distribution des méthodologies par revue et type de numéro (en %)*

31,6 % des articles qualitatifs y paraissent dans un numéro thématique par rapport à 20,2 % dans les numéros réguliers. Cette tendance n'apparaît pas dans la RFP où les articles qualitatifs sont surtout publiés dans les numéros réguliers (32,7 % c. 18,2 %). Dans la RFP et l'AERJ, toutes proportions gardées, les articles de synthèse sont plus souvent publiés dans les numéros thématiques, alors que c'est environ la parité dans la RSÉ.

Discussion

Cette section offre des pistes d'interprétation, dans une visée heuristique, afin de générer de possibles explications des résultats au regard du cadre conceptuel précédemment exposé. Ainsi, une première piste aborde les considérations sociologiques que suscitent les résultats. Ensuite, on explore le rôle des sciences de l'éducation dans la reconnaissance des méthodes qualitatives, pour finir avec une réflexion sur les devis mixtes et sur les numéros thématiques comme adjuvants à cette reconnaissance scientifique des méthodes qualitatives en éducation.

Une analyse sociologique des résultats

Le postulat au fondement de ce projet de recherche est qu'un article publié dans une revue avec comité de lecture constitue le reflet de ce qui est scientifiquement accepté par les pairs dans un champ donné, à un moment donné de l'histoire de ce champ. Puisque nous y sommes ancrés et qu'il importe de tenir compte de son inscription dans un champ social pour l'analyser, les sciences de l'éducation constituent l'objet d'étude. Sans

nécessairement prétendre à la socioanalyse que définit Bourdieu⁴³, on garde à l'esprit que la structure d'un champ scientifique constitue le reflet des luttes symboliques qui s'y sont déroulées et qui s'y déroulent encore. Dans cette logique, à certaines époques, en éducation, faire de la recherche reconnue comme telle dans le champ signifiait la mobilisation d'une méthode quantitative. Les résultats montrent qu'avec le temps, les méthodes qualitatives sont devenues plus en usage, donc plus acceptées. Ainsi, l'analyse des publications des 50 dernières années dans trois revues en éducation au Québec, en France et aux États-Unis montre que l'habitus scientifique du champ s'est transformé avec les années.

L'exercice ici présenté permet d'analyser le portrait des usages méthodologiques avec un certain recul, puisque les données couvrent cinq décennies et croisent trois contextes nationaux. Bourdieu⁴⁴ expliquait qu'analyser un champ s'apparente à regarder une partie de poker. En regardant les piles de jetons devant les joueurs, on peut avoir une idée de ce qui s'est passé auparavant durant les autres parties. Or, il demeure difficile de savoir avec certitude comment les piles de jetons ont été constituées. Le portrait observé découle de quelles circonstances : un joueur trop ambitieux qui a tout perdu d'un seul coup ou une série de victoires, mesurées, mais constantes? On peut transposer cette analogie à notre travail. Nous constatons ce qui a été publié et ce qui ne l'a pas été, mais nous disposons d'une information plus limitée sur ce qui s'est réellement passé. Par exemple, est-ce qu'un changement de ligne éditoriale a permis d'accepter des articles qui ne mobilisent pas une méthode quantitative? Il est impossible de déterminer avec les données dont nous disposons dans quelle mesure l'approche méthodologique constitue un facteur d'acceptation ou de rejet des articles. Autrement dit, on ne peut pas savoir si, au cours de certaines périodes, les articles mobilisant une méthode qualitative étaient systématiquement rejetés.

Il faut également tenir compte du fait que plusieurs mouvements concurrents coexistent dans un champ, ce qui ultimement influence sa structure et les capitaux qui y sont valorisés. Par exemple, dans les 50 dernières années en éducation, on a pu assister à une insatisfaction face aux méthodes existantes calquées sur les sciences de la nature, ce qui favorisait alors les méthodes qualitatives⁴⁵. Aussi, le tournant des années 1970 marque la création des programmes de cycles supérieurs en sciences de l'éducation, permettant une formation de la relève en recherche dans des programmes qui reflètent mieux les enjeux dans le champ, comme les pratiques méthodologiques qui y sont acceptées. Ces éléments ont conduit à la création de cours sur les méthodes qualitatives dans les programmes de cycles supérieurs en éducation, participant assurément à leur légitimation dans le champ.

⁴³ Bourdieu (1991).

⁴⁴ Bourdieu (2016).

⁴⁵ Anadón (2006, 2019).

Les sciences de l'éducation à l'avant-plan de la reconnaissance des méthodes qualitatives

Un regard rétrospectif sur le contexte universitaire permet d'avancer l'idée, du moins pour le Québec, que cette ouverture aux méthodes qualitatives dans la recherche en éducation a sans doute contribué à un mouvement plus large de reconnaissance de ces méthodes de recherche dans d'autres champs. En effet, plusieurs personnes qui ont contribué à la fondation de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ) en 1985 sont issues des sciences de l'éducation, comme professeurs ou comme diplômés dans ce domaine : pensons à Jean-Marie Van der Maren, Yves Poisson, Thérèse Laferrière, Colette Baribeau, Lorraine Savoie-Zajc, Marta Anadòn, Pierre Paillé ou Chantal Royer. Le travail de l'ARQ et de sa revue *Recherches qualitatives* a sans doute participé à la reconnaissance de ces approches méthodologiques qui se manifeste dans les revues étudiées au tournant des années 1990.

La Figure 2 montre certaines tendances intéressantes à analyser. Après sa structuration dans les années 1960, le champ des sciences de l'éducation s'intègre au plus vaste champ universitaire avec ses exigences liées à la recherche. Comme il existe peu ou pas de formation de cycles supérieurs en éducation, les professeurs qui évoluent dans le champ importent leurs pratiques, leur habitus scientifique, dans le champ de la recherche en éducation. On pourrait y voir une explication à la domination des méthodes quantitatives dans les articles empiriques. Selon Tardif⁴⁶, il faut attendre à la fin des années 1970 et même plus tard pour assister à la création de maitrises et de doctorats en éducation. Ainsi, la formation d'une relève scientifique entièrement formée dans des programmes en sciences de l'éducation devra attendre une dizaine d'années, voire une quinzaine d'années pour atteindre une certaine masse critique.

Nous suggérons qu'il pourrait s'agir d'une explication possible à la montée significative de publications qualitatives au tournant des années 1990, notamment dans la RSÉ et dans l'AERJ. Cet essor attendra aux années 2000 dans la RFP. Toutefois, les publications qualitatives deviennent majoritaires dans la RSÉ et dans la RFP dans les années 2010. On pourrait penser que les chercheurs dans le champ des sciences de l'éducation sont majoritairement formés en éducation et ont vu les deux grandes traditions méthodologiques dans leur parcours universitaire. Ainsi socialisés, leur habitus scientifique rendrait l'usage du qualitatif tout aussi acceptable que le quantitatif.

Le rôle des devis mixtes et des numéros thématiques dans la reconnaissance des méthodes qualitatives

Le cadre conceptuel bourdieusien utilisé dans ce texte fait en sorte que l'on considère que les agents dans un champ ne sont pas réputés agir sans intention. Ainsi, la publication scientifique permet certes de diffuser des connaissances dans le champ, mais elle permet aussi d'accumuler du capital symbolique. Réussir à publier ses travaux dans une revue

⁴⁶ Tardif (2013).

scientifique réputée constitue un enjeu pour l'obtention de subventions de recherche ou une permanence d'emploi ou encore une promotion. En effet, dans le champ, la publication dans une revue reconnue constitue un signal de l'acceptation dans le champ et de la reconnaissance de son travail. Dans cette perspective, on peut penser que les chercheurs déploient des stratégies pour arriver à leur but. Nous proposons ici que l'usage d'un devis mixte et la publication d'un article dans un numéro thématique constituent des stratégies visant à jouer avec les codes du champ afin d'assurer la reconnaissance de travaux mobilisant une méthodologie moins prisée ou moins acceptée.

L'analyse présentée à la Figure 2 permet d'observer avec une certaine régularité dans la RSÉ et dans l'AERJ que l'augmentation de la publication d'articles mixtes dans une revue conduit à une augmentation de la publication d'articles qualitatifs dans la décennie suivante. Peut-on penser que l'acceptation d'un devis mixte devenait alors un prélude à la reconnaissance du qualitatif? Il faut cependant mentionner que cette tendance ne s'observe pas pour la RFP.

Comme il avait été évoqué lors des travaux antérieurs sur le sujet⁴⁷, les numéros thématiques semblent constituer également une sorte de tremplin vers la publication d'articles qualitatifs. En effet, dans les 50 dernières années, une part importante des articles qualitatifs ont été publiés dans un numéro thématique, une tendance surtout observable dans la RSÉ et dans l'AERJ, car la tendance est inversée dans la RFP. Peut-on penser que dans certains cas, les numéros thématiques confiés à des rédacteurs invités permettraient de s'éloigner des pratiques éditoriales habituelles? Est-ce que l'habitus scientifique des rédacteurs invités permettrait la reconnaissance de nouvelles pratiques méthodologiques? Aussi, on peut analyser ces résultats d'un autre angle. En effet, dans un champ, le changement peut venir des actions individuelles, mais aussi de la configuration du champ. Les numéros thématiques étaient rares dans la RSÉ avant les années 1990, alors qu'ils sont courants dans la RFP depuis sa fondation. Peut-on penser que l'ouverture aux numéros thématiques viendrait changer la manière d'organiser la réflexion dans le champ? En effet, l'appel de textes pour un numéro thématique invite souvent à répondre à des questions socialement et scientifiquement vives dans le champ. Cette contextualisation autour de questions qui marquent le champ peut avoir pour effet d'amener une réflexion plus théorique, éthique ou spéculative, plus propice aux questionnements du paradigme interprétatif, associé aux méthodes qualitatives. Nous ne pouvons l'affirmer avec certitude, car il faudrait analyser plus finement des appels de textes et le parcours, comme les pratiques méthodologiques, des rédacteurs invités, ce qui n'a pas été fait ici.

Conclusion générale

Le regard rétrospectif sur les cinquante dernières années de recherche en sciences de l'éducation, particulièrement dans trois publications similaires au Québec, en France et

⁴⁷ Deschenaux et al. (2011).

aux États-Unis, permet de constater des changements dans l'usage des méthodes de recherche préconisées. La légitimité des méthodes qualitatives et leur usage de plus en plus répandu, jusqu'à devenir commun, montrent un ajustement de ce que Kuhn⁴⁸ appelait la science normale. Les méthodes quantitatives étaient les seules à revendiquer l'épithète de scientifiques dans les années 1970, mais la situation est bien différente depuis.

Le portrait effectué vise à décrire la situation empiriquement afin d'offrir une occasion de réflexion sur les pratiques méthodologiques dans un champ donné, soit les sciences de l'éducation. Même si plusieurs questions restent sans réponse, il n'en demeure pas moins que cette mise à plat historique peut servir d'outil pour l'enseignement des méthodes de recherche. Si cet article trouve son chemin jusqu'aux salles de classe, nous estimons que la pertinence sociale et scientifique de cette démarche s'en trouvera d'autant renforcée.

Références

- Anadòn, M. (2004). Quelques repères sociaux et épistémologiques de la recherche en éducation au Québec. Dans T. Karsenti, & L. Savoie-Zajc (Éds), *Introduction à la recherche en éducation* (pp. 18-36). Éditions du CRP.
- Anadòn, M. (2006). La recherche dite « qualitative » : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents. *Recherches qualitatives*, 26(1), 5-31. <https://doi.org/10.7202/1085396ar>
- Anadòn, M. (2019). Les méthodes mixtes : implications pour la recherche « dite » qualitative. *Recherches qualitatives*, 38(1), 105-123. <https://doi.org/10.7202/1059650ar>
- Archambault, J., Baribeau, C., & Deschamps, C. (1995). *Théories et pratiques de recherche qualitative*. Association pour la recherche qualitative.
- Bourdieu, P. (1991, décembre). Introduction à la socioanalyse. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 90, 3-5.
- Bourdieu, P. (2001). *Science de la science et réflexivité : cours du Collège de France, 2000-2001*. Raisons d'agir.
- Bourdieu, P. (2016). *Sociologie générale* (vol. 2). Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. (2021). *Microcosmes : théorie des champs*. Raisons d'agir.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J.-C., & Passeron, J.-C. (1968). *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*. Mouton éditeur.

⁴⁸ Kuhn (1962).

- Bourdieu, P., & Wacquant, L. J. D. (1992). *Réponses : pour une anthropologie réflexive*. Éditions du Seuil.
- Charlot, B. (2001). Les sciences de l'éducation en France : une discipline apaisée, une culture commune, un front de recherche incertain. Dans R. Hofstetter, & B. Schneuwly (Éds), *Le pari des sciences de l'éducation* (pp. 147-167). De Boeck Supérieur.
- Couturier, Y. (2013). Critique de la réflexivité (mais est-ce donc possible?). *Phronesis*, 2(1), 8-14.
- Cuin, C.-H. (1997). *Durkheim d'un siècle à l'autre. Lectures actuelles des « règles de la méthode sociologique »*. Presses universitaires de France.
- Denzin, N. K., & Lincoln, Y. S. (Éds). (2018). *The Sage handbook of qualitative research* (5^e éd.). Sage Publications.
- Deschenaux, F., & Laflamme, C. (2007). Analyse du champ de la recherche en sciences de l'éducation au regard des méthodes employées : la bataille est-elle vraiment gagnée pour le qualitatif? *Recherches qualitatives*, 27(2), 5-27. <https://doi.org/10.7202/1086784ar>
- Deschenaux, F., Laflamme, C., & Belzile, M. (2011). L'essor des méthodologies qualitatives dans la recherche en éducation : comparaisons de trois revues publiées en France, aux États-Unis et au Québec. *Recherches qualitatives*, 30(2), 3-21. <https://doi.org/10.7202/1084828ar>
- Deschenaux, F., Marin, J., & Sylvain, A. (2024). Les méthodologies préconisées dans les articles publiés dans la Revue des sciences de l'éducation au cours des 50 premières années de parution (1975-2024). *Revue des sciences de l'éducation*, 50(3). <https://doi.org/10.7202/1122149ar>
- Durkheim, É. (2013). *Les règles de la méthode sociologique*. Presses universitaires de France.
- Eisner, E. (1993). Forms of understanding and the future of educational research. *Educational Researcher*, 22(7), 5-11.
- Ercikan, K., & Roth, W. M. (2006). What good is polarizing research into qualitative and quantitative? *Educational Researcher*, 35(5), 14-23. <https://doi.org/10.3102/0013189X035005014>
- Fournier, M., Gingras, Y., & Mathurin, C. (1988). L'évaluation par les pairs et la définition légitime de la recherche. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 74, 47-54.
- Gartrell, C. D., & Gartrell, J. W. (1996). Positivism in sociological practice : 1967-1990. *Canadian Review of Sociology and Anthropology/Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 33(2), 143-158.

- Gingras, Y. (2020). Réflexivité. Dans G. Shapiro (Éd.), *Dictionnaire international Bourdieu* (pp. 718-720). CNRS éditions.
- Goertz, G., & Mahoney, J. (2012). *A tale of two cultures: Qualitative and quantitative research in the social sciences*. Princeton University Press.
- Hamel, J. (2008). Qu'est-ce que l'objectivation participante? Pierre Bourdieu et les problèmes méthodologiques de l'objectivation en sociologie. *Socio-logos*, 3. <https://doi.org/10.4000/socio-logos.1482>
- Hostetler, K. (2005). What is "good" education research? *Educational Researcher*, 34(6), 16-21. <http://dx.doi.org/10.3102/0013189X034006016>
- IBM Corporation. (2023). *IBM SPSS statistics for MacIntosh* (version 29.0.1.0) [logiciel]. Armonk, IBM Corp. <https://www.ibm.com/support/pages/downloading-ibm-spss-statistics-29011>
- Johnson, R., & Onwuegbuzie, A. J. (2004). Mixed methods research: A research paradigm whose time as come. *Educational Researcher*, 33(7), 14-26. <https://doi.org/10.3102/0013189X033007014>
- Kuhn, T. S. (1962). *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion.
- Laflamme, C. (1993). Pour une analyse paradigmatique de la formation et de l'insertion professionnelle. Dans C. Laflamme (Éd.), *La formation et l'insertion professionnelle, enjeux dominants dans la société postindustrielle* (pp. 11-40). Éditions du CRP.
- LeBrun, A., & Lemieux, O. (2024). Regard historique : des premières écoles à aujourd'hui. Dans O. Lemieux, & F. Deschenaux (Éds), *Le système scolaire en douze regards* (pp. 11-44). Presses de l'Université du Québec.
- Maxwell, J. A. (2004). Causal explanation, qualitative research and scientific inquiry in education. *Educational Researcher*, 33(2), 3-11. <http://dx.doi.org/10.3102/0013189X033002003>
- Mialaret, G. (2016). Les origines et l'évolution des sciences de l'éducation en pays francophones. *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 49(3), 53-69. <https://doi.org/10.3917/lse.493.0053>
- Morrisette, J., & Demazière, D. (2019). Les approches qualitatives à l'épreuve de la quantification des sciences. *Recherches qualitatives*, 38(1), 88-104. <https://doi.org/10.7202/1059649ar>
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2021). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (5^e éd.). Armand Colin.
- Tardif, M. (2013). *La condition enseignante au Québec du XIX^e au XXI^e siècle : une histoire cousue de fils rouges; précarité, injustice et déclin de l'école publique*. Presses de l'Université Laval.

Van der Maren, J.-M. (1995). *Méthodes de recherche pour l'éducation*. Presses de l'Université de Montréal / De Boeck Université.

Frédéric Deschenaux est professeur titulaire à l'unité départementale des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Rimouski où il enseigne la sociologie de l'éducation, l'éthique professionnelle et les méthodes de recherche depuis 2004. Ses recherches portent sur les parcours scolaires et professionnels auprès de diverses populations. Il travaille aussi sur les méthodologies d'enquête en sciences sociales et les techniques d'analyse des données qualitatives. Il a été le directeur de la revue *Recherches qualitatives* de 2018 à 2025.

Jessy Marin, détentrice d'un doctorat en psychopédagogie, est professeure en didactique du français à l'Université du Québec à Rimouski. Elle est titulaire de la Chaire de recherche sur la persévérance scolaire et la littératie, et membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la formation et la profession enseignante. Dans ses recherches, elle s'intéresse à l'enseignement et l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Ses centres d'intérêt méthodologiques portent notamment sur la recherche partenariale et la recherche-développement.

Audrey Sylvain est étudiante à la maîtrise en éducation à l'Université du Québec à Rimouski. Détentrice d'un baccalauréat en éducation préscolaire et en enseignement primaire, elle s'intéresse aux interactions enseignant-élèves et à leur influence sur l'engagement scolaire. Bien que son mémoire s'inscrive dans une démarche quantitative, elle apprécie la richesse qu'apporte la méthodologie qualitative.

Pour joindre les personnes autrices :

Frederic_Deschenaux@uqar.ca

Jessy_Marin@uqar.ca

Audrey.Sylvain@uqar.ca

Appendice A

Tableau 3

Distribution des articles des trois revues selon la décennie de publication et la méthodologie préconisée (%)

Décennie		Qualitative	Quantitative	Mixte	Synthèse
1975-1979	RSÉ (N = 79)	11,4	34,2	2,5	51,9
	RFP (N = 63)	14,2	28,6	1,6	55,6
	AERJ (N = 152)	0,0	98,7	0,0	1,3
1980-1989	RSÉ (N = 210)	7,6	36,2	10,0	46,2
	RFP (N = 254)	9,1	30,7	0,0	60,2
	AERJ (N = 374)	4,5	94,9	0,0	0,6
1990-1999	RSÉ (N = 252)	22,2	28,6	2,8	46,4
	RFP (N = 330)	8,8	29,4	0,3	61,5
	AERJ (N = 303)	22,4	60,4	2,3	14,9
2000-2009	RSÉ (N = 284)	31,0	34,9	4,2	29,9
	RFP (N = 377)	21,8	26,8	0,5	50,9
	AERJ (N = 292)	35,2	57,2	3,1	4,5
2010-2019	RSÉ (N = 205)	58,5	29,3	4,4	7,8
	RFP (N = 282)	40,8	20,2	1,1	37,9
	AERJ (N = 440)	31,4	60,2	4,1	4,3
2020-2024	RSÉ (N = 114)	30,7	31,2	4,8	33,3
	RFP (N = 125)	45,6	17,6	3,2	33,6
	AERJ (N = 214)	36,4	58,4	3,8	1,4

Tableau 4

Distribution des articles des trois revues selon la méthodologie préconisée et le type de numéro

[illegible]